

### 3<sup>e</sup> année de guerre : jeudi 3 août 1916 – 14 août 1917

#### Armée de l'Est (région de Toul)

##### 248. Lettre – 4 août 1916

Pendant le cours de cette nuit, ma bien chère Babeth, j'ai été relevé des avant-postes pour y revenir dans huit jours. Mes hommes, arrivés très fatigués, se reposent et je viens répondre à tes deux lettres reçues ce matin. Tout d'abord je t'envoie un mandat de 300 F somme qui, avec ma délégation, t'aidera à payer tes frais de toilette, etc. J'y ajoute un article coupé dans le Matin que je trouve bien : « Après deux ans de guerre ». Vraiment, c'est beau d'être jugé d'une façon si flatteuse par toutes les puissances européennes après avoir été presque méprisé de toutes. Nos offensives se poursuivent lentement, mais bien. Il est triste que du côté de Salonique nous ne puissions marcher, mais je crois que cela doit être attribué à la chaleur affreuse qui a engendré des épidémies mettant une grande partie de nos effectifs dans l'impossibilité de combattre. Dieu veuille que tout s'arrange !

Je vois qu'il sera impossible de liquider ce partage. Il aurait fallu pour arriver à cette solution l'autorité paternelle qui n'a jamais existé, Bertrand étant le Dieu devant lequel tout le monde s'est incliné. Je ne veux plus me préoccuper de ce règlement et je ne veux pas que tu te chagrines à ce sujet d'autant plus que nous n'y serons pas les plus ennuyés, mais il aurait été de l'avantage de tous que la situation soit complètement régularisée. Je suis certain que Bertrand ne vous donnera d'Argent qu'une somme dérisoire (s'il le garde ce qui n'est pas certain) parce qu'avec les ennuis de toutes sortes que les propriétés donnent, il ne voudra pas se mettre ce boulet aux pieds. Quant aux goûts de luxe de sa femme et aux siens, il fera bien, dès le début, de mettre la sourdine, car si on ne modère pas les goûts et les coutumes d'une femme qui aime le luxe, cela devient un véritable fléau : tu feras bien de le lui dire de ma part. D'autant plus, encore une fois, que les gens vraiment bien se distinguent toujours par leur simplicité. Paraître, briller par son luxe n'est pas l'apanage des familles bien nées ! Au contraire ! Tu feras bien de te mettre de la partie pour corriger ses tendances et refaire des éducations fausses. Tout le monde s'en trouvera bien et le monde, malgré tout, le juge favorablement.

Si tu peux aller au mariage sans que ta santé en souffre, vas-y. Mène aussi tes filles et Meine si on le désire, les unes et les autres le méritent bien et je serais heureux de vous savoir contentes. Après tout, vous n'avez pas besoin de toilettes bien extraordinaires pourvu que vous soyez les unes et les autres correctement mises ! Tâche d'être un peu plus chic toi et te débrouiller comme tu l'entendras pour ta ou tes toilettes. Je ferai mon possible pour te les payer. D'ici là, ne te fatigue pas trop pour finir de te guérir. Tu me tiendras au courant de tes faits et gestes, cela m'intéresse. Il faudrait cependant te délivrer de tes poux : tu les attrapes bien facilement, il me semble. Je couche dans des cagnas affreuses, je n'attrape rien et c'est toi qui hérites de ces animaux ! Demande à Maricey des remèdes pour te délivrer au plus vite de ce fléau ! Tu ne peux pourtant pas aller au mariage, accompagnée par des poux. Bertrand a raison de te vouloir et vouloir toute la famille, grands et petits : pour toi, c'est une occasion favorable pour faire connaissance de tous les parents de ta future belle-sœur et je t'engage à y aller. Si les petites y vont, mènes-y Meine : ce sera une distraction pour elle et pour toi une procuration de moi.

Tu as raison de vendre les bœufs du Breuilh et de ne plus en acheter d'autres puisqu'ils ne servent à rien. Tu placeras ton argent de façon à le retrouver plus tard. Ce sera une très bonne solution.

C'est bien embêtant cette question de l'école, mais ne t'engage à rien : réfléchis avant de prendre une détermination ! Tu parais être bien dépitée au point de vue des approvisionnements. Autrefois, tu te fâchais après moi quand je voulais avoir beaucoup de graisse, de beaux cochons, des volailles, etc. Tu vois que cela sert : on n'apprécie les choses que quand elles manquent. J'ai vu le temps où le Breuilh nous donnait au moins à manger, faute d'argent. Maintenant plus rien, mais, après la guerre, il faudra absolument que cela change, car il ne faut plus être le jouet de ces métayers qui ne fichent rien !

Je n'ai pas reçu le paquet annoncé : il fallait simplement me l'envoyer comme une lettre, ce que je demandais, sans rien ajouter. Je regrette même de te l'avoir demandé. Peut-être que tout arrivera.

Ne te fatigue pas trop malgré le nombre de tes hôtes et tâche de te guérir complètement. Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

##### 249. Lettre – 7 août 1916

Je reçois aujourd'hui, ma bien chère Babeth, ta carte-lettre et ta lettre du 4 août avec celle de maman. Je suis heureux de savoir que tu te portes mieux et que tu commences à marcher sans trop de fatigue. Profite encore du

temps qu'il te reste avant le mariage afin de te guérir tout à fait et pouvoir affronter les fatigues d'un voyage. Laisse tes préoccupations de côté au sujet de ta famille, puisque Bertrand et ton père sont contents c'est le principal. J'avais toujours pensé que ton père serait satisfait puisque la jeune fille était bonne et douce : avec ces qualités, les relations entre le beau-père et la belle-fille ne peuvent être qu'excellentes. Il n'en est pas de même pour Marguerite qui a toujours considéré son frère comme étant sous sa tutelle et direction et ne voulant pas qu'une autre femme lui enlève son autorité : tant il est vrai que le mariage est la fin naturelle d'une jeune fille et que le sacrement eut été nécessaire à Margot. Enfin, tout se tassera avec le temps, je lui ai écrit pour l'encourager à être plus tolérante. Mais, je crois qu'il serait bon de s'arranger pour que le ménage Bertrand et le sien soient séparés. Quoi qu'il en soit, ne te chagrine pas et encore une fois ne te mets pas martel en tête pour toutes ces questions qui finiront par s'arranger, car en te chagrinant pour tous et tout, tu t'uses, tu te vieillis bêtement ; plus tard tu seras cause du malheur de nous tous et les gens pour qui tu te préoccupes tant seront les premiers à te le reprocher. Donc, tâche de ne pas être la victime des caprices des uns et des autres : tu le dois à ton mari et à tes enfants. Je ne cesse de te le répéter depuis que je suis marié, j'avais du reste entrevu toutes ces difficultés et t'avais prévenu, mais tu n'écoutes rien. Deviens plus philosophe et un peu plus égoïste, je t'en prie ! Pour ton institutrice, si tu crois que Garellisse peut remplir les conditions voulues pour nos filles, prends-la puisque le prix est si peu élevé. Mais, crois-tu que sa brusquerie, sa langue, son caractère ne soient pas de gros inconvénients ? Tu la connais mieux que moi par conséquent tu peux mieux la juger. Mais, elle me paraît avoir bien des défauts inhérents aux vieilles filles !

Devine qui j'ai rencontré hier dans le village où je suis au repos à 1 500 m de cet autre village dont tu me parlais : André Luzié qui m'a reconnu et qui se trouve être attaché comme médecin aux batteries d'artillerie situées dans un bois en arrière des premières lignes que j'occupe, batteries destinées à protéger les troupes de mon secteur. Nous avons causé quelques instants ensemble : il m'a dit qu'il devait partir en permission le 25 août et que le mariage ayant lieu le 28 août, il y assisterait. Il te donnera donc de mes nouvelles et te dira exactement l'endroit où je me trouve quand je suis aux avant-postes, endroit du reste que tu connais à présent. Il n'a pas changé, paraît être en très bonne santé, en garçon calme, tranquille, intelligent et bon que j'ai connu autrefois. Tu le diras à Bertrand. Je lui ai fait mon compliment d'avoir trouvé le bon filon, car, médecin dans l'artillerie de position, c'est le rêve. Tu lui feras décrire l'aspect de nos positions de première ligne, cela t'intéressera.

*[André Luzié était un cousin par alliance de la sœur mariée de mon grand-père. Il avait épousé la sœur aînée de la fiancée de Bertrand, dont le mariage fut pendant une bonne année une grande préoccupation de ses sœurs. Bien que l'existence de cette possible épouse ait été révélée par ma grand-mère sur l'indication de sa belle-sœur, elle fut l'objet de propos peu amènes de la part des deux sœurs, notamment... notamment parce qu'elle se teignait les cheveux et était plus de son époque que ses futures belles-sœurs ! Les relations se normalisèrent un temps puis connurent des périodes plus ou moins glaciaires.]*

*J'ai été très surpris à la lecture des lettres de mon grand-père par le nombre de rencontres qu'il faisait. À croire que tout le Périgord avait été réuni sur le front ou à proximité entre Toul, Nancy et le département de la Moselle, territoire allemand depuis la défaite de 1871.]*

Ne te laisse pas faire par Édouard et, je t'en prie, n'accepte pas qu'il s'installe dans la maison. Je ne vois pas pourquoi tu lui avais promis un logement, tu ne me l'as jamais expliqué. S'il ne se contente pas d'avoir les 40 F du percepteur, que je ne m'explique pas non plus, qu'il aille se faire f... En le secouant un peu, c'est le seul moyen de le calmer. Il ne faut pas qu'il se prenne pour l'indispensable.

Bertrand ne m'a point écrit, ni rien dit au sujet de ses affaires. Il ne pense qu'à sa fiancée qui lui ferait baptiser des tuiles : c'est encore une chose que j'avais prévue. Si cette fiancée est douce, c'est parfait. Ce sera la seule de la famille !

Comment cette pauvre Marthe a-t-elle fait pour rouler dans les escaliers des Galeries. Pourquoi aussi la faire toujours voyager, elle qui est si myope ? Comment va-t-elle ? Édouard, qui se prend pour un jardinier de première classe, devrait bien savoir que l'on doit arroser le matin de bonne heure ou le soir tard ; plutôt le soir, à moins que ce soit des semis. J'ai reçu les ails ainsi que les prunes : je les croyais mauvaises et en les faisant tremper dans de l'eau fraîche, elles étaient très bonnes. Tu remercieras Meine pour moi. As-tu reçu mon mandat ?

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme, ainsi que nos petites filles, maman et Marthe.  
André

**250. Lettre – 10 août 1916**

Ma bien chère Babeth,

Reçu aujourd'hui ta lettre datée du 7 août. Tu ne m'accuses pas réception de mon mandat, j'en conclus que tu n'avais pas encore reçu ma lettre : j'espère que tous mes écrits t'arrivent bien, j'ai toujours la crainte de les voir se perdre. C'est avec peine que je constate que tu souffres encore : ne marches-tu pas trop ? Si tu veux aller au mariage, il faudrait bien cependant que tu sois complètement rétablie afin de ne pas t'exposer à une rechute. Tu m'avais dit que tu y mènerais tes deux filles avec Meine. Pourquoi as-tu changé d'idée ? Cette pauvre Meine est malade me dis-tu. Je crains, comme toi, qu'elle se fatigue trop : il faudrait qu'elle le dise lorsqu'elle se sent souffrante afin qu'on puisse la ménager. Je vois bien d'ici que personne n'est capable de mener les petites à l'école en dehors d'elle. Marthe avait une occasion de faire chaque jour une petite marche, mais elle en est incapable. Comment va-t-elle ? J'espère que l'une et l'autre seront vite guéries. Meine doit avoir une faiblesse générale qu'il faudrait peut-être soigner et ne pas négliger.

Je t'avais dit ce que je pensais au sujet de tes projets pour Garellisse puisqu'elle consentirait à venir pour un prix modeste, arrête-la si tu crois que cela puisse faire ton affaire. Ce serait en effet très commode à moins que par son caractère, elle complique ou brouille la situation. Il faudrait qu'elle laisse sa langue en repos ! Je te laisse juge : si elle faisait trop de bêtises, tu aurais la ressource de la renvoyer. Ne fera-t-elle pas trop de comméragés avec les gens de Montignac ? Il faudrait la prémunir contre ce danger. Quant à Édouard, je n'ai jamais rien compris à ce chantage pour un logement. Je pense que le percepteur donne cette somme de 70 F pour toujours. Je ne vois pas pourquoi tu la lui fais octroyer. Enfin. Où vas-tu lui donner une chambre de plus ? Pour ne rien déranger, il faudrait que ce soit la salle de billard qui est dans un triste état : ce serait encore une fameuse réparation à faire. Que ne puissions-nous vendre cette maison ! Bonnet, le boulanger, qui doit faire fortune, ne serait-il pas susceptible de l'acheter au moins 18 000 F ? Je ne serais pas éloigné de croire cette solution possible. Ce serait pour nous un fameux débarras et 18 000 F vaudraient plus aujourd'hui que 25 000 avant la guerre.

J'ai écrit à Bertrand ces jours-ci, tu lui diras de te montrer ma lettre. J'ai reçu une carte de lui où se trouvait un mot de sa fiancée qui a l'air d'être passionnée de l'auto. Je pensais revoir André Luzié aujourd'hui, mais il n'est point venu à un rendez-vous donné. Je ne sais quand il me sera possible de le revoir, je vais repartir pour les avant-postes. Ne t'inquiète pas de moi je n'ai besoin de rien en fait de victuailles ni de linge. Soigne-toi bien et ne te tourmente pas inutilement. Quand tu m'écriras, tu me donneras bien d'autres nouvelles au sujet de vos affaires. Quel malheur d'acheter du blé quand on possède tant de terres ! Et tes bœufs, ne les vends-tu pas ? Je crains qu'avec la sécheresse, ils vont diminuer alors qu'ils étaient si chers !

Continue à suivre ton traitement (ovules) jusqu'à ce que tu sois bien guérie. Ne te fatigue pas trop ? Où en es-tu pour tes toilettes, ton peignoir, etc. Raconte-moi tout. Touches-tu bien exactement tous les mois ma délégation de solde ? Sans ce mariage, tu aurais pu faire des économies. Je fais tout mon possible pour t'aider de mon mieux. Mais, ce qui me préoccupe, c'est ta santé. Pour le reste, le partage de ta famille, ne te chagrine pas : c'est pour la millième fois que je te fais cette recommandation. Et tes poux, n'en es-tu pas encore délivrée ? Je suppose que ce n'est plus qu'un mauvais souvenir.

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que les petites, maman et Marthe. Bonjour à Meine. André

**251. Lettre – 15 août 1916**

Bien chère Babeth,

Je ne t'ai pas écrit depuis deux jours et tu dois te demander ce que je deviens, mais je suis très occupé par mon service aux avant-postes quoi que la nuit se passe en grande partie sans dormir, j'aurais pu cependant t'écrire : enfin, je répare aujourd'hui, heureux aussi de recevoir ta lettre du 10 en même temps qu'une de Madeleine, de Nénette, de Geneviève de Luzié. Tu ne vas guère mieux me dis-tu ou du moins si, à condition de ne pas trop marcher. J'espère que ce voyage dans les Landes ne te fatiguera pas trop quoique les voyages dans ces régions soient insupportables par ces grandes chaleurs, si c'eût été possible d'y aller en auto avec Bertrand, la route aurait été plus vite faite. Mais tes toilettes n'ont pas l'air de marcher vite : nous sommes déjà au 15 août et tu n'as pas l'air de savoir ce que tu pourras mettre ! Marguerite dit qu'elle va aller à Montignac pour s'occuper des siennes, et toi ? Cependant, tu ne peux pas aller nue malgré la chaleur ! Je voudrais pour ta tranquillité personnelle que tu sois définitivement prête de ce côté-là. J'espère que la question galette ne te préoccupe pas avec les sommes touchées. Marguerite n'était pas satisfaite de ma lettre parce que, disait-elle, je l'accusais d'être récalcitrante, qu'elle faisait cependant les plus grands efforts pour être conciliante. Je crois bien que Bertrand doit être bien

désagréable pour sa sœur et je l'ai rappelé à de meilleurs sentiments à son sujet, lui vantant son affection et son dévouement pour lui. Je voudrais tellement que les affaires se règlent bien pour tous en général et chacun en particulier. Mais je n'en parle plus, il y a dans la famille un notaire expérimenté : ce serait à lui à bien régler le tout. Je me doute que ce doit être fort difficile, car les affaires de Bertrand et celles de ton père doivent être un peu compliquées. C'est à Lacombe à arranger tout cela, je pense que ce ne sera pas possible avant le mariage si ce dernier a lieu à la fin août. De plus, je trouve que Marguerite a un peu raison en disant que son frère a entrepris des tas de réparations qu'il aurait pu faire plus tard. Avec les difficultés de la vie en ce moment, avoir des ouvriers à héberger et nourrir est vraiment insupportable.

Tous ces arrangements, qui demandaient du temps et de la réflexion, faits dans la fièvre me préoccupent un peu au milieu de tous mes soucis. Pour moi, la seule chose qui compte pour le moment c'est de conserver la vie. À vous de faire vos affaires pour le mieux. Je suis navré de voir que cette pauvre Meine est malade. Que dit le médecin ? Et Édouard, ce brouillon, que fait-il encore ? Malgré tout, ne t'émotionne pas trop et prends soin de ta santé. Sans cette maladie de Meine, tu aurais pu mener tes deux filles avec elle, c'eût été pour cette brave fille une distraction. J'ai revu André Luzié quelques heures avant mon départ ; nous avons beaucoup agréablement causé. Il me dit beaucoup de bien de ta belle-sœur Paule et prétend que ce sera une femme fort bien au point de vue physique et très bien aussi moralement. Je le souhaite de tout mon cœur.

Tu t'étonnes que Madame Parsal ait été rejoindre son mari : tu n'as jamais pu comprendre ce qu'était vraiment un mari pour une femme ! Du reste, c'est une mentalité de famille : tu sais que je t'ai taquinée souvent là-dessus. Maman était comme Madame Parsal et je comprends très bien cela.

Je serais ravi ma bonne Babeth chérie si tu m'annonçais dans ta prochaine lettre que tu es bien guérie, que tu es contente avec de jolies robes, que tu n'es préoccupée par rien, ni par tes affaires de partage, ni par les caprices les uns et les autres, que tu es débarrassée de tout chagrin et souci, que tu n'as que celui de voir ton mari sous les torpilles. Que même ce dernier souci ne hante pas ton esprit.

Tu diras à Nénette que je la remercie de sa lettre, que je lui recommande d'être toujours bien sage ainsi que sa petite sœur. Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman et Marthe et les petites. Ne te tracasse pas trop au sujet de la guerre. Sans doute ce sera peut-être encore long, mais la victoire est certaine. Nous marchons bien. Patience ! André

## 252. Lettre – 19 août 1916

Bien chère Babeth,

Cet acte de partage dont tu me parles, qui a été élaboré par un notaire de circonstance, que j'aime bien, mais qui n'a pas toutes les compétences nécessaires, aurait dû être fait d'une façon très sérieuse après mûre réflexion et sans être pressé par le temps. On le fait à la légère ou à la vapeur malgré les points délicats à traiter. Depuis si longtemps que j'en parlais, on pouvait le rédiger fort bien. Il y aurait cependant un tas de questions à régler qu'un notaire seul peut prévoir. Je ne comprends pas très bien tes comptes : je constate qu'en ce qui te concerne, tu devrais avoir 5 000 F de plus que ta sœur et que c'est le contraire. De plus, je ne m'explique pas cette pension de 300 F que tu t'obliges à payer. Quoi qu'il en soit, j'accepte par avance ce que tu décideras et ne pouvant pas causer avec tous les intéressés, je m'en rapporte à toi puisque tu es le notaire de la famille selon l'expression de ta sœur. Ton oncle Lacombe est en effet un peu moule : c'était lui qui était tout indiqué pour régler la situation. Enfin, tâche de faire pour le mieux et surtout finissons-en. Puisque ton oncle ne veut pas s'en occuper, vous pouviez bien vous adresser à Juge. Je n'écris rien à ce sujet puisque j'accepte ce que tu décideras. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que vous soyez tous satisfaits.

Quant à tes toilettes, comment ta couturière pourra-t-elle te donner satisfaction sans te voir et sans essayage ? Il était facile d'aller au moins une fois à Limoges avec Bertrand qui t'aurait menée en auto. Je regrette aussi que tu ne puisses amener Meine qui aurait été pour toi d'un grand secours. Tu as raison d'aller en auto avec Bertrand un peu d'avance, cela te fatiguera moins. Je pense que tu auras à me faire des récits bien intéressants. À propos de Meine, comment va-t-elle ? Qu'est-ce que Cibrice a décidé à son sujet ? Que lui a-t-il ordonné ? J'aurais été content que tu ailles à ce mariage, encadrée de tes deux petites filles avec Meine pour te seconder. Je ne sais s'il me sera possible de revoir André Luzié avant son départ, je le voudrais bien. C'est un charmant garçon, intelligent et simple que tu apprécieras lorsque tu le connaîtras mieux. Je ne sais si je t'ai dit qu'il disait beaucoup de bien de ta belle-sœur. Maman m'apprend la mort de Mademoiselle Guilhem : c'est un événement important pour Joseph et Louise. Sait-on si cette vieille fille leur a laissé une belle somme ou si elle a été aussi pingre que tante Marie ? Il me tarde de le savoir : tu diras à Joseph de me le dire. Je voudrais bien qu'ils héritent d'un petit magot.

As-tu parlé de tes règlements de famille à ta tante Buisson et ne lui as-tu pas fait part de tes intentions ? Tu ferais bien de ne pas la laisser de côté et lui dire pourquoi, dans l'intérêt de la famille, tu veux faire cesser l'indivision. Es-tu bien habillée ? Es-tu contente ? Vas-tu mieux ? Je voudrais te voir si heureuse, si exempte de soucis d'argent ou autres ! Je serais ravi de te voir prendre du plaisir et j'espère que quand tu auras fait la connaissance des gens tu te distrairas bien à ce mariage. Enfin, tu me raconteras tout par le menu détail. J'aurais tant voulu être avec toi ! Il est probable que j'aurais eu des motifs pour me fâcher, car tu aurais trouvé le moyen d'oublier ou de rater quelque chose. Surtout, tâche de ne pas perdre tes bagages !

André Luzié a dit que ta belle-sœur avait très bonne tête, que quoique très douce, elle saura mener sa barque. Je lui ai dit de lui recommander d'être simple dans ses goûts et sa manière de vivre, car il fallait modérer les ardeurs de luxe de ces deux tourtereaux. Nous avons bien causé pendant le peu de temps que nous nous sommes vus. Il m'a dit de lui faire le portrait de Bertrand : je lui ai fait le portrait flatteur et m'a dit « Je vois ». Il me semble que ce mariage n'est pas mal du tout. Donc, ne t'inquiète plus ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman et Marthe et nos deux petites filles. André

### 253. Lettre – 20 août 1916

Je croyais, ma bien chère Babeth, que tu étais arrivée à un résultat d'après ta dernière lettre et qu'on allait procéder à un partage. Je vois aujourd'hui qu'il n'en est rien et que les affaires sont toujours au même point. Cependant, nous sommes le 20, dans neuf jours doit avoir lieu le mariage, rien n'est fait. Comment ce garçon dans ces conditions peut-il se marier ? Comment faire un contrat de mariage ? Il est pourtant nécessaire d'en faire quand cela ne serait que pour reconnaître l'apport de la jeune fille. Le père de la jeune fille voudra-t-il donner son argent à un garçon qui n'a absolument rien ! Et, encore une fois, peut-on faire pour Bertrand un contrat de mariage dans les conditions où il se trouve ? Je reconnais bien là l'insouciance de la famille et véritablement on vous prendra pour des fous. Ton père aurait dû user de son autorité paternelle pour faire régler cette situation ; je vais lui écrire puisque tu le désires, mais le temps manque maintenant et jamais ils ne pourront faire ce qu'il faut assez tôt. C'était la première chose à faire avant de s'occuper du reste, mais là encore, il est d'usage de faire passer l'accessoire avant le principal. Je serais le père de la jeune fille, je dirais d'arranger vos affaires, sans cela je ne donnerais pas ma fille. Je suis étonné que cet homme pratique ne le fasse pas. Et on trouve que Bertrand n'a pas de chance ! Tout cela me préoccupe beaucoup parce que je vois que c'est toi qui en souffres le plus, mais je t'en prie ne te tracasse pas, ne te rends pas malade, je ne veux pas que tu sois la victime de ces folies.

Quant à la location de cette femme qui m'a paru être une toquée, je crois qu'il vaut mieux ne pas l'introduire dans la maison pour éviter des ennuis de toute sorte. Déjà tu as mis des locataires au second sans avoir passé d'acte ni de sous-seing privé, ce qui est d'une grande imprudence, car il est facile de mettre des locataires chez soi, mais difficile de les en faire sortir ensuite s'ils ne veulent pas, tandis qu'avec un acte, on est maître. Puisque le percepteur regrette de n'avoir pas pris la maison pour 600 F, il serait temps encore de le faire. S'il donnait 600 F, moins la partie occupée du deuxième, ce serait bien. Ces locataires l'ennuieraient-ils ? C'est assommant dans les petits endroits d'avoir plusieurs locataires dans la même maison.

Il fait toujours très chaud, me dis-tu, à Montignac et la sécheresse sévit. Ici, la température s'est rafraîchie depuis quelques jours. Comment vas-tu trouver un gamin ? C'est encore une difficulté, car à Montignac tu ne trouveras que des voyous. Je regrette bien de ne pas être avec toi pour t'aider et t'éviter bien des ennuis, mais ne t'inquiète pas trop malgré tout et sache que tout ce que tu feras sera bien fait en ce sens que je ne te reprocherai rien. Mais véritablement ton père, frère et sœur sont des gens par trop insouciant et il faut avoir bien de la chance pour pouvoir malgré cela réussir à peu près dans la vie.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

### 254. Lettre – 22 août 1916

J'ai vu aujourd'hui, ma bien chère Babeth, André Luzié qui se préparait à partir en permission et assister au mariage, ce qui le ravit. J'aurais bien voulu le suivre surtout pour te voir, mais cela n'étant pas possible, il faut se consoler. Il me tarde de recevoir une autre lettre de toi puisque la dernière me disait que les affaires n'avançaient point et que Marguerite et Bertrand ne pouvaient s'entendre. J'ai écrit à ton père dans le sens que tu m'indiquais en lui disant de se servir de son autorité paternelle pour imposer un arrangement qui me semble nécessaire afin de pouvoir passer un contrat de mariage. Enfin, je souhaite que tout s'arrange et que tu puisses être un peu gaie à ce mariage où je voudrais te voir paraître jeune et non avec une mine patibulaire... J'ai chargé André Luzié de te renseigner à mon sujet et te montrer la place où je suis. C'est un garçon très simple, très intelligent qui

certainement te plaira. Tu m'écriras bien tous les détails de ton voyage, de ton séjour, tes toilettes, etc. À ce propos, ces dernières sont-elles prêtes ? Es-tu satisfaite ? Je suis préoccupé à ton sujet, car tu as bien besoin en voyage d'être accompagnée. Tu dois être bien ennuyée, je pense, de cette situation tendue entre Marguerite et Bertrand, chose qui était à prévoir avec l'entêtement de chacun et leurs caprices d'enfants gâtés qui n'ont jamais obéi à aucune autorité. Je te le disais autrefois et tu te fâchais en me disant que c'était chez moi du parti pris. Mais, je t'en conjure, je te le répète pour la millièmes fois, je ne veux pas que tu te chagrines à cause d'eux et que tu te vieillisses à plaisir en supportant leurs tracasseries et leurs ennuis. Ton devoir est de te préoccuper d'abord de tes enfants et de ta famille, tu ne dois pas épuiser tes forces physiques et morales pour les autres. Je ne cesse de te le dire, mais tu ne parais pas m'écouter. Du reste, entre nous, pour toutes ces affaires qui ne s'arrangent pas, ton père est aussi fautif que ses enfants. Mais ne te préoccupe plus de tout cela et qu'ils se débrouillent, je t'en conjure, ne te chagrine pas.

Tu me demandais dans ton avant-dernière lettre si je voulais que tu m'envoies des poires, etc. Ne m'envoie rien, je t'en prie, car tout ce que tu expédierais serait perdu. Garde tout pour toi, tes provisions ne sont pas de trop dans ta maison aussi chargée. Je ne manque de rien au point de vue matériel et je ne désirerais que mon retour auprès de toi ! Je crois que ce retour n'aura pas lieu, hélas, de longtemps. Je voudrais tant être auprès de toi pour te remonter un peu. J'attends avec impatience une lettre de toi, j'espère que demain j'aurais ce bonheur. J'ai écrit à Louise pour lui demander si Mademoiselle Guilhem ne lui avait rien laissé. Je voudrais bien pour eux que cette vieille tante leur ait laissé un beau souvenir. Tu me disais que Bertrand devait te mener en auto dans les Landes : combien de jours avant et quand doit se faire le contrat de mariage ? Tu ne m'en parles pas.

Allons, adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que maman, les petites et Marthe. Bonjour à Meine. Comment va-t-elle ? André

### **255. Lettre – 23 août 1916**

Je reçois ta lettre du 18, ma bien chère Babeth, je t'écris aussitôt afin que ma lettre arrive avant ton départ, ce dont je doute, mais, il me semble que quatre jours seraient suffisants. Ta lettre me montre que tes efforts pour régler les affaires ont fini par aboutir à un résultat, je m'en réjouis quoique le temps manque pour régulariser le tout par un acte devant notaire. Enfin, j'espère que ces premières bases établies, il sera possible pour Bertrand de les faire figurer dans son contrat de mariage. Tu m'annonces ton départ avec Bertrand en auto, mais comment reviendras-tu ? Par le train évidemment puisque tu n'auras plus d'auto ni de Bertrand pour te conduire. Je t'engage, puisque tu te déplaces, d'en profiter pour aller faire une visite aux Leymarie. Tu pourrais te reposer chez eux deux ou trois jours et reprendre le train pour Montignac. De Bordeaux, les communications sont faciles à moins que la guerre n'ait supprimé des trains qui étaient commodes. Je t'engage à exécuter ce plan qui sera pour toi agréable. De Roquefort à Bordeaux, la ligne est très directe et les trains rapides en passant par Mont-de-Marsan, Morcens, La Teste, Arcachon où tu t'arrêteras le temps qu'il te plairait. Il y a encore la ligne de Casteljaloux, Marmande, La Réole, Cadillac, Bordeaux, mais, pour Arcachon, c'est la première. On te donnera du reste tous les tuyaux d'autant plus qu'André Luzié passe par Bordeaux. Mais va à Arcachon, cela fera plaisir au Leymarie, c'est une bonne occasion pour toi et ton voyage sera moins long et moins pénible. Que ne puis-je être avec toi. Prends assez d'argent de façon à faire ton voyage le plus confortablement possible. Écris-moi toutes les fois que cela te sera possible avec beaucoup de détails.

Je t'adresse une lettre à Ajat puisque tu me dis avoir l'intention d'y aller samedi soir. Peut-être recevras-tu ma lettre avant ton départ dimanche. Je t'écrirai de nouveau demain en t'adressant mon mot à Saint-Martin.

Je vais toujours bien, mais combien je regrette de ne pouvoir faire ce voyage avec toi. Tu me diras combien tu as dépensé afin que je puisse te rembourser la somme ou en partie les mois prochains. Je t'en prie, tâche de t'organiser de façon à faire ce voyage confortablement, sans trop de fatigue et arrête-toi à Arcachon pour te reposer : tu y prendras quelques bains de mer chauds : tu le diras à Raoul. Tu en feras prendre aussi à Nénette, cela vous délassera et vous fera le plus grand bien.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. J'écrirai un mot à la fiancée suivant ta recommandation si j'ai un moment. André

### **256. Lettre – 24 août 1916**

Bien chère Babeth,

Hier, je t'ai adressé une lettre à Ajat pour qu'elle te trouve avant ton départ, mais je crains qu'elle soit arrivée trop tard aussi je t'écris aujourd'hui à Saint-Martin et, par le même courrier, j'envoie un mot à notre future belle-

sœur ; je souhaite que mes deux épîtres arrivent à destination. Ta lettre du 21 m'arrive à l'instant, je suis heureux de te voir satisfaite de tes toilettes qui m'ont l'air fort convenables, satisfaite aussi de l'arrangement de vos affaires, car je désespérais de vous voir arriver à une solution. Je viens de renouveler ma recommandation : va à Arcachon voir les Leymarie, tu t'y arrêteras deux ou trois jours, tu y prendras des bains de mer chauds ce qui fera grand bien à Nénette et à toi : c'est une bonne occasion de voir les Leymarie et te permettre en même temps de te reposer agréablement. J'espère que tu as emporté assez d'argent afin de ne te priver de rien durant ton voyage. Je te faisais cette recommandation dans ma dernière lettre que tu n'as pas dû recevoir assez tôt. Tu as une ligne directe que je t'indiquais : Roquefort, Mont-de-Marsan, Morceaux, Labouheyre, La Teste, Arcachon. Prends le train le plus rapide et le plus agréable.

C'est un bien grand chagrin pour moi de ne pas pouvoir t'accompagner. J'aurais été si heureux d'être avec toi, de te soigner, de t'éviter tous les soucis du voyage. Je pense bien à toi, ma bonne Babeth, et je voudrais tant te savoir exempte de peines de toutes sortes.

Ne t'inquiète pas au sujet de ce papier envoyé, ce sont des erreurs que l'on rectifie au dépôt et qui forcément doivent se produire, j'ai répondu dans le même sens que toi. Tu ne toucheras donc pas d'allocations le mois prochain, mais je t'enverrai tout ce que je pourrai de ma solde.

Bien entendu, si tu prends Garellisse, ce sera pour toi et non pour les autres. Qu'elle scie ces poux trouvés dans les cheveux de Nénette : je pense bien que vous en êtes délivrées l'une et l'autre ! Tu m'écriras si tu peux, mais je crains que tu ne puisses en trouver le temps avec tout ce monde autour de toi. Je crains que tes costumes étant à Limoges ne t'arrivent pas à temps, ce serait désastreux. Je me préoccupe d'un tas de petits détails pour toi tant je voudrais que tu ne sois préoccupée de rien. Tu sais combien mon retard m'impatientait. Je n'ai pas dit à Bertrand ce que Luzié me racontait sur sa belle-sœur. Tu le lui diras. Tu feras aussi mes amitiés à Marguerite Luzié ; pour André, je suis sûr que tu causeras beaucoup avec lui, d'autant plus que j'ai reçu sa visite il y a deux jours. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que Nénette de toute mon âme. Embrasse pour moi ton père, Marguerite et Bertrand ainsi que Paule. Ton André

### 257. Lettre – 5 septembre 1916

Ma bien chère Babeth.

Oui, j'ai reçu tes longues lettres attendues avec une vive impatience et que de plaisir elles m'ont causé ! J'ai constaté avec plaisir que tout s'est bien passé, que ton impression première n'était pas trop mauvaise, que ta tante Buisson n'était pas trop mécontente et que ta santé n'avait pas eu à souffrir du voyage. Mais, tu me dis être restée sur la chaise longue plusieurs fois ce qui prouve que tu n'es pas encore guérie. On t'a trouvé changée : cela me fait de la peine, je voudrais tant te voir bien portante comme autrefois.

Tant mieux que ma lettre à Paule ait été trouvée bien par elle malgré le petit sermon que je lui glissais. Oui, je le pensais bien aussi qu'elle s'était décolorée les cheveux. Cela ne m'étonne pas, car c'était la mode et les femmes pour la suivre font toutes les folies d'autant plus qu'à Paris la plupart le font, celles bien entendu qui veulent être dans le mouvement et la petite Luzié l'est pas mal, cela, je le savais depuis longtemps, au début de son mariage elle a dépensé beaucoup d'argent et était comme un cheval échappé. Paule, ma sœur, l'avait dit et elle la jugeait bien. Quand je te disais autrefois que les femmes voulant être à la mode ressemblaient à des grues, tu te moquais de moi et cela se comprend bien puisque les grues font la mode et celles qui les suivent doivent forcément leur ressembler. Quand je te disais qu'A.L. était un charmant garçon, intelligent, simple, modeste, n'avais-je pas raison ? Tu faisais à ce moment-là comme Marguerite, tu te laissais aller trop vite à tes premières impressions qui souvent étaient erronées. Pour en revenir à notre jeune belle-sœur, il est regrettable que ses cheveux n'aient pas leur couleur naturelle : j'espère que cela reviendra et qu'on l'empêchera de se laisser aller vers les exagérations de la mode et vers les dépenses folles, alors, peut-être, elle sera parfaite. Il faut bien te dire que Bertrand (ce que je te disais encore souvent) a toujours aimé les femmes genre café-concert ou cocotte... Une jeune fille (comme E. de M. par exemple) qui aurait paru très sérieuse ne lui aurait jamais plu. Enfin, tout paraît être le mieux dans le plus sale des mondes, l'homme vraiment digne de porter ce nom n'a qu'à modérer les goûts excentriques de sa femme et à la tenir. À chaque mari de voir ce qu'il y a lieu de faire !

Je vais bien, mais c'est affreux, nos pauvres tranchées, nos abris, boyaux, etc. avec ces pluies épouvantables ! Les terres s'écroulent, bouchent les passages, l'eau est partout, sous les pieds, sur la tête, il faut réparer cela la nuit tout en surveillant l'ennemi qui vous flanque toute espèce de choses, des hommes fatigués par les insomnies, etc. Tout n'est pas drôle, mais il faut souffrir pour son pays ; je leur dis assez, mais le paysan manque de cœur, il faudrait y mettre de l'enthousiasme et du piment dans son derrière. Nos attaques dans la Somme marcheraient très

bien si ce n'était ces pluies qui arrêtent tout. Je ne sais pas quand je verrai Luz., dans quatre jours probablement où je serai relevé, il me tarde bien. Tu feras bien d'écrire à sa mère pour lui faire compliment de son fils, il est vrai que tu l'as vue et que tu as dû le lui dire. Ses hommes en font le plus grand cas : il est plus simple que Cibrice et tout aussi intelligent comme je te le disais.

Je suis très occupé et je te quitte en t'embrassant de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. Je t'adresse ma lettre à Montignac où elle te trouvera, je pense, car il faudra bien que tu réintègres au logis après ta balade. André

### 258. Lettre – 10 septembre 1916

Ma bien chère Babeth,

Tu as dû recevoir une lettre de moi à ton arrivée à la maison. Je ne t'ai pas écrit à Arcachon et j'ai tardé quelques jours, car je voulais voir A. L. à qui j'ai donné rendez-vous aujourd'hui et que je ne vois pas venir encore au moment où je t'écris, de plus j'attendais d'être relevé et de pouvoir t'envoyer un mandat qui te remboursera de tes dépenses. Ci-joint un mandat de 200 F Dans ma dernière lettre, nous avons eu des orages et nous étions dans l'eau, nos tranchées, nos boyaux et abris étaient dans un état lamentable : le beau temps est revenu aujourd'hui. J'ai reçu des poires, les unes trop mûres, les autres pas assez : il ne faut rien m'envoyer. Les [...] d'Arcachon étaient délicieux ainsi que le melon. Merci. Tu remercieras aussi Marguerite de sa boîte de bonbons en attendant que je lui écrive.

Je vois avec plaisir que tu as fait un très bon voyage et que ton séjour à Arcachon a été gai. Tant mieux ! Tu ne me dis pas si tu as pris des bains. Comment te portes-tu ? Je voudrais bien te savoir complètement rétablie. Nénette était bien heureuse de se baigner dans la mer, il est regrettable qu'elle ne soit pas restée plus longtemps pour finir d'apprendre à nager. Et toi, tu n'as pu te baigner dans le bassin l'eau étant trop froide, mais as-tu pris quelques bains de mer chauds ?

Ma lettre a été interrompue par la visite d'A. L. qui m'a donné des détails. Il a rapporté quelques bouteilles de Sauternes, il m'invite à aller le voir pour les boire mercredi prochain. Tu ne m'avais pas dit que vous aviez mené H. de la Palme au mariage ; il a même vomi à table presque sur la mariée, cela devait être intéressant. Si j'avais été là, j'aurais sûrement été malade. Quelle idée d'avoir amené ce jeune homme ! A. L. m'a dit que c'était assez gai et qu'il avait rudement mangé et bu.

Comment as-tu retrouvé la maison ? Ce gamin pris sera-t-il bien ? Ces Leymarie savent s'organiser pour avoir une vie des plus confortables, Raoul a toujours été ainsi. Ce qui me crispait un moment donné, c'était la pensée que tout cela était fait avec notre argent ! Paye-t-il maman ? A-t-il versé quelques sommes depuis la guerre ? La fille aînée se marie-t-elle ou n'y a-t-il rien de changé dans son existence, car, à un moment donné, on faisait prévoir quelques changements sensationnels !

Je vois qu'on fait bien des réparations à Ajat pour recevoir la nouvelle princesse qui, en somme, est bien. Cette teinture des cheveux est un petit travers qui, j'espère, n'aura pas de suite. Mais il faut que Bertrand arrête dès le début ces tendances à la coquetterie et aux folles dépenses. Qu'a-t-il fait de l'argent reçu de sa femme ? Pourvu qu'il ne le dilapide pas d'une manière inconsidérée. N'aurait-il pas pu rendre le nôtre ? A. L. a l'air de trouver tout naturel que les femmes à 21 ans soient coquettes, il y a beaucoup d'hommes qui encouragent même ces tendances, mais aussi combien se ruinent et sont cocus ! Dans le ménage Bertrand, ils sont tous les deux dépensiers et amoureux de luxe, par conséquent l'un ne peut retenir l'autre. Il faudra tâcher de faire, nous, le contrepoids. Ce monsieur Déglame qui a fait une visite à maman aurait-il l'intention d'acheter la Quérierie ? Que devient le Breuilh ? C'est la friche et l'abandon complet ! Quand Bertrand et sa femme seront rentrés, tu diras à cette dernière de m'écrire, ça m'amusera.

Quand nous reverrons-nous ma bonne Babeth... encore une année de séparation ! Peut-être irai-je à Montignac au mois de novembre, mais pour revenir ensuite ! Cette guerre sera interminable malgré cela il ne faut pas nous plaindre, car les événements sont en notre faveur, mais un peu lent.

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. Joseph, que devient-il ? Comment va Meine ? Je voulais lui écrire de nouveau à Ajat pour lui demander de tes nouvelles, mais je n'écris plus à personne qu'à toi.

[Ajout]

J'avais écrit à Meine pour lui demander des détails sur tes toilettes parce que je craignais que tu ne me dises pas la vérité : elle m'a dit que tu étais très bien ce dont j'ai été ravi. Je voulais savoir aussi si tu n'avais rien oublié :

pauvre Babeth... quelle idée tu as eu de partir d'Arcachon un dimanche ! En voilà une bêtise en cette saison cela devait être agréable. Si j'avais été avec toi, je me serais bien fâché !

Tâche de savoir si Mademoiselle Guilhem n'a rien laissé à Louise. Tu me le diras. Je le voudrais bien pour eux, mais ils se feront un malin plaisir de le cacher ! Bertrand a-t-il intention de donner suite à ses projets au sujet de son garage ? Qu'en pense son beau-père ? Écris-moi souvent et donne-moi toujours bien des détails sur tout et sur tous suivant mes recommandations.

Meine a été bien fière de tes toilettes et de celles de Nénette. Il aurait mieux valu mener Guiguite que H. de la Palme. Tu as donc vu cette toquée de Madame de Saint [...] ? Elle ne vieillira donc jamais cette femme ! Je n'écris pas aux L., ça m'ennuie, je n'aime plus écrire qu'à vous. Tu n'as pas beaucoup dépensé il me semble, mais tes toilettes ne sont pas comprises dans cette somme, dis-le-moi ? Tout cela m'intéresse. Où en es-tu de tes affaires d'argent ? Tu ne m'as jamais dit ce que tu avais appris au sujet de ces valeurs dont je t'avais fait la liste lors de mon dernier voyage. As-tu touché des coupons de juillet, etc. Si tu pouvais mettre un peu d'argent de côté, garde-le précieusement, car l'État français fera certainement un nouvel emprunt dans quelque temps. Adieu encore, je t'embrasse mille fois, j'écrirai à Nénette un autre jour.

### 259. Lettre – 15 septembre 1916

Reçu hier ta lettre du 11, ma bien chère Babeth, et maintenant vous voilà tous réunis pour ne plus bouger j'espère de longtemps. Nénette m'a envoyé une carte de Rocamadour après sa dernière lettre qui me racontait son voyage. Tu lui diras bien de ma part qu'après tous ces beaux voyages dans les Landes, à Arcachon et à Rocamadour où elle s'est tant amusée, elle doit être bien sage et bien travailler. Ce n'est pas souvent qu'elle pourra s'offrir de pareilles distractions. Aussi, va-t-elle se mettre au travail avec ardeur. Il me tarde bien de la revoir ainsi que Guiguite qui a été bien heureuse de voir revenir sa sœur. Garellisse va bientôt revenir de la Grande Borie et va commencer sa classe ou bien attendez-vous la fin du mois pour débiter ?

Tant mieux que le jardin soit en bon état. A-t-on pu faire les regains dans de bonnes conditions. Es-tu satisfaite de ton nouveau gamin ? Je ne comprends pas que les enfants ne soient pas encore débarrassés de ces ignobles poux depuis le temps que vous en êtes infestées. Maricey ne peut donc pas vous donner un remède radical. Cependant vous ne pouvez pas vivre toujours avec ces parasites ignobles. Ce serait piquant qu'en allant en permission j'en attrape dans notre jolie petite maison alors que je n'en ai jamais eu en vivant dans nos affreux taudis. Il est vrai qu'un long temps s'écoulera encore avant que je puisse aller vous voir. Je pense que tu as reçu ma dernière lettre renfermant mon mandat de 200 F J'avais écrit à Marguerite n'ayant reçu aucune lettre d'elle depuis longtemps lorsque la sienne est arrivée. Une écrite par elle au mois d'août lui est revenue, c'est surprenant.

Comme toi je trouve que les jeunes troubades feront bien de rester tranquilles cet hiver après leur longue randonnée. Pourvu que l'amour effréné de l'auto n'entraîne pas Paule à des voyages insensés. Ils feront bien de s'organiser tranquillement cet hiver. Nous tâcherons de le leur faire comprendre. Il me tarde bien de faire la connaissance de cette enfant.

J'ai vu hier A. Luzié avec qui j'ai déjeuné ainsi que son commandant et plusieurs autres officiers d'artillerie. Il avait rapporté de la noce quelques bouteilles de Sauternes qui ont été très appréciées et qui ont contribué à arroser un somptueux déjeuner. Il trouve que je ne mange pas et que je ne bois pas beaucoup, pas autant que lui sûrement. Il prétend que de ce côté-là j'ai baissé depuis la guerre. Il est vrai que je ne suis plus habitué à une table somptueuse, loin de là. Mais je ne m'en porte pas plus mal et lorsque je reviendrai de nouveau à Montignac, tu me feras manger des légumes, des poulets et boire du cidre si possible. Je calcule déjà l'époque de ma prochaine permission, ce sera probablement dans le courant de novembre. D'ici là, bien des événements peuvent se produire. Dieu veuille que ces événements ne soient pas tristes. J'ai fait aujourd'hui une petite conférence à mes hommes pour les préparer à une campagne d'hiver : je leur ai dit de bonnes choses, mais les auront-ils comprises ? Que je voudrais que nos ennemis soient repoussés jusqu'à la frontière avant la mauvaise saison afin de remonter le moral de tous. Prions Dieu pour que cela arrive ! Lorsque je remonterai dimanche aux avant-postes, je t'enverrai mon costume de toile qui ne me servira plus, je pense, et dont je serai heureux de me débarrasser ayant fort peu de place pour mettre beaucoup d'affaires.

Maman n'a-t-elle pas été fatiguée par son voyage de Rocamadour et toi, comment vas-tu ? Seras-tu revenue dans ton état normal lorsque j'aurai le bonheur de te revoir ? Écrivez-moi souvent les uns et les autres. Si cette sacrée métayère du Breuilh n'est pas capable de faire autre chose, qu'elle élève du moins de la volaille.

Adieu ma bien chère Babeth je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

### 260. Lettre – 16 septembre 1916

D'après ta lettre du 13, reçois aujourd'hui, ma bien chère Babeth, je constate que tu n'avais pas encore reçu mes lettres écrites ces jours-ci : ces lettres mettent bien longtemps pour t'arriver d'après ce que je vois aussi, ne sois pas étonnée de ne pas recevoir exactement de mes nouvelles. Je vais t'expédier mon costume de toile que je ne veux plus traîner, la température s'étant considérablement rafraîchie. Espérons que je n'aurai plus besoin de le reprendre comme militaire. Il est triste de voir l'hiver approcher, mais il n'est pas douteux que nous allons encore le passer en campagne : pourvu que ce soit le dernier. Les nouvelles sont bonnes, mais les opérations ne vont pas vite et cela se comprend quand on voit tous les préparatifs nécessaires pour mener des attaques sans avoir trop de pertes.

Je vois que tu avais encore beaucoup de monde ces jours-ci. Je voudrais bien cependant te voir tranquille à la maison sans, à chaque instant, avoir des réceptions. Cet usage ne pourra-t-il donc jamais passer ? Pour cela, il faudrait se dépayser. Tu me dis avoir besoin d'acheter des pommes de terre. N'as-tu pas eu une provision suffisante à la terre ou dans le jardin ? Et pour nourrir tes cochons, ne penses-tu pas suffire pour l'instant avec des betteraves, restes de toutes sortes, eaux de vaisselle, etc., sans leur faire manger dès maintenant des pommes de terre ? Autrefois, je les nourrissais ainsi jusqu'au dernier moment. Il te faudra en vendre un et garder l'autre pour le tuer.

Puisque tu prends cette dernière chambre pour Garellisse, ne seras-tu pas obligée de la faire reblanchir afin qu'elle soit très propre. Ce serait peut-être nécessaire, ce ne serait pas du reste une grosse affaire. Sera-t-elle assez grande ? Tu vois que la cheminée ne sera pas de trop : je pense qu'elle ira aussi bien que les autres, tu n'as qu'à l'essayer. La chambre sera-t-elle assez grande après y avoir placé une table ? Où couche Meine puisque c'était auparavant une chambre destinée aux domestiques ? On sera peut-être obligé de fermer la cage de l'escalier qui donne en face de l'étable des vaches pour éviter le froid. Tu verras bien.

Continue de recevoir l'Illustration durant la guerre, on verra après. C'est malgré tout le meilleur journal illustré et je tiendrai à conserver tous les numéros depuis le début de la guerre. Il me semble que tu n'as jamais eu les premiers, par ta faute. Je te posais un tas de questions dans une de mes lettres au sujet de tes valeurs, argent, etc. Je pense que tu me répondras. Il faut t'informer d'ores et déjà sur les opérations à faire pour le nouvel emprunt s'il y a lieu de remplacer les bons du Trésor et les titres du dernier emprunt par ces derniers. Informe-toi auprès des gens compétents afin de faire ce qu'il dit être de plus avantageux. Si tu peux mettre de côté quelque somme afin d'acheter quelques nouvelles valeurs, fais-le. Le mois prochain, je t'enverrai, je pense, 200 F au moins et, avec les 100 F que tu toucheras de ma délégation, te sera-t-il possible de les capitaliser. Enfin fait pour le mieux.

Je vais repartir demain pour les avant-postes durant 10 jours. Ne sois pas étonnée si mes lettres ne t'arrivent pas vite. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman, les petites et Marthe. Comment va Meine ? André

As-tu des nouvelles de Joseph ? Les nouveaux mariés te donnent-ils de leurs nouvelles ? Tu dois te féliciter aujourd'hui d'avoir la maison agrandie par cette nouvelle bâtisse afin de pouvoir loger les gens qui viennent nous voir. Tâche de voir Lacoste pour lui faire revoir la toiture ainsi que la terrasse de la bibliothèque où existent des gouttières. Cela avant l'hiver.

### 261. Lettre – 19 septembre 1916

Ma bien chère Babeth.

Reçu hier ta lettre du 16 septembre d'après laquelle je vois que tu as reçu mon mandat. Je t'avais parlé dans une de mes dernières lettres de ce nouvel emprunt qui va avoir lieu le mois prochain et je te disais de t'informer afin de transformer nos bons du Trésor et nos obligations de l'année dernière. Il y aurait un bénéfice à faire et, avec ce bénéfice, tu pourrais gagner 20 ou 25 F de rente. C'est à voir et je te charge de cela. Quant à moi, indépendamment de cet échange dont je te parle, j'ai envie de prendre 50 F de rente en versement échelonné. Si je ne puis le faire comme militaire parce qu'on admet pour nous que des achats au comptant, tu le feras pour moi, je t'enverrai l'argent. Voici ce que j'ai vu et que tu as pu voir comme moi dans les journaux :

1. Premier jour de la souscription on verse 15 F
2. Le 16 décembre 1916, on verse 23,75 F
3. Le 16 février 1917, on verse 25 F
4. Le 16 avril 1917, on verse 25 F, soit 88,75 F au total

Cela pour cinq francs de rente. En multipliant par 10 chaque somme, cela fera 50 F de rente et 880,75 F de capital. Si je suis encore à l'armée, ce que je ne souhaite pas, cela me sera facile et fera pour nous une économie qui en vaudra la peine. Je pense que tu es bien de mon avis. De cette façon nous arriverons peut-être à compenser les pertes d'argent que la guerre nous aura fait éprouver. Peut-être aussi que nos valeurs que nous croyons perdues ne le seront pas et reprendront plus tard. De celles signalées comme suspects, n'en as-tu pas de nouvelles ? Puisque les Petit sont à Montignac, je pense qu'ils te paieront l'intérêt qu'ils te doivent. Si tu pouvais obtenir le paiement du capital (cela leur serait facile s'il le voulait) ce serait une bonne chose pour toi. Tâche de l'obtenir de Gaston sans avoir l'air d'y tenir. Je t'engage aussi à mettre dans une enveloppe séparée tous les titres que tu achètes et qui sont le fruit de tes économies afin de nous rendre compte plus tard de celles que nous avons pu faire.

Vous avez beau temps, me dis-tu, puisque les regains se font. Tant mieux ! Mais ici, nous avons depuis deux jours des pluies torrentielles ce qui est désastreux. C'est bien malheureux si nos soldats ont le même temps dans la Somme. Les événements sont heureux, mais aurons-nous le temps de rejeter avant l'hiver tous ces ignobles Boches à la frontière ? Ce serait bien à désirer : que Dieu le permette ! J'ai bon espoir, mais ces pluies sont bien affreuses pour pousser les offensives. As-tu des nouvelles de Bertrand et de sa femme ? Il doit être en train de faire sa cure à Bagnoles. Où cet endroit se trouve-t-il exactement ? Dans l'Orne, dit-on, mais près de quelle ville ?

Tu as dû recevoir mon costume de toile ainsi qu'un colis de madeleines. Mon sergent-major m'a dit que les Boches ont bombardé Commercy pendant qu'il s'y trouvait, qu'au milieu de la nuit les gens se mettaient dans les caves à moitié déshabillés, que c'était très drôle. Dans l'hôtel où il se trouvait, il y avait des dames apeurées, à demi dévêtues et qu'il avait bien ri une fois dans la cave. Une cinquantaine d'obus sont tombés. Bien entendu, on n'en parle pas ! Ces obus venaient de l'endroit où je me trouvais avant de venir ici.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. André

## 262. Lettre – 21 septembre 1916

Ma bien chère Babeth.

Tu me reproches de ne pas t'écrire assez souvent, cependant depuis une dizaine de jours je t'écris tous les deux jours. Mais si tu savais combien j'en griffonne du papier : lettres, rapports de toutes sortes, réponse à des demandes, renseignements, etc. c'est fantastique et véritablement on a raison de s'insurger contre la paperasserie militaire qui, je crois, est encore plus insupportable que la paperasserie civile ce qui n'est pas peu dire ! Tu te plains aussi de la sécheresse et moi de la pluie qui devient un véritable désastre au point de vue de nos opérations militaires : que nous aurions besoin de beau temps avant l'hiver !

J'espère que tu as reçu et mes lettres et mes deux paquets. J'ai reçu avant-hier une lettre de Paule de Bagnoles très aimable, en somme elle me paraît fort gentille cette petite, me disant qu'elle profite de la lune de miel pour se distraire le plus possible avant de reprendre la vie sérieuse qu'elle envisage avec plaisir...

Ces Petit se cramponnent après toi, suivant leur coutume, comme les huîtres à leur rocher et sont toujours avec les boyaux vides. Ils feraient bien de faire ce que je te disais dans ma dernière lettre. Quant aux Desoinde, il ne faut pas te déplumer pour eux. Il a été réussi le garçon d'honneur de Bertrand ! Que j'aurais été malade devant un pareil spectacle.

Tu feras mes compliments à Madame Sorbier pour le mariage de son fils, je ne veux point lui écrire. Tu n'es véritablement jamais flattée sur tes photos où tu fais toujours la grimace et où tu ressembles à une négresse ! Je suis content de l'avoir malgré tout. Pauvre Guiguitte qui s'est pincé le doigt : elle a dû bien pleurer la pauvre fille, comment va-t-elle ? Son ongle tombera-t-il ? Qu'il me tarde de les voir ces deux chères petites : il me semble que ce jour n'arrivera jamais !

Tu veux donc changer le poêle de la salle à manger. Tâche de bien le choisir d'après les dimensions et la forme de la cage. Prends un poêle joli, pratique et confortable. Je crains que tu te fasses mettre dedans. Que vas-tu faire de la cheminée ? Surtout, n'oublie pas de faire ramoner avant de placer ledit poêle. Si tu t'adressais à Lacoste pour qu'il te donne des adresses ? Il faudrait pouvoir faire chauffer des assiettes ou des plats dans ce fameux poêle et revendre la cheminée. Je suis sûr que tu auras des regrets ! Il faudrait que celui qui te le vendra vienne lui-même le placer et faire toutes les recommandations que je te faisais. Enfin, débrouille-toi !

J'ai reçu une longue lettre de Joseph me disant que Louise avait vu les Delala à Bordeaux qui sont de plus en plus bizarres. Quels bohémiens ! Que c'est lamentable ces propriétés. Puisque Marceline ne fait rien, pourquoi garderait-elle ces bœufs qui sont très chers ? Il vaudrait mieux en effet qu'elle se contente de garder des moutons et d'élever de la volaille. Si son mari n'était pas mobilisé, il faudrait la mettre à la porte, mais nous n'en avons

pas le droit, je crois. Et si on ne lui donnait pas des bœufs, elle serait capable de te susciter des procès ou difficultés : quelle misère ! Cependant, il faudra que cela change ! Ces Fournier sont une bande de soiffards et de voleurs. Garde cela pour toi, mais c'est l'exacte vérité.

Bertrand me disait qu'il avait l'intention d'aller à Fougères voir les Dutard. Ce n'est pas loin en effet de Bagnoles que j'ai fini par trouver sur la carte pas loin de Domfront (Orne).

Je reviens à Marceline : puisqu'elle est incapable de te donner quoi que ce soit, elle pourrait au moins entretenir ta provision de litière qu'elle ferait couper par son fils et qu'elle te mènerait sur la route. Édouard irait la chercher avec le mulet et cela sans payer. Son mari n'a-t-il pas l'espoir de revenir bientôt à cause de son âge ?

Allons, adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que Nénette, Guiguite, maman et Marthe. André

Je suis persuadé qu'au Breuilh il y a un tas de gens qui coupent de la bruyère sans payer un sou alors que nous n'en avons pas pour nous pour nos vaches. Dans quel état sont les chemins ? Et les pins, acacias, etc., que deviennent-ils ? À Labatut, les pins ont-ils fini par pousser, en manque-t-il beaucoup et ceux que j'avais plantés sur ce coteau près des Desoindre (la Bâtusserie) qui avaient si bien pris, ne sont-ils pas mangés ?

### 263. Lettre – 27 septembre 1916

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 13 septembre ma bien chère Babeth et je m'empresse d'y répondre au sujet de la souscription au nouvel emprunt dont je te parlais. Tu souscriras de ton côté, avec tes propres moyens, des économies ou tes échanges ce que tu pourras, tu jugeras toi-même ce que tu peux faire. En dehors de cela, tu prendras 50 F de rente en payant par versements échelonnés comme je te le disais dans une dernière lettre, je te renverrai l'argent nécessaire. La souscription doit être ouverte, d'après ce que j'ai vu dans les journaux, le 5 octobre par conséquent, ce jour-là, tu auras à verser 150 F Je te renverrai j'espère dans les premiers jours d'octobre la somme de 300 F Si par hasard, cette somme ne t'arrivait pas assez tôt, tu trouverais toujours 150 F pour satisfaire à cette première obligation. Il me sera facile, si je suis encore militaire jusqu'au mois d'avril, de t'envoyer les sommes nécessaires pour les versements et 50 F de rente de plus seront pour nous une économie appréciable. Donc c'est entendu. Tu peux y compter et, si par hasard et je le désirerais, je n'étais plus militaire ce qui serait bon signe, nous le ferions bien, je pense, par nos propres moyens. Tu vas avoir bientôt il me semble les intérêts de Bertrand à toucher, plus des coupons au mois d'octobre et malgré tes dépenses et charges, tu pourras peut-être arriver à prendre quelques obligations.

Lorsque Paule sera de retour, il faudra causer avec elle et tâcher de la ramener à des goûts simples et modestes : elle en a d'autant plus besoin que Bertrand a de son côté des tendances au luxe ou au grand confort ; sans cela ils seraient vite ruinés. Tu n'auras qu'à lui en parler gentiment, en tête-à-tête et certainement elle acceptera très bien tes conseils. Il faut, dès le début, exercer sur elle ton influence qui lui sera du reste profitable et salutaire. Quand je la verrai, je viendrai aimablement à la rescousse. Ces idées de luxe, de confort perdent les familles ; en étant économe et simple, on finit par se sauver. Je crois qu'il sera facile d'avoir une certaine autorité sur cette petite femme. Mais, exerce la tienne, immédiatement. Bertrand se laissera mener par elle et, en la courtisant, tu mèneras les deux. Qu'ils ne se lancent pas dès le début dans des réceptions folles. Il faut faire comprendre aux gens qu'après cette guerre, il sera nécessaire de changer sa vie et réprimer les goûts dispendieux. À ce point de vue, peut-être de ce malheur naîtra un bien. Nous en avons tous besoin en France. Du reste je le dirai à haute et intelligible voix.

J'ai reçu ton paquet renfermant trois paires de chaussettes, deux de laine et une de coton ainsi qu'une boîte de bonbons. Merci. Ces Petit sont des pingres et des égoïstes. Quelle vie ont ces deux êtres ! Un fameux type d'homme que ce phénomène de rejeton !

Tu me dis avoir beaucoup de lait, peux-tu bien le vendre ? Si oui, cela doit te faire de bons mois. Tu vas aussi toucher ma délégation ou du moins en partie le mois prochain ce qui augmentera encore tes ressources. Si nous pouvions vendre la maison quelle chance ce serait. N'envisages-tu pas cet heureux événement ? Tu reviens encore à la fermeture de la galerie. Pardon, en relisant ton avant-dernière lettre, je vois qu'il s'agit de la terrasse. J'allais dire que tu étais insatiable. Il me tarde bien, moi aussi, d'aller en permission, j'espère qu'il te sera facile d'aller m'attendre à Brive comme les premières fois, mais hélas nous n'y sommes pas encore.

Allons, adieu ma bien chère Babeth, je te quitte en t'embrassant de toute mon âme ainsi que maman, les petites et Marthe. Bonjour à Meine, Marie et Édouard. André

**264. Lettre – 30 septembre 1916** [*il avait indiqué 30 octobre par erreur.*] [*Jour de la Saint André*]

Ma bien chère Babeth,

Voici trois jours que je ne t'avais pas écrit parce que j'attendais de pouvoir t'envoyer un mandat que je n'ai pu me procurer qu'aujourd'hui. Je t'envoie donc 300 F afin que tu commences à souscrire pour moi 50 F de rente au nouvel emprunt. Tu as dû conserver la lettre dans laquelle je t'avais mis les époques où tu devais payer pour les versements échelonnés. Je pense que tu as conservé cette lettre, du reste je te le rappellerai. Donc, indépendamment de ce que tu pourras faire, soit en changeant d'anciens titres, soit en prenant d'autres nouveaux de ton côté si possible, tu prendras pour moi 50 F de rente. Au moment du versement, je te renverrai les sommes nécessaires.

J'ai reçu une lettre de Joseph et de Nénette me disant que Nénette mangeait des figues, des châtaignes et buvait du cidre. Si Guiguite va les rejoindre à la Grande Borie avec Garillisse, tu seras un peu tranquille et tu pourras plus facilement aller à Ajat. Marguerite m'a envoyé un mot par un permissionnaire de ma compagnie avec un (?) et quelques poires délicieuses. Elle me dit être bien ennuyée en recevant cette proposition d'aller en Roumanie ou à Luxeuil. À sa place, j'aurais été en Roumanie c'eût été pour elle un merveilleux voyage dont elle aurait gardé un beau souvenir. J'avoue qu'au moment où elle a reçu ces propositions, elle a dû être bien embarrassée. Elle était aussi ennuyée à cause des réparations, les ouvriers partaient avant l'achèvement de leur travail, etc. Ces réparations sont-elles achevées ? Il est probable qu'elles n'ont pu l'être avant l'arrivée des deux tourtereaux.

Pas de chance pour ton déjeuner du Planchat ! Les Franc sont arrivés à un bien mauvais moment : ils ont cette spécialité, enfin tu as pu te débrouiller. Cette maison est toujours un véritable hôtel !

Je ne sais quel temps vous avez. Ici, un jour de beau avec trois de mauvais. Ces pluies sont un véritable désastre pour nos opérations, nous aurions eu besoin de deux mois de beau temps comme cela arrive souvent en automne. Malgré tout, les événements marchent bien pour nous, que Dieu nous aide ! Je compte toujours, à moins d'événements imprévus, d'être avec toi à la Toussaint : il n'y a que trois camarades à passer avant moi, par conséquent cela coïncide à l'époque indiquée. Je ne sais s'il me sera possible de t'indiquer assez tôt l'heure et le jour exacts de mon arrivée à Brive afin que tu puisses venir me chercher. Je ferai tout mon possible en t'envoyant un télégramme en cours de route. Tu irais coucher à l'hôtel le soir comme l'an dernier, mais ce jour me paraît encore bien éloigné et je n'ose en parler.

Tu me diras bien si Bertrand est arrivé, si tu l'as vu. Comment se trouve-t-il et sa femme et dis-moi ce qu'on a fait à Ajat en fait de réparations, etc.

Quel affreux malheur pour Madame Gardette que la perte de sa sœur ! Ces pauvres gens sont véritablement bien éprouvés. Tu donneras de ma part de mes nouvelles à Marguerite la carmélite qui m'a écrit il y a déjà longtemps. Cela m'embête de lui répondre, car ces lettres lues et commentées en communauté... on ne sait que lui dire. Tu lui donneras de mes nouvelles et tu lui diras que je n'écris pas. Elle me dit toujours des choses stupides, je ne sais que lui dire. Elle demandait une photo avec les petites, photo que Martel avait faite, envoie-la.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que maman et Marthe. Les deux petites doivent être à la Grande Borie. Tu diras de ma part bien des choses à Parsal et à sa famille. Reçu à l'instant la lettre de maman qui m'a fait grand plaisir et m'a bien intéressé.

**265. Lettre – 5 octobre 1916**

Ma bien chère Babeth,

Avant-hier, je t'ai écrit et t'ai envoyé un mandat de 300 F, j'espère que tu as reçu le tout. Si tu peux prendre 100 F de rente du nouvel emprunt, ce sera très bien, mais est-ce 100 F de rente sans compter les 50 F que je te fais prendre ou bien est-ce en comptant ces derniers. Si tu prenais 100 F et moi 50, ce serait bien beau ! Enfin, tu me le diras. Tu comptes payer avec les revenus de tes bons n'est-ce pas ? Les bons eux-mêmes, ne serait-il pas avantageux de les changer ? Tu étudieras la question avec le percepteur.

Les moutons que Marceline a vendus ne sont pas plus chers qu'en temps de paix, cependant il me semble que ces animaux ont atteint un prix énorme aujourd'hui. Qu'est-ce que cela veut dire ? Les bois de châtaignier sont excessivement chers, paraît-il, et ce serait un bon moment pour en vendre, mais il ne faudrait pas se faire voler sur la quantité. On disait qu'ils valaient 50 F la brasse c'est-à-dire les 4 stères. Nous le vendions 18 F tous frais payés. Pour aller au Breuilh pendant mon court séjour, ce serait facile si nous avions un cheval, mais j'aime

mieux rester tranquille à la maison et profiter de mes courts instants. Il est bien regrettable que tu ne puisses pas vendre tout le lait, cela augmenterait un peu tes recettes du jardin.

Je suis bien ennuyé que cette pauvre Meine n'aille guère mieux. J'ai toujours peur qu'elle soit victime de la maladie qui règne dans sa famille ce qui serait un grand malheur pour elle et pour nous. Es-tu sûre qu'elle n'en soit pas atteinte ? Pour les enfants, ce serait aussi très grave !

Je n'ai besoin de rien. Que Meine me prépare deux chemises en flanelle que j'essaierai et rapporterai lors de ma permission avec deux ou trois paires de chaussettes de laine de plus et les caleçons, ce sera bien. Si les gilets sont trop mauvais ou trop lourds, on pourrait m'en faire porter du Bon Marché en demandant très grande taille ou bien en passant à Paris, il me serait peut-être possible de les acheter. Tu me diras dans quel état ils se trouvent ainsi que les caleçons que je crois très usés. Examine bien mes affaires pour me renseigner. Il est inutile de me renvoyer du linge à présent, il ne fait pas encore assez froid pour tant se couvrir et d'ici novembre, rien ne m'est nécessaire. Pour l'instant, c'est la pluie qui tombe souvent et qui est beaucoup plus ennuyeuse que le froid.

Qu'as-tu décidé pour ton poêle de salle à manger ? Je voudrais que tu achètes quelque chose de très bien et très pratique, mais je crains que ce ne soit guère mieux que la petite cheminée. Informe-toi afin de bien réussir tout en prenant un poêle qui épouse la forme de la niche. Lorsque tu auras trouvé le poêle idéal, tu t'occuperas de vendre la cheminée si possible. Tu as bien conservé les dimensions que j'avais prises. Tu aurais pu en parler à Lacoste qui connaît toutes les adresses de fumiste et qui a placé des appareils de chauffage de toutes sortes. Un poêle en effet serait peut-être mieux ayant deux appartements à réchauffer.

Guiguite est-elle partie pour la Grande Borie sous la garde de Garellisse ? Bertrand et son épouse sont-ils revenus ? Marguerite est-elle partie ? Les réparations d'Ajat ont-elles pu s'achever ?

Tâche de faire faire ton cidre de façon que je puisse en boire. Si tu as quelques provisions que tu désires et que tu ne puisses pas te procurer à Montignac, prends-en note et si je puis te les procurer pendant mes quelques heures d'arrêt à Paris, je le ferai.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois bien tendrement ainsi que maman, Guiguite et Nénette. Bonjour à Meine. André

### 266. Lettre – 9 octobre 1916

Reçu aujourd'hui ta lettre datée du 6 octobre, ma bien chère Babeth, dans laquelle tu me dis revenir d'Ajat. Je vois que Marguerite a eu le temps de finir les réparations avant l'arrivée des jeunes époux et qu'elle n'est pas repartie avant son retour, comme elle le pensait. Inutile de te lamenter toujours sur la fortune de Paule qui n'est pas aussi élevée qu'on l'aurait désiré. Ils n'ont l'un et l'autre qu'à mettre un frein à leurs désirs et à vivre modestement sans rêver toujours à des voyages ou à des réceptions. Ce ne sera pas un mal que Paule se mette dès le début à la direction du ménage afin qu'elle en prenne l'habitude aussitôt que possible comme tu l'as fait toi-même. Cela servira à la retenir chez elle. Je crois qu'à ce point de vue là, d'après ce que tu me dis, elle ne fera aucune difficulté pourvu qu'elle n'en soit pas détournée par l'humeur voyageuse de son époux. Il est certain qu'une centaine de mille francs de plus n'aurait rien gâté, mais dans la vie il faut toujours manquer de quelque chose. Il n'y a qu'à la mettre au courant des us et coutumes du pays, à lui faire faire connaissance des hommes et des choses et à la laisser se débrouiller ensuite. Et surtout, ne prends pas l'habitude de quitter la maison et les enfants sous le fallacieux prétexte d'habituer, de distraire, d'aider les uns et les autres, etc. Je prévois tout... Pendant quelques jours, Ajat va être dans le grand tralala, mais ensuite ce sera bien fini.

Je pense que le doigt de cette chère petite Guiguite sera bientôt guéri et qu'il ne restera pas trace de cet accident. Tu as l'air de dire que ce doigt n'allait guère mieux. Sont-elles sages à la Grande Borie et travaillent-elles bien ? Tant mieux que la chambre de Garellisse soit bien installée, mais où feras-tu coucher le ménage de domestiques quand tu l'auras ? Tu dois te féliciter maintenant d'avoir fait ces réparations qui nous serviront bien. Sans elles, où aurions-nous pu loger les gens qui viennent nous voir ? Tu ne me dis pas si tu as essayé la cheminée de cette chambre. Il n'y a pas de raison pour qu'elle ne fonctionne pas bien. À ce propos, as-tu fait ramoner la cheminée du salon et de la salle à manger ? Et ton fameux poêle de la salle à manger ? Si tu en achètes un qui aille mal ou qui soit laid, je t'accablerai d'injures !

Tu n'avais pas encore reçu mes deux dernières lettres : je pense qu'elles ont dû arriver pendant que la tienne partait. Es-tu en possession de ton mandat ? As-tu fait ou commencé la souscription ? D'après ce que je puis prévoir, j'arriverai dans les quatre premiers jours de novembre si ce n'est le cinquième. Mais il ne faut compter sur rien. J'arriverai toujours par le même train à Brive. Comment se fait-il que tu n'aies pas eu de pommes de

terre ? Il me semble qu'elles étaient bien semées ! C'est épouvantable de ne plus pouvoir en récolter depuis quelques années alors qu'autrefois il y avait tant !

Si tu commences déjà à t'inquiéter sur l'avenir du jeune ménage, tu n'as pas fini de te lamenter ou de pleurnicher. Pauvre Babeth ! Tu passeras ta vie à t'inquiéter pour les autres. Je ne cesse de te le répéter, sois un peu plus égoïste pour toi et tes enfants. Tu es bien heureuse de voir ton vieil Ajat retapé, mais tu t'inquiètes déjà des dépenses faites. Ne vas-tu pas les payer ? Tu serais peut-être assez nigaude pour cela.

Quand tu seras certaine de mon arrivée, il faudra nous faire envoyer par Raoul un ou deux colis de poissons d'Arcachon que nous lui payerons bien entendu.

Allons, adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman et Marthe. Comment va Meine ? Je vais tâcher d'écrire à mes filles. André

### **267. Lettre – 12 octobre 1916**

Depuis trois jours, ma bien chère Babeth, je n'ai pas reçu de tes nouvelles. Je suppose que tu as dû partir pour Ajat et avec tout ce monde que Bertrand devait recevoir, tu n'avais pas eu le temps ni la pensée de m'écrire. Peut-être demain, tandis que cette lettre viendra de partir, une m'arrivera de toi. En revanche, j'ai reçu une lettre de Nénette qui paraît ravie de son séjour à la Grande Borie où elle mange beaucoup de figues, de noix et de châtaignes. Elle me dit que sur les conseils de Mademoiselle son premier devoir de style est une lettre pour son papa. Marguerite Franc était venue la voir et l'avait fait monter sur sa bicyclette aussi déjà, m'en demande-t-elle une, après la guerre ! C'est bien intéressant et bien amusant ces lettres de petite fille. Oui, ce serait en effet agréable pour moi de me promener à bicyclette avec mes deux filles, mais j'aurais tellement peur des accidents que cela m'enlèverait peut-être tout plaisir. Je lui ai dit de mettre à la caisse d'épargne les quelques sous qu'on lui donnait afin de pouvoir acheter plus tard ladite bicyclette ! Elle ne me parle point du doigt de sa sœur.

Et toi, que fais-tu ? Je pense que tu auras beaucoup de choses à me raconter. Je suppose également que tu as reçu ma lettre ou plutôt mes lettres dans une desquelles se trouvait un mandat de 300 F Je te renvoie un petit article de journal au sujet de l'emprunt et un petit fascicule de la banque que tu as dû recevoir certainement. Je pense que tu te débrouilles au sujet des opérations diverses que tu penses faire avec tes bons et ton argent. Demande des tuyaux au percepteur et tu me diras ce que tu as fait ou feras. Je ne m'en occupe pas ; je me contente ou me contenterai de t'envoyer l'argent nécessaire pour prendre en temps et lieu mes 50 F de rente. J'ai écrit à la Belle Jardinière pour avoir son catalogue et des échantillons de tissu imperméable pour me faire faire un vêtement contre la pluie. Si je puis en commander un, je le prendrai en passant à Paris à la fin de ce mois très probablement. Je ne serais pas étonné d'arriver pour la Toussaint si rien ne vient entraver les tours et projets. Quand doivent rentrer les enfants ? Il me tarde bien de les revoir et de vous revoir tous. Quand sera-ce la fin de cette guerre ? Je compte que nous y sommes encore pour une année. Enfin, on y passera bien le temps nécessaire pourvu que la victoire couronne nos peines.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur en te chargeant d'embrasser pour moi ceux qui sont autour de toi, car je ne sais où tu te trouves, à Ajat ou à Montignac. André

Combien de temps exactement mettent mes lettres pour te parvenir ? Il me semble que c'est bien long.

### **268. Lettre – 17 octobre 1916**

Te voilà, j'espère, revenue à Montignac, ma bien chère Babeth, avec l'intention de rester un peu tranquille. J'étais furieux de voir que malgré les recommandations faites, tu t'agites tant et que ta famille te pousse à cette agitation ou en est cause. Il faut te prémunir contre cette tendance qui ne fait que s'accroître tous les jours. Tu m'as dit toi-même que lorsque tu te fatiguais plus que de coutume tu en avais pour huit jours à te remettre. Donc prends des précautions et tâche d'élaguer un peu les visiteurs et visiteuses : les raisons ne manquent pas. Dans toutes ces agitations, tu ne m'as pas dit si tu avais reçu le mandat expédié dans une de mes lettres. Il me semble que nous avons intérêt à convertir nos bons du Trésor en obligations du nouvel emprunt puisque les bons valent 100 F et rapportant cinq francs, nous avons ainsi cinq francs de rente avec 87,75 francs (?). Nous pourrions avec la différence de prix augmenter le capital et les intérêts. Occupe-toi de cela. Il faut t'arranger pour que l'argent placé y reste et ne pas compter sur lui pour nos dépenses futures. Les intérêts de Bertrand doivent, il me semble, t'être payés à cette époque, tu pourrais prendre du nouvel emprunt. Je ne sais pas si cette opération rapportera beaucoup à l'État, je crains que dans les campagnes, on cache encore de l'argent, les paysans sont si méfiants et si bêtes ! Il faudrait que les gens donnent tous le plus d'argent possible afin que notre emprunt soit un succès ! Prends donc le plus d'obligations que tu pourras, du reste c'est notre intérêt.

Je ne sais dans quel état de santé tu te trouves et je me demande si je puis t'avertir de mon passage à Brive afin que tu viennes m'y rejoindre. Il est probable que ma permission sera le 29 ou 30. Tous ces voyages ne t'ont-ils pas fatiguée ?

Il commence à faire froid, mais j'aimerais mieux pour moi-même et pour mes hommes un froid sec que cette abominable pluie, source de toutes les maladies.

Quand les petites filles vont-elles rentrer ? Je pense bien que tu vas les faire revenir afin que je les trouve à Montignac quand j'arriverai.

Tu écriras à Raoul de façon que nous puissions manger du poisson pendant mon séjour.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout cœur ainsi que maman et Marthe. André

Je viens de recevoir un mot de Louise de Bordeaux me disant qu'ils sont très contents ! Tant mieux !

### **269. Lettre – 22 octobre 1916**

Ma bien chère Babeth,

Je ne sais pas le temps qu'il fait à Montignac, mais depuis deux jours nous avons ici très froid. Je ne m'en plains pas, car cela vaut mieux que la pluie et je souhaite d'avoir un temps semblable pour mon voyage auquel je pense sans cesse. J'ai une bien mauvaise période à traverser avant mon départ : il me semble que l'heure de mon départ n'arrivera jamais ! Bref, si rien ne vient entraver mes projets, j'arriverai à Brive le 31 octobre à trois heures du matin. Donc si tu peux venir, si ta santé te le permet, tu pourras aller coucher lundi soir 30 octobre à Brive, hôtel Terminus. Je tâcherai de te télégraphier dans une gare, si cela est possible afin de ne pas te faire faire de fausse manœuvre, mais certainement ce 31 au matin sera le jour de mon arrivée. N'es-tu pas fatiguée après toutes ces agitations ?

Je t'ai envoyé plusieurs lettres où je te posais bien des questions auxquelles tu n'as pas répondu. Lorsque tu recevras cette dernière, il sera trop tard, car je serais arrivé avant la réponse. Peut-être que demain je recevrai un mot de toi. Je t'avais demandé entre autres choses si tu n'avais pas besoin que je t'apporte quelques provisions en passant à Paris. Je vais tâcher de prendre un train qui me permettra d'y passer une journée si possible, car j'ai besoin de m'y arrêter.

J'espère que je trouverai mes filles à la maison quand j'arriverai. Joseph et Louise doivent avoir réintégré leur domicile. Ils viendront du reste probablement me voir, car je n'ai aucune envie de quitter la maison si ce n'est pour aller à Ajat à condition que Bertrand me mène et ramène en auto. De cette façon, je compte bien y aller, car avec les trains on perd un temps précieux tandis qu'en auto c'est un plaisir. Tu écriras à ma nouvelle belle-sœur quand tu seras fixée sur mon arrivée afin qu'elles viennent me présenter sa frimousse.

J'ai vu hier André Luzié à qui j'avais pu donner rendez-vous. Il se porte fort bien, de même que ton serviteur qui sera bien heureux de te revoir, mais qui a toujours peur que quelque événement vienne arrêter ses projets. Je t'avais demandé de me dire si tu manquais de quelque chose que j'aurais pu te prendre à mon passage à Paris.

Adieu ma bien chère Babeth je t'embrasse mille fois ainsi que tous. Je ne t'écrirai probablement plus maintenant, mes lettres mettant bien longtemps à te parvenir. André

Meine a-t-elle commencé mes deux chemises ?

### **270. Lettre – 23 octobre 1916**

Reçu hier, ma bien chère Babeth, ta lettre du 18 dans laquelle tu parais très fâchée de ce que j'écrivais à maman dernièrement. Ce n'est point dans l'intention de te faire de la peine, mais bien poussé par le désir de te voir guérir d'une façon complète et par la crainte de te savoir te fatiguer. De plus, ce qui est irritant, c'est de constater que malgré le sérieux de ton existence, malgré des prodiges de bonne administration et d'économies dont je te sais gré, on n'arrive pas malgré cela à avoir une existence un peu large ni à profiter des fruits de cette manière de faire. C'est souvent que cette constatation m'a fait mettre en colère. Et puis, je voudrais (je ne parle pas pour toi) que les gens prennent l'habitude de mener une vie plus modeste, plus tranquille, exempte de tant de dépenses et de luxe. Cette guerre si longue, si cruelle, qui coûte tant d'argent, tant de peines de toutes sortes matérielles et morales ne servira même pas à rendre les gens plus raisonnables. C'est impatientant ! Les goûts de confort, de luxe, de vie large sont plus de mode que jamais. Je le constate même autour de moi chez des gens qui n'étaient point habitués à une vie large et qui devaient être modestes dans leurs goûts. C'est curieux : l'un et l'autre nous ne sommes peut-être pas de notre siècle et à ce point de vue-là trop raisonnables. C'est aussi pour

cela que je m'insurge souvent contre toutes ces réceptions, ces voyages, etc. Comment font les gens qui ne se privent de rien ? Ne pense pas que je méconnaisse tes qualités qui sont immenses, qualités que j'apprécie et que j'aime et dont on abuse parfois. Pauvre chérie : je ne te reproche rien, je ne te plains rien, au contraire, mais je ne voudrais précisément pas que tu sois victime de tes qualités et de tes mérites. Quand on répète de te soigner c'est pour ton bien d'abord et aussi par égoïsme, car, toi étant impotente, rien ne marcherait bien à la maison. Comme toi, je ne veux pas que tu vives en recluse : j'aime bien moi aussi une vie un peu mouvementée et j'adore recevoir, mais il ne faut pas que cela dépasse certaines limites et que sa fortune en soit compromise.

Je ne devais plus t'écrire avant mon arrivée, mais ce soir en recevant ta lettre je n'ai pu ne pas y répondre pour te dire que tu interprètes mal ma pensée. Viens à mon avance à Brive comme je te le recommande dans une lettre d'hier.

Que Meine me fasse les chemises comme les dernières en flanelle ou flanelle coton, ce qu'elle trouvera de mieux. Je regrette de m'être commandé un imperméable à Paris, car j'aurais pu payer ton manteau. Ma solde ne devant m'être payée qu'à mon retour, je ne pourrai t'apporter d'argent à mon grand regret, mais ne t'inquiète pas je me rattraperai plus tard. On cherche toujours à se vieillir, je voudrais avoir six jours de plus pour prendre le train et me diriger de ton côté. Il me semble que ce jour n'arrivera jamais.

Adieu ma bien chère Babeth je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

J'espère recevoir encore une ou deux ou trois lettres de toi. À cette dernière, tu ne pourras répondre évidemment.

### 271. Lettre – 29 octobre 1916

J'allais t'envoyer un télégramme, ma bien chère Babeth, pour te dire que j'arrivais le 31 au matin comme il était convenu et je viens de t'en envoyer un autre te disant que mon voyage était retardé. Je ne puis te dire pourquoi je ne puis partir, qu'il te suffise de savoir qu'il ne faut pas t'inquiéter et que tu dois attendre patiemment. Où, quand et comment je partirai pour aller te voir ? Je ne sais. J'ignore quand ce bon moment arrivera, peut-être plutôt que je pense, peut-être même me verras-tu avant ou en même temps que cette lettre. Quoi qu'il en soit, soit sans inquiétude. Lorsqu'il me sera possible de partir, si je puis m'arrêter à Paris, je tâcherai de voir un modèle de poêle et je te renseignerai ensuite. J'ai reçu ta carte-lettre aujourd'hui et ce que tu avais projeté aura sa réalisation quand tu connaîtras le jour de mon arrivée. Tu attendras tranquillement à l'hôtel Terminus sans te lever pour ne pas t'exposer à avoir froid et attendre dans une gare. J'irai aussitôt te retrouver dans ta chambre où je souhaite te voir parfaitement tranquille et endormie. Je pensais être à la Toussaint avec vous et voilà que tout est changé.

Je ferai mon possible pour t'envoyer un télégramme assez tôt afin que tu puisses avoir le temps d'aller coucher à Brive. Mais à quoi bon te dire tout cela puisque j'espère encore malgré tout arriver aussi tôt que ce mot. Mon espoir sera-t-il encore trompé ? À la grâce de Dieu.

Je voudrais bien que ton père nous fasse manger un beau lièvre ! Cela me changerait un peu de la viande de bœuf !

Nous avons toujours un temps atroce : de la pluie, de la boue, nos tranchées, nos boyaux sont un véritable cloaque. Que c'est triste de ne plus avoir de beaux froids secs. Beau succès à Verdun, mais la Roumanie flanche. La victoire ne se décidera que de notre côté et par nous. À quand ce beau jour ?

Adieu ma bien chère Babeth je t'embrasse mille fois ainsi que tous, grands et petits. André

### 272. Lettre – 31 octobre 1916

Je suis désolé ma bien chère Babeth de n'avoir pu partir comme je l'espérais, mon voyage était bien organisé et voilà qu'au dernier moment je n'ai pu l'effectuer. Ce qui m'ennuie, c'est de ne plus recevoir de lettres de toi. Je pense qu'aussitôt mon télégramme reçu, tu as dû m'écrire et il me tarde bien de recevoir de vos nouvelles. Dans une lettre que j'écrivais après ce télégramme, je te disais que je ne tarderai pas à venir. Mais aujourd'hui, je ne sais quand il me sera possible de profiter de ma permission. Je ne puis savoir où je serai et ce que je ferai. Chaque fois que mon tour revient, il se produit des changements de destination, ce qui la dernière fois avait été cause de mon rappel précipité, cette fois-ci c'est au moment de mon départ. Enfin, j'espère que les événements me permettront de ne pas trop attendre... Le temps que nous avons ici est épouvantable. Des pluies continuelles, le froid humide et malsain. Le climat de notre pays est absurde est absolument changé depuis quelques années, nous ne pouvons plus avoir de froid sec ce qui serait beaucoup plus sain pour nous tous. J'avais combiné mon voyage

de façon à m'arrêter à Paris une journée afin de faire quelques achats et commissions. Je ne sais pas s'il me sera possible de m'y arrêter plus tard, si je peux, je verrai pour le poêle.

Louise, me disais-tu, devait venir ramener les petites et attendre mon arrivée. Pourra-t-elle rester encore quelques jours afin que je puisse la voir ainsi que Joseph. Je suppose aussi que Marguerite ne sera pas encore partie pour son nouveau poste et que les jeunes mariés seront toujours Ajat où ils vont rester cet hiver. Quant à moi, je ne puis te dire quand je partirai. Cela me contrarie fort. Continue à m'écrire.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

Arrange-moi mes caleçons d'hiver. Ceux dont les fonds sont usés, tâche avec les morceaux des autres de les remettre afin de m'en confectionner deux qui me permettront de passer l'hiver sans en acheter. De même pour les gilets. Pourvu que j'aie deux gilets et deux caleçons, ce sera suffisant. Cette permission ratée est cause que j'ai attrapé un bon rhume. Mais ne m'envoie rien, prépare simplement mes affaires.

### **273. Lettre – 4 novembre 1916**

Enfin ma bien chère Babeth, je viens de recevoir une lettre de toi. J'étais inquiet parce que je craignais que mon télégramme ne te soit pas parvenu avant ton départ de Montignac et je me figurais que tu allais faire mille suppositions fausses à mon sujet. Je ne sais pas non plus si je devais t'écrire ne sachant pas si ma lettre n'arriverait pas après moi. Bref, je t'envoie ce mot aujourd'hui pour te rassurer si tu ne l'es pas encore. Je ne pense pas trahir des secrets et manquer à mon devoir en te disant que je ne suis point parti parce que mon bataillon est lui-même sur le coup d'un départ pour une nouvelle de destination. Nous attendons toujours l'ordre qui n'arrive pas et ce n'est que lorsque nous serons rendus sur notre nouveau secteur que je pourrai aller te rejoindre. Voilà l'unique raison qui fait que je ne suis pas à cette heure à côté de toi. Il faut espérer que cette situation ne se prolongera pas trop et qu'il me sera possible d'aller bientôt te retrouver.

Je suis bien content de t'acheter un manteau à mon passage à Paris, mais c'est un peu embarrassant pour moi, car je suis loin d'être au courant de la mode et de ce que tu désires. Enfin je ferai pour le mieux en consultant une personne compétente dans le magasin où je serai. J'espère que l'on ne me trompera pas. Du reste je me réserverai le droit de renoncer à mon achat si l'acquisition ne te plaît pas. Je te porterai moi-même le manteau, mais je crains d'avance que tu ne sois pas satisfaite !

Je regrette d'avoir fait faire à Louise et Joseph un voyage inutile, mais n'étant pas loin ce n'est pas d'une grande importance. Voici la preuve qu'on ne peut jamais fixer une date. Cet ordre nous est parvenu comme un coup de foudre au moment où j'avais ma permission signée dans ma poche et où j'allais être relevé pendant la nuit. Je me console, car à l'heure où ma lettre te parviendra, ma permission serait sur le point d'expirer tandis que j'ai encore en perspective le départ.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. À bientôt, j'espère. André

### **Quatrième permission en famille du 7 au 15 novembre 1916**

#### **274. Lettre – 17 novembre 1916**

J'arrive à l'instant avec un froid terrible. Mon bataillon, après bien des courses, revient à la même place (hélas) regrettant, paraît-il, le secteur dans lequel il est resté quatre jours. Le secteur est 56 au lieu de 113. J'ai fait un bon voyage quoique triste, j'ai été arrêté en route heureusement ce qu'il m'a permis de rejoindre très vite (?). Que c'est triste de revenir. Le devoir avant tout !

Écris-moi souvent. Mille tendresses à tous. André

#### **275. Lettre – 18 novembre 1916**

En passant à Paris, ma bien chère Babeth, j'ai fait une courte visite à Madame de Beaucé et Henry afin de réparer mon erreur de la première fois. J'étais assez content malgré la tristesse du départ et cette séparation toujours angoissante parce que j'espérais une situation meilleure. Quel n'a pas été mon étonnement en arrivant à Toul d'apprendre que ma destination était changée et que je revenais la même où je pensais ne plus revenir. Je le regrette, non pas pour moi personnellement, car je me sens prêt à affronter toute épreuve, mais à cause de mes hommes qui étaient heureux de croire à un éloignement des tranchées de première ligne où ils sont depuis longtemps astreints à un service très pénible. Je crains toujours que leur santé morale et physique ne vienne à

s'affaiblir. Je pense que les deux autres bataillons n'ayant pas fait autant de service de tranchées que nous, mon bataillon a subi leur sort. Depuis mon arrivée, la neige, le verglas, la boue, le dégel, c'est affreux. Enfin, que Dieu nous protège, mais ce temps est bien désastreux et je redoute cet hiver. Je t'ai écrit un mot hier afin de te donner le numéro de mon secteur 56 où tu m'écriras bien souvent avec force détails, car tu sais combien tes lettres me sont chères et me font du bien : c'est, je te le répète, ma seule distraction, mon seul plaisir.

Je ne manifestais aucun chagrin à mon départ en montant dans cet omnibus et en laissant ces petites filles qui venaient le matin me trouver dans mon lit, mais, malgré tout, j'étais bien triste et cette tristesse est encore augmentée depuis en sentant un grand vide dans mon âme avec la perspective d'un hiver affreux ! Il faut avoir devant son cœur un grand devoir à accomplir pour se retremper, devoir qu'il est facile de faire quand on a l'esprit bien fait, mais qu'il est souvent pénible de faire faire aux autres. Assez parlé de moi. Et toi, qu'as-tu fait après mon départ ? Es-tu restée longtemps à Cublac ? Quand doit partir Marguerite et que dit-elle ? Que fait-on à Ajat et je te recommande de ne plus être aussi sermonneuse pour les jeunes tourtereaux, que ce soit fini. Ton poêle est-il arrivé ? Je viens d'en voir un superbe qui a coûté 55 F avant la guerre. Pourvu que le tien chauffe, c'est tout ce que je souhaite et que tu en sois satisfaite.

Ce Gobert dont on te demande des nouvelles a été évacué à peine arrivé à ma compagnie ; je ne sais ce qu'il est devenu et ne dépend plus de moi, tu pourras le dire à sa famille. J'ai aperçu André Luzié qui a été surpris de me rencontrer : c'est lui qui a quitté le secteur avec sa batterie pour aller je ne sais où vers l'endroit où je devais aller, je crois. J'ai causé avec lui quelques secondes à peine. Tu donneras le numéro de mon secteur à Marguerite et à Joseph. Je te renvoie la lettre de Paule que tu m'avais envoyée et que j'ai retrouvée ici avec la tienne.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. André

Je n'ai pas payé une paire de chaussons chez Boussarie, ni une réparation de souliers chez Benaise, couture qui peut valoir 0,50 franc à un franc. Tu présenteras mon souvenir à Mademoiselle que j'ai à peine vue en lui disant que je compte sur elle pour bien élever et instruire ces chères petites-filles. Je souhaite que l'une et l'autre soient dociles et studieuses.

### 276. Lettre – 23 novembre 1916

Je pense ma bien chère Babeth que mes deux lettres écrites dès mon retour te sont bien arrivées : j'étais bien triste et un peu découragé lorsque je me suis vu revenir dans mon ancien secteur dont je redoutais pour mes hommes le service très pénible, service qui va devenir encore plus terrible l'hiver avec les nuits si longues. De plus, en arrivant j'ai été surpris par un froid des plus violents, la neige et le verglas et je ne sais comment cela s'est fait, car, sans éprouver le moindre dérangement, j'ai attrapé une courbature avec fièvre et maux de tête des plus violents. Je vais mieux et tousse encore pas mal aussi je te prie de dire à Maricey de m'envoyer une boîte de pastilles Valda le plus tôt possible. Ne t'inquiète pas à mon sujet, ce sont de ces rhumes qu'on empoigne presque tous les hivers sans savoir pourquoi et qui passent de même en plein vent.

J'ai envoyé par un permissionnaire un paquet qui doit être déposé à la gare de Montignac : fais-le prendre. Il arrivera plus tôt que ma lettre. Ce sont quelques linges de toile dont je n'ai point besoin pour l'instant et qui me débarrassent, car mes cantines sont tellement pleines que je ne puis garder que le strict nécessaire. Tu y trouveras le caleçon que j'avais dessus à mon départ de Montignac et qui n'a pas été lavé bien entendu.

Qu'il me tarde de recevoir une lettre de toi. Dorénavant tu ne tiendras plus compte de ces changements de secteur, car les lettres finissent toujours par arriver. Quoi de nouveau ? Paule est-elle arrivée ? Ton poêle est-il placé et es-tu satisfaite ? Ton père est-il venu pour la Sainte-Catherine et avez-vous été au Breuilh pour les bois ? Écris-moi souvent et donne-moi des détails. Ta santé, comment se trouve-t-elle ? Joseph est-il venu à la Sainte-Catherine et a-t-il porté mon second ventre de veau ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

Ces rentrées de permission sont excessivement tristes surtout dans cette saison où l'on a en perspective tout un hiver à passer. Qu'il me tarde de voir revenir le printemps.

### 277. Lettre – 24 novembre 1916

J'ai eu hier ma bien chère Babeth une agréable surprise en recevant ta lettre. Je craignais qu'attendant le nouveau numéro de secteur, ta correspondance subisse un plus long retard. Marguerite est donc partie pour Montdidier, je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas satisfaite, le poste devant être intéressant puisque je suppose

qu'il reçoit des blessés de la Somme : tu lui diras de m'écrire comment elle s'y trouve. Je ne t'ai point souhaité ta fête ma pauvre amie, car je ne suis plus au courant du calendrier liturgique, mais que ces petites filles devaient être gentilles te récitant un compliment et qu'il est triste de se voir si éloigné de ces petites fêtes de famille que des enfants rendent si intéressantes. Oui, ces chères petites filles ont pleuré après mon départ et de mon côté j'avais le cœur bien gros. Ces séparations sont d'autant plus tristes que le retour n'est jamais certain. Que Dieu les bénisse et les protège ces chers enfants. Vous avez eu la rivière sur la route me dis-tu ? La pluie est arrivée à Montignac à la place de neige que nous avons eue ici. Depuis deux jours un froid sec assez violent n'est pas désagréable si on n'était pas exposé à tous les vents et courants d'air.

C'est véritablement décourageant de voir que la Roumanie n'est pas capable d'empêcher ces ignobles Boches d'envahir son territoire, malgré l'expérience qu'elle aurait dû avoir de la guerre par l'exemple des autres. Au lieu de raccourcir le temps, je crains que la mise en scène de cette puissance ne l'allonge. Enfin, que Dieu nous donne la victoire. Mais depuis quelque temps, je ne vois plus la fin de ce drame. Malgré tout, il ne faut point se décourager.

As-tu fait prendre le petit paquet de linge qu'on a dû déposer à la gare de Montignac ? As-tu reçu du monde pour la Sainte-Catherine. Dis-moi tout cela dans ta prochaine lettre et n'oublie pas que c'est avec un bien grand plaisir que je reçois de tes nouvelles. Que vas-tu encore t'inquiéter au sujet de services à rendre ? N'as-tu pas assez fait et tes occupations ne sont-elles pas suffisantes pour diriger tes affaires et ta maison sans encore te créer d'autres soucis. Et surtout soigne ta santé je t'en prie et n'épouse plus les ennuis les autres !

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. Souvenir à Mademoiselle et Meine. André

### 278. Lettre – 30 novembre 1916

Je reçois à l'instant ta lettre ma bien chère Babeth et je m'empresse d'y répondre. Je suis content que ton voyage au Breuilh ne t'ait causé aucune fatigue et que tu aies pu voir des pins pousser, car ceux de la Batut je les croyais tous perdus. Ceux sur le bord des chemins n'ont pas poussé dis-tu. C'est évidemment les moutons qui les ont mangés. Il y en a beaucoup sur les coteaux qui sont à côté de la Batusserie près d'une ancienne métairie en ruines, Marthe sait bien où cela se trouve, il faut passer près du bois de pins qui appartient à Lafarge ou Desoindre, bois à côté de la maison. Je serais curieux de savoir comment les pins plantés sur ces terres en pente se sont comportés : ils étaient superbes. Je crains que les animaux des Desoindre les aient broutés. Que veux-tu, il ne faut pas se désoler pour ce Breuilh, tous les arbres pousseront bien j'espère et peut-être qu'à un moment donné ils auront une valeur, qu'en pense ton père ? Je suis content d'avoir ainsi utilisé beaucoup de ces friches que ces brutes de paysans ne pouvaient travailler. Quant à ce bois que Gatinel le menuisier récure et où il coupe de la bruyère, tu peux parfaitement vendre les châtaigniers qui sont morts. Pour cela tu n'as qu'à voir Gatinel, parler avec lui et vendre le bois qui ne rapporte rien. Gatinel ne peut s'y opposer, mais parle avec lui avant : tu n'as qu'à lui écrire de venir te voir lors de son prochain voyage à Montignac où il va souvent. Il est préférable de profiter de la chute du bois pour vendre ce que tu pourras et te faire de l'argent que tu placeras. Mais qu'on ne coupe que ce qui ne vaut rien et qu'on te paie d'avance ! Avec les marchands de bois, il faut se méfier.

Cette Marceline ne se contente pas de ne rien faire, mais encore elle serait insolente ! Cela est bien dans les traditions de nos métayers. Je te réponds qu'il faudra qu'ils changent de manière de faire après la guerre et je ne veux tolérer que des gens qui travaillent. N'y aurait-il pas un moyen de lui supprimer des bœufs puisqu'elle ne s'en sert pas ! Vois cela avec ton père, mais sois prudente, car ces paysans sont des maîtres chanteurs : il faut apprendre à être plus canailles qu'eux, ce qui n'est pas très facile !

En voilà encore une histoire, ce taureau échappé ! Ce serait à Suffren à payer les réparations de ton treillis, mais c'est encore embêtant à cause des Montardy. Et ton poêle, en es-tu satisfaite ? La cheminée de la chambre de Mademoiselle fume-t-elle toujours ? Il me tarde de le savoir et si le fumiste fait payer quelque chose pour la réparation, nous le dirons à Lacoste. Je suis étonné que cette cheminée fume. Je pense que tu aurais pu arranger ton poêle et le reste avant l'arrivée de tes hôtes : tu me le diras dans ta prochaine lettre. Je reçois aujourd'hui une lettre de Madeleine me disant qu'elle va partir pour Montignac. Dès que j'aurai un mandat, je t'enverrai de l'argent afin que tu puisses faire pour moi le versement de 237,50 francs qui doit être fait le 16 décembre. As-tu pris le poêle qui est susceptible de donner le plus de chaleur ? Je pense que oui. Dis-moi si tu es contente.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que les petites, maman et Marthe. Bonjour à Meine. André

**279. Mandat-lettre – 1<sup>er</sup> décembre 1916**

Je t'envoie ma bien chère Babeth la somme de 300 F afin que tu puisses faire pour moi le versement nécessaire à l'emprunt de la Défense nationale. Tu recevras en même temps une lettre que je t'écris aujourd'hui même. Je vais mieux quoique étant encore très enrhumé. Albert et Madeleine doivent être arrivés. Marthe est-elle partie pour Saint Mayme ou est-elle encore à la maison avec Paule ?

Mille tendresses et baisers pour tous. Écris-moi pour m'annoncer l'arrivée de mon envoi. André

**280. Lettre – 3 décembre 1916**

Je n'ai pas eu de nouvelles de toi depuis deux jours ma bien chère Babeth, je pense recevoir une lettre de toi demain. Tu aurais bien dû suivre mon conseil pour la cheminée de la chambre de Mademoiselle et allumer le feu plus tôt pour expérimenter cette cheminée, ainsi tu aurais su qu'elle fumait et tu aurais pu la faire arranger avant d'y mettre tes habitants. Tandis que maintenant, le feu a dû leur manquer ou les gêner. Quant à la mise du poêle dans le petit salon, je trouve qu'il eut été mieux placé dans la salle à manger, qu'il aurait meublée mieux que l'armoire qui doit gêner et que tu as détériorée en faisant couper les côtés. Enfin pourvu que ce poêle chauffe et que vous soyez satisfaites, c'est tout ce que je demande. Quant à moi, n'étant plus habitué aux mobiliers confortables et aux belles installations, je me contenterai de ce que tu auras organisé sans vouloir ne rien changer. Pour mon goût personnel, j'aurais préféré conserver une petite cheminée qui était fort gentille. Enfin, si le poêle est bien, s'il chauffe les deux appartements et si tu es contente, tant mieux. Encore une fois, je le serai toujours. As-tu pu faire arranger la cheminée de la chambre du fond, car le feu y fait grand besoin pour les trois jeunes filles qui doivent l'occuper. Je suis étonné de cet événement puisque les autres cheminées fonctionnent bien. As-tu essayé celle qui est dans la chambre à côté ? Si c'était nécessaire, ce serait le cas de faire placer la cheminée en biais comme je le rêvais !

As-tu vu Gatinel pour les bois de châtaignier à couper ? Ton père m'a écrit pour me dire combien il avait trouvé le Breuilh en friches. Le contraire m'aurait grandement surpris. Pour tes cochons, je t'ai dit souvent que les paysans ne savaient pas soigner ces animaux : c'est pour cela que je les entourai de tous mes soins lorsque j'étais là-bas. Que ne puis-je encore me livrer à cette occupation utile autant que modeste et qui avait bien ses charmes ! Je pense que tes hôtes sont arrivés. Comment se trouve Albert. ? J'ai écrit à Madeleine qui a dû te donner de mes nouvelles. Je n'ai pas encore reçu les pastilles Valda : je crains qu'elles ne soient perdues. Si oui, il est inutile de m'en envoyer d'autres. As-tu reçu mon mandat-carte ? Si Bertrand t'a payé tes intérêts, tu dois avoir pas mal d'argent. Il est vrai que ce métal disparaît encore plus vite que la neige sous un ardent soleil. Madeleine a dû te dire de ne pas t'inquiéter de ma santé qui est bonne quoique n'ayant plus le vaste appétit que j'avais autrefois. Il est vrai que toujours du bœuf, cela devient fastidieux.

Bertrand pense-t-il être pris avec les auxiliaires et si oui, où croit-il être versé ? Dans les automobiles ou dans l'artillerie ? Quoi de nouveau dans le pays ? As-tu fait réparer les dégâts occasionnés par ce fameux taureau ? Si le froid est aussi vif à Montignac qu'ici, tu peux en profiter pour faire élaguer les bois du jardin et du bord de l'eau. A-t-on coupé les arbres du grand pré ? J'attends tous les jours tes lettres qui sont pour moi une des choses les plus intéressantes de ma vie.

Adieu ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse de tout mon cœur en te chargeant de distribuer à tous mes tendresses. Ton époux qui t'aime bien. André

**281. Lettre – 5 décembre 1916**

J'ai reçu hier, ma bien chère Babeth, ta lettre du 1<sup>er</sup> décembre d'après laquelle je constate que le paquet envoyé par le caporal n'est pas arrivé. J'en avais le pressentiment, j'aurais mieux fait de l'envoyer directement par le train, mais, à ce moment-là, je ne pouvais guère faire cet envoi et j'ai profité d'une occasion qui me semblait bonne. Tu me dis que la toiture de la maison est en mauvais état. A-t-on pu l'arranger et les couvreurs ne t'ont-ils pas trop exploitée ? Vraiment, il serait bon de la vendre cette maison si c'était possible.

La neige est tombée aujourd'hui à gros flocons : la terre en est couverte et il gèle par-dessus. Je viens de recevoir un ordre de service pour aller à Paris ! Combien de jours, je ne sais. Je regrette de ne pas le savoir parce que peut-être aurai-je pu te dire de venir me voir. Mais ne sachant rien et ignorant aussi ce que je vais y faire et dans quelles conditions je dois y rester, je ne puis pas te fixer. Ma note de service porte que je suis désigné pour aller suivre « cours spécial sur l'emploi militaire des gaz ». J'aurais préféré y aller pour tout autre motif : je t'écrirais de là-bas, mais tes lettres ne me parviendront qu'à mon retour ici. Je suppose que mon séjour sera de quatre ou cinq jours, huit jours au plus, mais je ne sais pas encore. Mon chef de bataillon m'a dit que j'étais un

veinard, mais je ne sais pas si cette épithète sera vraie. Ce qui m'ennuie c'est de ne pas recevoir tes lettres assez vite et puis je redoute ces expériences que mon estomac ne peut supporter. Enfin, il faut toujours aller là où le devoir vous appelle. J'ai reçu une longue lettre de Marguerite qui me dit être affectée aux soins des maladies vénériennes. Mais qui la blaguerait à ce sujet... Je n'ai pas eu le temps de bien lire sa lettre, car c'était au moment où je recevais cet ordre et encore je n'ai pas eu le temps de bien le déchiffrer.

Albert n'est pas encore arrivé et son voyage est retardé. J'avais écrit à Madeleine à Montignac en la chargeant de te donner de mes nouvelles.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. Je tâcherai de t'écrire pendant mon voyage. André

Je t'envoie des cantiques que Marguerite la carmélite a toujours la maladie de m'envoyer pour faire chanter aux soldats ! (Quelle maboule !). Tu les donneras aux petites.

As-tu bien demandé à la gare si on n'avait pas déposé un paquet pour moi ?

### 282. Lettre – 7 décembre 1916

Je suis à Paris depuis hier ma bien chère Babeth et ce matin à huit heures je me rendais à l'école de Pharmacie avenue de l'Observatoire où ont lieu les cours auxquels nous devons assister. Il est cinq heures du soir, le dernier vient de prendre fin. Nous sommes pris à peu près toute la journée par des conférences. Après-demain, nous devons aller à Satory faire des expériences et dimanche soir ou lundi matin je partirai pour regagner mon bataillon.

En arrivant ici, ma bonne Babeth, j'ai été pris d'un violent désir de t'envoyer un télégramme pour te dire de venir passer quelques jours avec moi. J'ai été pris aussi d'une grande tristesse en me voyant perdu dans ce Paris où je déteste d'être seul. Je suis à l'hôtel, hôtel de l'Observatoire près de l'endroit où je dois me rendre le matin. En arrivant à Paris, ayant du temps devant moi, j'ai été voir Henry de M. avec qui j'ai dîné hier soir et après, nous avons été ensemble au cinéma. J'avais été après une première visite à Henry voir Y. de Beaucé qui voulait bien comme moi t'envoyer un télégramme. J'étais perplexe et malgré le grand désir de te voir je n'ai pas écouté mon cœur et je crois avoir bien fait, car te faire faire un long voyage, avec une température affreuse, pour te voir à peine et te quitter ensuite avec tant de tristesse : tu te serais bien ennuyée et moi aussi. Cependant le soir, que je suis peiné ; tout à l'heure, j'ai vu une dame au sortir du cours qui attendait son mari capitaine au 137<sup>e</sup> régiment, les larmes me sont venues aux yeux en pensant, moi aussi, à ma pauvre Babeth que je n'avais pas. Grands Dieux, que de sacrifices, que de souffrances à offrir pour servir son pays. La Providence m'en tiendra bien compte un jour, j'espère ! Ce soir je vais aller dîner chez Madame de Beaucé : quelle charmante femme qui comprend bien mes peines et les tiennes ! Quant à Henry, il ne me parle point de son épouse, c'est un ménage complètement brisé, cette femme n'est chez elle, ni le jour, ni la nuit, sa photo a même disparu du logement solitaire de son mari. Il n'y a plus un trait d'union entre les deux, c'est la mort... Combien serait différent notre ménage à nous que le destin farouche sépare ! Enfin, Dieu veuille que nous nous réunissions sans jamais nous quitter !

Je ne puis recevoir de lettre de toi jusqu'à mon retour, encore un autre chagrin. Mais ne regrette pas ma chérie de ne pas être venue, c'eut été une folie de ma part et si je te savais le regretter j'en serais encore plus navré.

Adieu ma chérie, sois bien persuadée que je songe continuellement à toi, que je t'aime de toute mon âme, que je songe à ces mignonnes petites filles que j'embrasse mille fois si souvent par la pensée. Mille tendresses et baisers de ton André qui t'aime bien. Embrasse pour moi toute la famille.

### 283. Lettre – 9 décembre 1916

J'arrive à l'instant du camp de Satory, ma bien chère Babeth, où on nous a conduits faire des expériences. Nous avons eu un temps affreux, je suis rentré mouillé et plein de boue. En attendant que je me sèche un peu dans ma chambre d'hôtel je t'écris ce mot. Je vais partir rejoindre ma tranchée : il me tarde d'y arriver, non pas que cette perspective soit bien agréable, mais simplement parce que j'espère, en arrivant, trouver plusieurs lettres de toi, lettres dont je suis bien privé depuis quelques jours. Si on pouvait savoir d'avance ce que l'on fera, tu aurais pu m'adresser tes lettres ici, mais on ne sait jamais rien. Je voulais aller au théâtre (Opéra-comique), mais cela ne m'a pas été possible à cause des invitations de Beaucé et H. de M. à dîner le soir. Je le regrette, car c'est le seul agrément que j'apprécie à la ville et tu sais mon goût pour le théâtre. Je vais donc probablement repartir sans entendre un peu de musique que j'aime tant. Comme je le disais, malgré tout le plaisir que j'aurais eu de te voir, je me félicite d'avoir résisté à la tentation de te faire venir, car je n'aurais pu te voir, tu aurais passé ton temps seule à m'attendre ce qui m'aurait rendu bien soucieux. Pauvre Babeth, quand nous reverrons-nous ?

As-tu reçu ma lettre écrite d'ici, as-tu reçu également ce paquet de linge que j'avais confié à ce caporal, as-tu reçu mon mandat-carte, etc. Il me tarde de lire tes lettres qui me renseigneront. Combien j'aurais envie de prendre le train de Montignac pour aller vous voir, mais c'est impossible : je commettrais un acte des plus répréhensibles que je n'ai pas le droit de commettre. Je viens de passer devant la gare du Quai d'Orsay où je m'embarquais naguère par train de 7 h 20 pour arriver à Brive à 3 h 12. Je vais donc ce soir aller dîner dans un restaurant quelconque et me coucher ensuite afin de profiter d'un lit où je ne coucherai plus pendant bien longtemps. T'ayant envoyé le plus d'argent possible, je n'avais sur moi que peu d'argent pour ton voyage et ton séjour ici, c'est encore une raison, mais bien secondaire, car je me serais toujours débrouillé. Plusieurs camarades en faisaient la réflexion pour faire venir leur femme, mais tous disaient que c'était idiot pour si peu de temps à la voir. Un seul étant près de Paris a pu faire venir la sienne. Je suis absolument seul ne connaissant personne, les autres officiers étant d'armes ou de régiments différents. Ce voyage de Paris n'aura pas été gai pour moi et je ne crois pas que l'épithète de veinard que m'avait adressé mon commandant lors de mon départ soit bien exacte.

H. de M. m'a dit que son père lui avait écrit avoir vu maman à Périgueux qui avait été à l'avance d'Albert. Donc il est arrivé, comment va-t-il ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Bien des tendresses autour de toi. Comment va Louise, et son rhumatisme ? André

#### **284. Lettre – 10 décembre 1916**

Je t'écris encore d'ici, ma bien chère Babeth. Je voulais partir ce soir par le train de huit heures qui me faisait arriver à Toul demain matin, mais Madame de Beaucé m'ayant invité à dîner ce soir avec James Leclerc qu'elle a fait venir pour se trouver avec moi, je passe encore cette nuit et partirai demain matin à huit heures. Cela me contrarie, car tu ne peux pas te figurer combien je m'ennuie ici. Aujourd'hui surtout, je suis envahi par une immense tristesse et malgré le mouvement fiévreux de cette ville, je m'y trouve comme dans un désert. H. de M. m'avait fait espérer une séance à la chambre aujourd'hui où il devait me mener, je ne l'ai point trouvé. Ne sachant que faire, je suis allé voir les Petit : ils étaient sortis ! Je ne sais pas ce que tous ces gens d'ici font à arpenter toute la journée les rues de Paris : quelle vie stupide, bien plus stupide encore que celle de nos campagnes ! Je suis donc rentré un instant pour causer avec toi. Que tu te serais ennuyée toute seule pendant ces longues journées. De plus, il pleut continuellement, pluie insupportable. Je suis arrivé à être presque impatient de regagner mes premières lignes. Je suis rempli d'idées noires, on a l'impression que rien ne marche, hélas : les Roumains reculent indignement, les Grecs mobilisent contre nous pour nous tirer dans le dos, nos députés se chamaillent, discutent, veulent changer de ministère, le haut commandement, etc. Tout contribue à vous donner des idées tristes. Si on n'avait pas dans le cœur l'idéal du Devoir, véritablement la vie ne serait plus supportable. Mais pourquoi je te raconte toutes ces impressions tristes, je devrais te les cacher, mais ne t'inquiète pas, je reprendrai vite mes sens en reprenant ma vie. Il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai eu de tes nouvelles, ce qui m'attriste encore. Et ces petites filles : comment vont-elles ? Que je pense souvent à elles !

J'espère que tu as reçu toutes mes lettres, soit de mon poste, soit de Paris. Dire qu'il m'est défendu de communiquer avec toi par téléphone, par télégramme : que cette guerre est affreuse et longue !

Allons, bien chère Babeth, je te quitte pour me diriger vers la rue des Beaucé. Je n'aurais certes pas ce soir un visage bien souriant et si je m'étais écouté je serai reparti. Il est pénible de ne jamais pouvoir faire sa volonté. Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. Embrasse bien pour moi nos petites filles ainsi que tous. Bonjour à Meine et à Marie. Donne-moi des nouvelles de Bertrand : peut-il être mobilisé parmi les auxiliaires ? Tu donneras de mes nouvelles à Joseph et Louise ainsi qu'à Marguerite. Je n'ai point le temps ni le goût d'écrire. André

#### **285. Lettre – 12 décembre 1916**

Ma bien chère Babeth

J'ai rejoint ma compagnie hier soir, malgré un voyage assez compliqué. J'ai eu la chance de trouver une voiture qui m'a permis d'arriver à l'heure voulue. Le soir où je t'écrivais rentrant de Satory, j'ai trouvé le moyen d'aller à l'opéra-comique voir jouer Werther qui n'est pas gai, mais jolie musique. Après les boulevards de la grande ville, je suis en plein dans la boue des boyaux et dans l'affreuse cagna d'où je t'écris pendant la nuit sous la lueur d'une bien mauvaise lampe : 14 jours de tranchée de première ligne avec 7 jours de soi-disant repos dans un mauvais ravin : ce sera le programme de mon hiver. Mais je vais bien et ne suis point aussi triste qu'à Paris. J'ai trouvé bien des lettres en arrivant, je viens de les relire. Ce marchand de bois se fiche de nous : 40 ou 50 châtaigniers pour 150 F c'est ridicule, ne te laisse pas faire. Tant mieux que tu sois contente de ton poêle, quant à

la cheminée de la chambre, tu aurais pu la faire arranger par Lacoste. Tu aurais bien dû allumer le feu plus tôt. Pour ton argent qui semble te manquer, il me semble que tu auras pas mal de coupons à toucher. Mon allocation ou plutôt ma délégation t'arrive-t-elle bien exactement ? Je t'enverrai le mois prochain ce que je pourrai. Ne t'inquiète pas de ma santé, je mange fort bien et ne m'envoie pas de victuailles : vous êtes assez nombreux pour manger tes provisions, je n'ai besoin de rien... J'ai vu les notes de Nénette : celles de l'arithmétique, des opérations, système métrique, dessin ne sont pas aussi bonnes que les autres, je reconnais en elle les faiblesses de son papa. Cependant les mathématiques, c'est une des choses les plus importantes surtout pour un garçon. Ces parties-là étaient mon côté faible et en grande partie c'était aussi la faute de mes professeurs qui, chez les Jésuites, négligeaient cet enseignement important. Pour ce qui est de l'anglais, peut-être ferait-on bien d'attendre encore un an, attendre que cette petite soit un peu plus forte pour le reste. Après les vacances prochaines, elle commencerait ; pour l'instant, avec toutes les complications de l'existence, elle pourrait se contenter de son programme ordinaire où elle trouve fort à faire.

Je ne veux point de sabots souliers. J'ai des sabots que je mets toutes les fois que cela est possible pour me chauffer les pieds. On a tellement de choses à porter dans ces déménagements si fréquents et si difficiles qu'il ne faut pas s'encombrer de ce qui n'est pas nécessaire. Je t'avais envoyé le dernier argent par mandat-carte pour qu'il arrive plus vite et pour les gens curieux je disais de faire un versement à l'emprunt : c'était une dette que je reconnaissais. La prochaine fois, je prendrai un mandat. C'est bien ennuyeux que le carbure soit si cher, as-tu demandé au fumiste l'adresse d'un ouvrier travaillant dans l'acétylène pour remplacer ce curé fumiste ? Tu as bien raison de t'occuper de ta maison et de tes affaires : c'est la meilleure occupation pour une femme et son principal devoir. Ce Bertrand est bien ridicule pour son père : voilà ce qu'on retire à être d'une faiblesse extrême pour les enfants. Il faut être sévère tant qu'ils sont jeunes, surtout avec les garçons. Combien j'en aurais voulu un. Quant à Nénette, elle n'a pas de fameuses notes pour la géographie. Dans quelques mois il faudra bien penser à lui faire sa première communion, mais je crois qu'on peut attendre un an encore. À 9 ans ce sera suffisant.

Allons, adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que les petites. Embrasse bien pour moi maman et Madeleine, bien des choses Albert. André

### 286. Lettre – 14 décembre 1916

Aujourd'hui, ma bien chère Babeth, j'ai reçu tes deux lettres, l'une datée du 9 et adressée à Paris qui est arrivée à destination après mon départ et l'autre du 11. Oui, encore une fois, tu as bien fait de ne pas venir me rejoindre dans la capitale nous nous serions à peine vus et j'en aurais été bien préoccupé. Sans doute si l'occasion se représentait, comme tu le dis, il ne faudrait pas la manquer. Mais, quand on vous donne l'ordre de partir, souvent on ne sait pas où on logera, comment on fera, ce que l'on deviendra et ce n'est que lorsque le temps est passé qu'on a une idée de ce qu'on devait faire : il est alors trop tard.

Guiguitte est enrhumée ou touse, tu crains la coqueluche. Dieu veuille que ce ne soit pas, tu me donneras des nouvelles de cette chère petite. Meine est-elle rentrée ? Tant mieux que tu ne te fatigues pas trop, c'était ma crainte. Tant mieux aussi que tu sois satisfaite de ton poêle, c'est une qualité s'il ne chauffe pas trop, car le surchauffage est la source de toutes les maladies. Tu as été critiquée : c'est notre sort, nous faisons pour le mieux, notre vie est pour les autres et nous sommes critiqués : qu'importe ! Tu as bien raison d'installer comme tu le veux ta maison et de l'aimer. Mon désir est d'y revenir et d'y rester toujours !

Enfin les journaux d'aujourd'hui nous donnent un ministère nouveau avec Lyautey et un commandement nouveau aussi avec de grandes figures telles que Nivelles, de Castelnau et Pétain. De plus, les Allemands offrent la paix que l'on n'aura pas la naïveté d'accepter de la part de ces tartuffes, de ces brigands. Non, la paix ne sera possible que lorsque ce peuple infâme aura été complètement châtié. Que le ciel nous accorde le plaisir de voir arriver bientôt ce châtiement. En attendant, c'est l'hiver dans toute sa tristesse et avec toutes ses intempéries : de l'eau, de la neige, de la boue, on ne voit que cela, on vit là-dedans. Enfin, c'est déjà bien heureux d'y vivre !

Je n'ai point reçu les pastilles Valda, elles sont évidemment perdues : c'est un petit malheur ! Reçu aujourd'hui une lettre de Louise qui se plaint d'être dans le noir de la campagne triste. Dis-lui de ma part qu'elle doit encore s'estimer bien heureuse d'être à la Grande Borie tranquille, de pouvoir se chauffer, d'avoir un bon lit, etc. Les gens de l'arrière ne doivent pas se plaindre. Je ne puis lui écrire faute de temps, tu lui diras qu'elle est bien dans l'erreur de croire que je ne t'aie pas fait venir pour être plus libre. Grands dieux peut-on avoir de pareilles idées. C'est embêtant que tu sois obligée d'acheter une vache, quatre étaient bien suffisantes, et l'argent ? Comment feras-tu ? Il ne faut pas oublier que le 16 février tu auras encore un gros versement à faire pour l'emprunt de la Défense nationale et puis il faudra penser à économiser pour acheter un cheval après la guerre ! Si ce marchand avait voulu te payer les châtaigniers d'une façon convenable, mais il ne faut pas accepter ses prix.

Louise me dit que Desoindre aurait été tué : c'est-il certain ? Je n'ai pu trouver le temps pour écrire à Marguerite, quelle est son adresse ? Elle me l'a donnée avec des abréviations. Aujourd'hui on me parle que de cette façon et les choses les plus simples finissent par devenir de véritables rébus. Tu m'avais donné un numéro de secteur différent de celui que Marguerite m'avait donné. Reçu également une lettre de ta tante Berthe et de Marie trouvées à mon retour. Pourquoi penses-tu qu'Édouard sera pris ? Ce serait bien ennuyeux pour toi, et Bertrand ? Où ira-t-il ?

Allons, adieu ma bonne Babeth chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que tous, grands et petits. Écris-moi souvent. André

### **287. Lettre – 19 décembre 1916**

Bien chère Babeth.

Le froid est revenu assez violent après la neige ce dont je ne me plaindrais pas s'il était possible de se chauffer, mais n'ayant que du mauvais charbon en quantité minime, on a souvent froid aux pieds. Et puis ces poêles mauvais dans ces tanières fument atrocement et tu sais combien je crains et je déteste la fumée ! Malgré tout on est heureux d'avoir appris la belle victoire de Verdun et je voudrais voir ces succès se renouveler le plus souvent possible. Ces nouvelles font le plus grand bien et corrigent heureusement les reculades des Roumains. J'ai vu qu'on annonçait de Sarlat des inondations de la Dordogne. La Vézère est-elle venue sur la route ou à la porte de la maison ? Nous n'avons pas de grandes pluies ici, mais du froid malgré tout l'air est plus vif que chez nous et plus sain, aussi peu de malades surtout en première ligne, je dirai même qu'ils sont rares. Mais, en revanche, lorsqu'on va soi-disant au repos, il y en a des quantités à cause des travaux qui sont imposés et nos hommes voudraient être tranquilles : ils ne comprennent pas qu'il faut bien exécuter des travaux de défense. Je conviens que ce n'est pas agréable, mais tout cela se supporte allègrement lorsque le communiqué donne de bonnes nouvelles. As-tu des nouvelles de Pierre de L. ? Est-il malade ? Tu me demandes si tu dois assister au mariage d'Éliane de M. Certainement, Bertrand doit même t'y conduire en auto comme je le disais à maman. Tu n'as aucune dépense à faire ayant ce qu'il te faut en fait de toilettes par conséquent vas-y, ce sera pour toi une petite distraction.

Comment va Guiguitte ? C'est donc la coqueluche heureusement bénigne qu'elle a. Nénette va probablement l'attraper aussi. Meine est-elle revenue de Bordeaux ? Demain je vais manger un perdreau qui vient de la [...], perdreau qu'un permissionnaire du pays m'a apporté. Ton père le connaît, c'est Manduy de Fossemagne ? Ce n'est pas souvent qu'il m'arrive de manger de si bonnes choses. Louise et Joseph vont-ils venir passer les fêtes de la Noël à Montignac : ce sera plus gai que là où je suis ! Nous sommes depuis quelques jours un peu moins bombardés et nos voisins sont assez calmes. Les douches qu'ils reçoivent à Verdun leur font le plus grand bien. À l'heure où je t'écris on entend le grondement sourd de nos canons, de ce côté ça n'arrête pas. Du poste où je suis, on domine la ligne boche qui est à 500 m de nous : lorsque la lune éclaire, c'est agréable, mais ces nuits sombres sont affreuses. Les fusées éclairantes sont d'un très bel effet : je n'aurai plus besoin de voir les feux d'artifice au 14 juillet. Pauvre Babeth ! C'est souvent comme le dit Romain que je répète cette exclamation si loin de toi ! Quand serons-nous réunis pour toujours ? Ton poêle va-t-il bien décidément. Et la cheminée de la chambre où travaillent les petites, fume-t-elle encore ou est-elle arrangée ? Peux-tu faire travailler le jardin ? La terre est-elle en état ? Écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tout et sur tous. Comment vont tes malades ? Ton cochon engraisse-t-il ?

Adieu ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois ainsi que les petites filles et toute la famille. André

Marguerite est-elle bien habituée à sa nouvelle vie ? Je ne lui ai pas encore écrit, elle doit se demander ce que je deviens, mais je deviens très paresseux pour écrire.

### **288. Lettre – 22 décembre 1916**

Ma bien chère Babeth.

Je reçois ta lettre en même temps que celle de Madeleine : il y avait trois jours que je n'avais eu de tes nouvelles et il me semblait qu'un siècle s'était écoulé. Je vais me trouver à la Noël dans ma cagna pour aller le lendemain au repos (si on peut appeler cela un repos) dans un méchant ravin. Quelle jolie fête de Noël ! Enfin, si on pouvait recevoir souvent des nouvelles consolantes de la guerre ! Le canon gronde avec rage sans interruption depuis quatre jours, la nuit et le jour ce grondement sinistre se fait entendre : cela m'énerve ! Pourvu que ces sales Boches ne nous reprennent pas du terrain, mais j'espère que non. Je suis sans nouvelle : Dieu veuille qu'un bon

communiqué arrive. Oui, je connaissais l'histoire de cette trahison des Grecs et je me demandais si ce pauvre Pierrot n'était pas dans le nombre des mitraillés. Madeleine m'envoie la copie de sa lettre qui m'a vivement intéressé. Quels sales cochons que ces Grecs et que nous sommes naïfs de ne pas avoir employé dès le début à leur égard la manière forte : les Boches ne se seraient pas gênés s'ils avaient été à notre place !

J'ai écrit à Marguerite ces jours-ci (hier) : je lui devais une lettre depuis bien longtemps. J'espère recevoir de ses nouvelles directement bientôt. Tu te plains du temps, ici c'est la même chose avec du froid en plus. Malgré tout je vais bien. Ne m'envoie rien en fait de victuailles : j'ai suffisamment de quoi manger et il est inutile de m'expédier un colis qui a grande chance de se perdre d'autant plus que vous êtes assez nombreux. Paule et Marthe vont arriver pour la Noël et vous allez vous trouver tous réunis ! Je pense que Louise et Joseph vont aussi venir, du moins c'est ce que Louise m'avait écrit, ce qui me fait penser que je ne lui ai point répondu. Tu m'excuseras, je suis tellement occupé !

C'est le soir, à la lueur d'une mauvaise lampe, dans ma cagna que je suis un peu tranquille : tout en surveillant les Boches, je vous écris. J'ai des sabots et des chaussons que je mets quand cela est possible ce qui m'empêche de me geler les pieds. C'est bien ennuyeux ce temps : il aurait fallu refaire toutes les bordures de fraisiers du jardin et le couvrir de fumier avant l'hiver de façon à avoir des fruits au printemps. Je t'ai écrit plusieurs fois : il me semble que mes lettres mettent bien longtemps pour te parvenir. On me dit que tu as très bonne mine et que tu te portes admirablement : tant mieux ! J'en suis bien heureux. Meine est-elle revenue de Bordeaux ? Guiguite, comment va-t-elle ?

Ci-joint une lettre pour Madeleine que tu lui remettras après l'avoir lue. Je voudrais moi aussi me remettre un peu à l'anglais : il faudra que je me mette en correspondance avec Geneviève qui est un maître dans l'English langage.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman les petites et Marthe. Dans une lettre à Madeleine, je lui parle des autres. Bien des choses à Louise et Joseph s'ils sont à Montignac. André

### **289. Lettre – 23 décembre 1916**

Ma bien chère Babeth

Reçu aujourd'hui ta lettre datée du 25 que j'aurais donc lue deux jours avant que tu ne l'écrives, ce qui serait difficile ! J'ai écrit il y a trois jours à Marguerite avec le secteur postal 159 alors que tu m'avais donné depuis longtemps le numéro 256. À son sujet, pourquoi tant se préoccuper ? Elle est enrhumée, c'est bien, mais pourquoi te désoler au sujet d'Ajat quitté. Cela devait être prévu de tout temps, Bertrand devant se marier c'était l'inévitable ! Donc, à quoi bon te lamenter là-dessus, sur cet amour d'Ajat déçu, amour qui a fait suite à bien des haines puisque Marguerite le détestait à un moment donné ! Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une raison pour en vouloir ou détester celle qui est la cause bien indirecte de cette séparation. Tu étais ravi du mariage de Bertrand et parce que ta sœur ne l'est pas, tu as épousé sa querelle et tu veux maintenant considérer Paule comme une étrangère et une intruse le restant de tes jours. Véritablement c'est une mentalité que je ne comprends pas et qui est exaspérante. Toi qui as du bon sens, pourquoi te laisser influencer ainsi par les caprices des autres ? Vous avez déversé l'une et l'autre votre bile : qu'il n'en soit plus question, du moins de ton côté, car c'est assommant. Je croyais que c'était bien fini : je t'en supplie, débarrasse-toi de ces stupides étroitesse d'esprit qui ne te conviennent point. Tu te rends ainsi malheureuse à plaisir. De même pour cette jalousie grotesque autant que mal fondée qui te poursuit toujours et qui a été cause à mon dernier voyage de discussions absurdes. Laisse-moi donc toutes ces idioties de côté une fois pour toutes.

Je trouve que cette expédition de Mademoiselle Garellisse à la Grande Borie chaque fois que Louise doit s'absenter est aussi ridicule. Lorsque cette demoiselle n'était pas là, personne ne remplaçait Louise quand elle partait de la Grande Borie. Ces voyages forcés peuvent bien ne pas lui plaire au moment surtout où il existe la moindre fête, où cette fille pourrait se reposer et se distraire, tu l'expédies dans un endroit solitaire comme si tu la mettais en pénitence. Une fois en passant, c'est bien, mais prendre cela pour ligne de conduite, tu finiras par la dégoûter complètement. N'y as-tu pas songé ? Louise peut bien venir avec Joseph sans que Garellisse aille monter la garde devant leur porte, que diable ! Elle peut te dire : « Madame, je ne reste pas chez vous pour être le chien de garde chez les autres » !

N'aurais-tu pas pu arriver à payer une nouvelle vache avec l'argent de tes coupons du mois de janvier sans aller demander à ton oncle ? Je t'envoierai 200 F le mois prochain, avec ma délégation cela te fera 350 F c'est bien déjà un appoint. Vois cela. Tu me dis d'écrire pour le Premier de l'an. En première ligne, on a autre chose à faire que d'expédier à tout le monde des quantités de lettres idiotes. On devrait encore profiter de la guerre pour

supprimer en partie les vieilles habitudes qui embêtent tous les gens. Ces petites réflexions étant faites, réflexions fort raisonnables, il est certain, ma chérie, que nous vivrons admirablement dans notre petite maison sans jamais plus nous séparer après la guerre et tant pis si l'immense fortune n'arrose pas notre tête. Qu'importe ! Nous serons heureux à moins que tu t'obstines à épouser les querelles ou les ennuis des autres : je t'en supplie, ma chérie, ne fais pas cela, je ne cesse de te le répéter, sois plus égoïste sans quoi tu détruiras ton bonheur et celui ta famille. Je n'ai jamais cessé de te le répéter, tu es incorrigible et c'est la seule chose qui jette une fausse note dans notre entente, la seule ! C'est ce qui m'a toujours rendu furieux et à juste titre. Sans cela nous serions le ménage le plus uni du monde. Garde toutes ces pensées pour toi et fais-en ton profit. Écoute ton mari et ne te laisse pas monter la tête.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur comme je t'aime. Embrasse bien pour moi nos petites filles ainsi que toute la famille. André

### **290. Lettre – 25 décembre 1916**

Ma bien chère Babeth

Tandis que tu es allée à la messe cette nuit et qu'en rentrant vous avez réveillé tous ensemble, du moins je le suppose, j'étais seul, bien loin de toi dans une cagna bien humide et bien triste. Cette nuit a été particulièrement calme, un silence de mort régnait sur l'immense champ de bataille, champ bouleversé par les boyaux et tranchées où grouillent tant de gens et où cependant a l'air de régner un calme complet. Ce calme n'a même pas été interrompu comme d'habitude par les coups de fusil ou de canon, c'est impressionnant ce silence. S'il y avait des femmes dans les tranchées peut-être entendrait-on plus de bruit. Ma pensée s'est portée vers toi, vers la famille où les nuits de Noël étaient jadis si gaies. Cette nuit on va me relever et je vais aller passer sept jours dans un ravin après avoir passé 14 jours en première ligne. Pas de nouvelles saillantes de Verdun là où est la vraie bataille, cependant ces jours-ci la canonnade n'a pas cessé. On voudrait tous les jours apprendre la nouvelle de quelque gros succès afin de répondre comme il convient à toutes les ouvertures hypocrites de nos ennemis. Tu as dû voir dans les journaux celle des États-Unis pour faire cesser la guerre, ce Wilson manque d'esprit d'à-propos et a l'air de mettre sur un pied d'égalité le bandit qui attaque un honnête homme lequel honnête homme se défend, est sur le point d'étouffer le bandit qui se pose en victime. Que ne faisait-il ses remarques, ce Wilson au moment où l'Allemagne envahissait sans provocation la Belgique et la France afin d'éviter la tuerie ? Tout cela c'est de la diplomatie boche et grotesque. Comme le disait spirituellement un journaliste : la parole est au canon et non à la machine à écrire. Qu'est-ce que l'avenir nous réserve ? Qu'un Dieu juste préside aux événements et qu'il donne à notre Patrie une revanche éclatante.

Dans ma dernière lettre que je t'écrivais, je te faisais quelques remarques en raison de réflexions émises par toi. Je crois que je n'avais pas tort : j'en fais ton beau-frère Albert juge. Je voudrais bien être avec vous tous pour ces fêtes, le devoir m'appelle ailleurs : je n'en suis point fâché j'espère qu'aux prochaines fêtes de Noël la situation sera changée. Comment vont Guiguite et sa coqueluche ? On dit qu'un changement d'air est un remède contre cette maladie qui a des chances pour s'emparer de Nénette. Où pourrais-tu l'envoyer ? J'écrirai ces jours-ci à Louise à qui je dois une lettre depuis longtemps. Peut-être est-elle à Montignac ainsi que Joseph. Je le suppose. Paule et Marthe doivent être aussi à la maison, que ne puis-je m'y trouver moi-même.

Malgré le mauvais temps, l'humidité et le froid, je vais fort bien et te recommande de ne pas t'inquiéter sur mon sort. Ce qui m'amuserait c'est que tu viennes me voir dans mon gourbi et nos installations, tu passerais un moment bien drôle : je te vois pleurer et rire tout à la fois. Mais si cette visite était possible, j'aurais rudement peur !

Je t'envoie ce mot aujourd'hui, je t'écrirai bientôt et t'enverrai dès que cela me sera possible un peu d'argent qui ne me serait ici d'aucune utilité et que tu emploieras si bien.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

## **1917**

### **291. Lettre – 1<sup>er</sup> janvier 1917**

Reçu aujourd'hui ta carte, ma bien chère Babeth, m'annonçant l'arrivée de deux lettres de moi. Je t'envoie ce mot ce soir avant de revenir en première ligne cette nuit. Tu me reproches de ne pas écrire à ta sœur, mais il y a une quinzaine de jours, je lui ai envoyé une longue lettre, une autre ces jours-ci ; ces lettres seront-elles perdues ?

Peut-être, mais pourquoi me dire que je la délaisse pour Paule. Que tu es drôle ! Je me propose de lui donner de mes nouvelles ces jours-ci. Je t'assure qu'avec le peu de temps dont je dispose, le métier de chien que je fais, j'ai un certain mérite d'écrire autant. Tu as dû recevoir une lettre que j'envoyais à Nénette où je te souhaitais une année plus heureuse et plus consolante. À toi seulement je n'ai pas écrit directement ma chère petite, cependant Dieu sait si je m'intéresse à toi, si je pense continuellement à toi et combien je souhaite de toute mon âme que Dieu te protège et te bénisse ! Ces lettres de Nénette m'intéressent au plus haut point et me font tant de plaisir : elles sont bien gentilles ces chères petites filles ! J'ai fait prendre un mandat aujourd'hui et dès que je recevrai ce mandat je te l'envierai. Croyant que c'était ce mois-ci que tu devais faire le versement pour la Défense nationale je dois t'expédier 300 F au lieu de 200 que je pensais te donner. Et, réflexion faite, ce n'est que le 16 février. Enfin tu garderas cet argent ou plutôt une petite partie de cette somme afin d'avoir assez pour cette date, car il est possible que le mois prochain je ne puisse pas t'envoyer autant. Tu pourras cette fois-ci disposer d'une petite somme pour les enfants comme étrennes (Caisse d'épargne) et donner cinq francs à Meine si tu veux. Enfin, débrouille-toi moi j'aurai suffisamment. Dans une prochaine lettre, je joindrai ledit mandat.

À propos de Meine, je ne sais s'il me sera possible dans cette feuille de t'envoyer la lettre de son cousin, lettre qui a l'air fort raisonnable et qui élucide la situation, je crois que ce sera un bonheur pour cette pauvre fille. Si j'avais pensé, je te l'aurais envoyée plus tôt, tu n'aurais pas eu besoin de lui écrire pour être fixée. Tu me fais espérer dans ta carte une longue lettre pour demain, tant mieux c'est l'unique joie dans ma vie. La réponse des alliés aux propositions hypocrites de l'Allemagne est bien. Dieu veuille que le résultat de cette guerre soit avantageux et glorieux pour nous. Je pose quelques questions à maman dans une lettre d'hier tu y répondras peut-être dans celle que je recevrai de toi en me donnant des nouvelles de tous. J'ai envoyé une carte à ta tante Berthe, une lettre à Madame Buisson.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman, Marthe et les petites filles. Bien des choses à Mademoiselle. N'a-t-elle pas été trop embêtée par cette expédition à la Grande Borie ? Il ne faudrait pas la répéter trop souvent. Bonjour à Meine. André

## 292. Lettre – 4 janvier 1917

Bien chère Babeth

Je viens de recevoir une poche de chocolats pralinés que Nénette m'envoie. Ils sont exquis ces chocolats : merci à cette chère petite de son aimable attention. J'aurais préféré de les lui voir manger et je regrette bien qu'elle n'ait pas conservé pour elle ces délicieux bonbons qui doivent être bien étonnés de se trouver dans un taudis comme celui que j'habite. Ordinairement, ils sont dévorés dans des appartements autres que celui dans lequel je me trouve... Cependant je ne veux pas en dire du mal, car il n'y fait point froid. De temps en temps la porte en est brusquement ouverte par le déplacement d'air que font les torpilles en tombant dans le voisinage. C'est la seule chose embêtante dans le secteur où je me trouve avec les obus, l'eau et la boue. Ma capote que je prends pour économiser mes vareuses pèse je ne sais combien à cause de la boue qui est attachée en bas : boue épaisse et gluante dont on ne peut se débarrasser. Hier, reçu la lettre de maman, aujourd'hui rien dans le courrier si ce n'est la poche de Nénette dont l'adresse était écrite de sa main. Chères petites filles ! Comment va Guiguite de sa coqueluche ? Mieux me dit maman, mais je pense qu'elle vous a passé cette maladie à vous deux : je crains que toute la maisonnée en soit atteinte. Je vais écrire à Geneviève Dutard par l'intermédiaire de Madeleine en anglais ce qui me procure un véritable travail. C'est le seul moyen de me remettre en mémoire quelques bribes de cette langue. Il me semble que maman m'annonce le départ de Paule et Madeleine pour Saint Mayme, Albert restant encore à Montignac en attendant que sa maison soit prête. Je me souviens que cette maison est fort agréable, point triste et fort bien située. Je trouverais aujourd'hui que c'est un véritable palais.

Je t'envoie le mandat de 300 F que je t'avais annoncé dans ma dernière lettre. Comme je te le disais, tu feras bien d'en réserver un peu pour le mois prochain afin d'opérer pour moi le versement de 250 F pour la Défense nationale, car il est possible que je ne puisse pas t'envoyer autant. Donne 10 F à chacune de nos filles pour leurs étrennes et cinq francs à Meine.

Pas de nouvelles saillantes de la guerre, calme relatif sur presque tous les fronts. Peut-être les journaux d'aujourd'hui pourront-ils nous apprendre quelque nouvelle, je ne le pense pas. On ne les reçoit que fort tard et on les lit pendant la nuit.

Adieu ma bien chère Babeth je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

La température est très douce, mais la pluie tombe. Combien le froid sec serait préférable, nous ne pouvons avoir que ces temps-là dans notre pays. N'avez-vous pas d'inondations ? Le fameux Delbos (pied de vigne), soi-

disant garde, n'est-il pas mort ? Depuis un an avant la mobilisation cet homme n'habitait plus au Breuilh, mais bien chez son fils à Fanlac. Il ne faudrait pas qu'il vienne réclamer ensuite sa solde de garde ni qu'on nous impose à son sujet, car dans les nouvelles taxes, les gardes particuliers sont imposés. Il faudra régulariser la situation sans en avoir l'air. J'avais fait un papier réglant les conditions, tu le trouveras dans quelque carnet ou tiroir (feuille de papier timbré). Tâche de le voir et de régler avec lui d'une façon définitive. S'il ne voulait pas, tu lui dirais de venir me voir lors de ma prochaine permission.

### **293. Lettre – 5 janvier 1917**

Ma bien chère Babeth.

Dans les lettres écrites ces jours-ci j'ai oublié de te demander deux choses : Un calendrier de poche pour 1917 (un ou deux), maman sait bien ce que je désire. Boissarie m'en donnait autrefois une douzaine.

Un cahier de papier d'Arménie que tu trouveras chez Maricey.

Tu m'enverras le tout dans une lettre le plus tôt possible. À propos de Maricey, tu lui offriras mes vœux de ma part ainsi qu'aux Parsal. Je n'ai point écrit à ton oncle Georges ou tante : ce serait encore un sujet de reproches de ta part. Aussi, pour ne pas attirer la foudre, je m'abstiens. Tu te chargeras de m'excuser comme tu l'entendras. Que devient Louis Lacombe ? Où est-il et dans quelle situation se trouve-t-il ? Je t'ai envoyé hier une lettre dans laquelle se trouvait un mandat de 300 F, tu m'en accuseras réception dès son arrivée, car je crains toujours que mes lettres se perdent. J'ai écrit plusieurs fois à Marguerite, mais je ne reçois jamais de lettre d'elle. Je pense que les miennes ne lui parviennent pas, l'adresse donnée par toi et par elle ne concordant pas, je n'y comprends rien... J'en étais là de mon mot lorsque ta lettre du 4 janvier m'est arrivée. Marguerite a donc reçu une de mes lettres. Je croyais que Paule et Madeleine étaient reparties pour Saint Mayme tu me dis que non. J'ai écrit hier à cette dernière pour qu'elle me fasse passer une lettre à Geneviève et je l'avais adressée aux Captus, Saint Mayme. Reçu également un mot de ton oncle Lacombe qui m'envoie une procuration à signer au sujet de la Miséricorde. Je vais donc la lui envoyer dès qu'elle sera légalisée. Es-tu jalouse ?

Reçu aussi un mot de Bertrand. Cela m'amuse de lire des lettres dans mon taudis où je suis obligé d'avoir la lumière jour et nuit pour pouvoir lire et écrire. Quelle scie ce temps de pluie : les terres s'écroulent, de la boue partout, je suis obligé de mettre une partie de mes hommes à réparer les dégâts causés par l'eau ou les torpilles durant la nuit, souvent sous la pluie averse. Encore quand il fait clair de lune ça va, mais dans les nuits noires quelle corvée dans ces trous. Malgré tout, on finit par rigoler de ces misères. Ce qui fatigue, c'est de ne pouvoir se coucher ou fort mal. Quelle ignoble guerre ces sales Boches nous ont imposée. Dieu veuille qu'ils reçoivent un châtiment en proportion de leurs crimes. Je crains que ce châtiment se fasse trop attendre. Ils paraissent être furieux de la réponse des alliés et tant mieux. Si on pouvait bientôt les terrasser ! Mais ces Grecs sont infects et les Russes et les Roumains se font toujours battre.

Je te quitte, car j'ai un tas de choses à faire ; il est neuf heures du soir et j'ai du travail pour une partie de la nuit. Je ne reste pas longtemps inoccupé, je t'assure. Je suis bien ennuyé de te savoir prise par un si gros rhume avec toutes tes occupations. Donne-moi de tes nouvelles ainsi que celles de maman. Ce serait bien ennuyeux aussi si tu ne pouvais pas assister au mariage d'Éliane.

Adieu ma chérie je t'embrasse mille fois ainsi que tous grands et petits. André

### **294. Carte – 9 janvier 1917**

Je suis heureux d'apprendre que tu vas mieux de ton rhume ma chère Babeth et que tu pourras assister au mariage d'Éliane de M. Tu fais bien d'envoyer Guiguite à Ajat pour changer d'air, cela la remettra complètement de sa coqueluche. Tu me disais que je n'écrivais pas à Marguerite. Les lettres écrites par moi me reviennent, cependant j'avais mis l'adresse donnée par toi ainsi conçue : Centre hospitalier d'armée – Secteur 159. Cette adresse inscrite sur mon carnet n'a pas été imaginée par moi, par conséquent toi ou elle m'avez mal informé. Quelle est donc cette fameuse adresse ? Donne-la-moi donc entièrement, je l'attends.

Je croyais Madeleine et Paule reparties pour Saint Mayme et ta carte d'aujourd'hui m'apprend que Madeleine est à Montignac avec un mal à la gorge. Quel hôpital ! J'avais écrit à cette dernière à Saint Mayme.

Adieu ma chère Babeth, mille baisers de ton André

### 295. Lettre – 14 janvier 1917

Reçu aujourd'hui ta lettre du 9 janvier, ma bien chère Babeth, en même temps que celle de Nénette. L'une et l'autre m'ont fait grand plaisir d'autant plus que je n'avais rien reçu de toi depuis plusieurs jours. Reçu en même temps un mot de Marguerite : son secteur est 168 et non 159. Je viens de lui écrire. Tu me dis que la pluie est continuelle, que vous êtes dans l'eau, que la rivière monte. Ici, après avoir été dans la boue et dans l'eau, nous sommes en ce moment sous un magnifique manteau de neige. Ce serait charmant, tu sais combien j'aime la neige, si on pouvait circuler à l'air libre, si on avait une maison, un lit, de la lumière et du feu. Mais rien de tout cela, il ne reste plus qu'à rigoler de sa misère : c'est ce que je fais. Je tâche de remonter mes hommes qui ont une vie très pénible, mais qui, en général, sont très endurants et dont les santés sont assez bonnes ainsi que le moral. Ils rouspètent bien un peu contre la durée de la guerre, mais en les secouant, cela leur passe. Ces temps de pluie continuelle sont bien assommants et désastreux pour nos pauvres terres qui ne te donnent que des ennuis. Il en était ainsi en temps de paix, à plus forte raison pendant la guerre. Pour pouvoir en retirer quelque chose, il faudrait y habiter et faire au Breuil ce que nous faisons à Montignac. Mais ce n'est guère possible. Sans doute, des domestiques s'ils étaient travailleurs, consciencieux, ce serait bien, mais où trouver cette rareté ? Il faut songer à l'inconstance des paysans et prévoir le départ d'un domestique au moment où il existe des travaux pressants, des récoltes à enlever, etc. Dans quel pétrin ne se trouve-t-on pas alors. Peut-être, n'étant pas sur les lieux, serait-il préférable d'avoir un métayer, chose encore bien rare. Enfin, nous songerons à tout cela plus tard. Il est certain qu'il nous faut absolument trouver des gens convenables et changer notre personnel jusqu'à ce que nous puissions faire cette difficile découverte. En attendant, il faut prendre patience et attendre la victoire qui, il me semble, viendra. Que Dieu protège notre cher pays et ne nous fasse pas trop attendre ce jour béni. Pour la question de cheval, il faut déjà prévoir son achat et avoir des sommes prêtes pour des cheptels nouveaux.

Tu dois pouvoir te reposer un peu après avoir eu beaucoup de travail dans cette maison toujours nombreuse et mouvementée. Comment va Guiguite ? Tu dois souffrir de son absence ainsi que de celle de Meine. J'ai reçu une lettre de Geneviève à qui j'ai écrit pour la première fois directement. Elle me corrigera mes lettres. Celle de Nénette m'a bien amusé : pauvre chère petite. Ses notes ne sont pas mauvaises, celles pour la dictée, le dessin, l'histoire, l'arithmétique et la sagesse laissent un peu à désirer. Il faut espérer que tout s'améliorera avec l'âge. La perfection n'est pas de ce monde ! Moi, je n'étais pas un modèle, hélas. Cela ne m'empêche pas de remplir mes devoirs. Pour un garçon, tout est plus grave : qu'il est triste de n'en pas avoir. Dire qu'aujourd'hui nous devrions avoir un fils presque de ma taille. Quelles leçons sérieuses il aurait pu recevoir et comprendre au milieu des temps tragiques que nous vivons !

Marthe aurait mieux fait de rester avec vous pendant l'absence de Meine au lieu d'aller à Saint Mayme. Avec ce mauvais temps, elle ne fera pas grand-chose là-bas. J'ai reçu hier une lettre de Louise qui m'écrit dans un anglais fortement écorché je ne sais pourquoi. Je lui répondrai un de ces jours, mais en français. Elle paraît non satisfaite de ne pas aller à Arcachon. Joseph a bien raison de rester tranquille à la Grande Borie. Mais je crois qu'elle finira par avoir le dessus et gagner son procès de voyage. On n'est jamais content de son sort. Je t'assure qu'après la guerre je n'aurais qu'un désir, celui de rester à la maison et ne jamais en sortir.

Adieu ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que nos petites filles et maman. Merci pour les calendriers et le papier d'Arménie. André

### 296. Lettre – 19 janvier 1917

Bien chère Babeth

J'ai reçu par Brossard la lettre de maman avec le paquet renfermant un délicieux pâté que j'ai mangé hier et voici comment. Je recevais dans une cagna un aumônier attaché à un corps d'armée qui s'était égaré dans la neige, je l'ai invité à déjeuner et j'ai profité de l'occasion pour lui faire manger ce produit du Périgord. Ce pâté était admirablement réussi, mais il aurait peut-être mieux valu le conserver pour toi qui reçois si souvent tant de monde. Merci.

Depuis dix jours nous sommes en pleine neige, la terre en est recouverte par une forte épaisseur. Si on avait une habitation confortable, ce serait plutôt agréable quoique le froid soit un peu vif. Ces maisons en ruine, ces arbres déchiquetés et ce vaste terrain recouvert de son manteau blanc, de temps en temps éclairé la nuit par des fusées, c'est superbe dans sa tristesse. Cet air glacé qu'on respire est très sain et tout mon monde se porte bien malgré une vie excessivement dure et privée de tout confort. Combien cela est préférable à la pluie, mais quand le dégel arrivera ainsi que la pluie, ce sera lamentable.

Je trouve que ce cadeau à É. de M, arrivé après coup était inutile. Ces cadeaux-là se font avant ou pas du tout. Après c'est du réchauffé. Tu me dis que tu es bien en peine pour la question éclairage. Je regrette bien de m'être laissé entraîner dans cette installation d'acétylène j'ai été bien partisan de conserver les lampes fort jolies et commodes que nous avons. Puisque cette installation est faite, il ne faut point en faire d'autres. Pourquoi te lancer à prendre l'électricité pour payer encore de nouveaux frais. Véritablement, tu es insatiable. Arrange-toi pour le mieux avec des lampes, du pétrole ou des bougies, couche-toi plus tôt, ne veille pas autant. En un mot, arrange-toi en attendant que la crise soit passée. Je n'ai ni lampe ni bougies souvent, tout manque et cependant je m'arrange. Il faut que les gens s'habituent à se priver, c'est ce qu'il aurait fallu faire depuis longtemps. Cette situation ne durera pas toujours, mais tant qu'elle durera, il faut se débrouiller pour se contenter juste du nécessaire... Tu touches énormément d'argent et malgré cela, ce n'est point suffisant. Je sais que tout est affreusement cher, que la vie est plus difficile, c'est pour ce motif qu'il faut la simplifier et supprimer tout ce qui n'est pas strictement nécessaire. Je sais bien que pour ton compte personnel, tu es de cet avis ; il faudrait que ceux qui t'entourent le soient aussi : supprime réceptions de toutes sortes, vis modestement en famille, Marthe et maman devraient le comprendre. Depuis longtemps je le dis, jamais depuis la guerre la maison n'a été tranquille. C'est une fatalité qui pèse sur elle. Tu aurais pu faire depuis deux ans des économies pour l'avenir. Cela a été impossible, on dirait que tout s'acharne à t'empêcher de le faire. Et on trouve cela naturel, obligatoire ! Il faudra que ces mœurs changent si jamais je reviens : il faut que les gens de l'arrière comprennent tous qu'il y a quelque chose de changé dans l'existence.

Pourquoi, ma pauvre enfant, voyages-tu en troisième quand tu es seule pour t'exposer à être en compagnie de gens aussi mal éduqués. Voilà une économie idiote ! Je crois que je ne pourrai pas aller en permission avant le mois d'avril, je pensais pouvoir revenir au mois de février ou mars. Enfin !

Comment vont les petites ? Guiguite est-elle revenue d'Ajat ? Sa coqueluche existe-t-elle encore ? Mes lettres à Marguerite me reviennent toutes : vous m'aviez fait mettre toutes les deux une mauvaise adresse. Tu vois donc que je ne suis pour rien dans cette non-réception, toi qui me reprochais de ne pas écrire.

Es-tu satisfaite de ta nouvelle vache ? Combien coûte-t-elle ? Je suis étonné que tu ne possèdes pas assez d'argent pour la payer avec tes coupons. Il est vrai que tu as ce versement du 16 février auquel il faut penser. Comment se fait-il que Maurice Boissarie qui est très jeune ne soit pas mobilisé et continue sa vie comme avant. Combien il en existe ainsi, c'est curieux ! Comment va M. Parsal ? Quelqu'un m'avait dit l'avoir trouvé bien changé lors de son dernier voyage.

Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. André

### **297. Lettre – 20 janvier 1917**

Bien chère Babeth

Je t'ai donné hier de mes nouvelles et je crois t'avoir fait un sermon ou t'avoir fait une leçon dont tu n'as certes pas besoin, car je te considère comme une femme parfaite. Mais je suis tellement habitué à faire des sermons, à exhorter des gens à des habitudes meilleures, à secouer des nonchalants que j'ai continué hier dans ma lettre. J'étais en colère contre mes hommes parce que quelques-uns se faisaient porter malades afin de ne pas aller au travail pendant la nuit. Il est certain que ce n'est pas très agréable d'aller secouer la neige et remuer des terres pendant la nuit devant le nez des Boches quand on est soi-disant au repos, mais c'est le devoir et il s'agit de le remplir. C'est souvent fort difficile de le faire faire aux autres. Bref, je t'ai exhortée du même coup aux privations alors que tu es la femme très économe c'est simplement la maison qui n'est pas très économique. Je t'envoie une poésie que j'avais oublié de te mettre dans ma dernière lettre et dont Marguerite m'accable ainsi que de cantiques quand elle m'écrit, tu la donneras à Nénette. Il fait un froid de chien, je ne peux qu'à grand-peine tenir ma plume. Si on était bien chez soi, ce temps serait idéal. Quels beaux spectacles sous cette neige ! Combien tristes, sévères aussi !

Je pensais avoir une lettre aujourd'hui, je n'ai rien reçu. J'espère que demain je recevrais de tes nouvelles et de celles de toute la famille. Profites-tu de la tranquillité relative à la maison pour te reposer ? Albert est-il installé au (... ?) ? En as-tu des nouvelles ? Louise et Joseph restent-ils décidément à la Grande Borie ou vont-ils à Arcachon ? Avez-vous de la neige ou toujours de la pluie ? Comment t'es-tu arrangée pour la litière ? Il faudrait toujours avoir soin d'en faire une provision de manière à en avoir pour un mois d'avance. Je sais que c'est difficile maintenant, surtout que nous n'avons plus de cheval ni de métayers. Il serait plus commode de faire la litière aux vaches avec de la paille, mais j'ai calculé que ce serait par an une dépense de 300 F en comptant la paille à 2 F le quintal. Or, aujourd'hui, on doit le payer beaucoup plus. Enfin, tâche de te débrouiller le mieux possible pendant

la tourmente, après nous nous arrangeons mieux si possible. As-tu la voiture qui était à Ajat ? Cette pauvre voiture doit être bien mal entretenue. Il faudrait la faire brosser, nettoyer et la faire couvrir comme je l'avais recommandé au moment de la mobilisation. Et tes lapins volés ? As-tu retrouvé le voleur ? Je suppose que non, tu n'as pas eu l'idée de signaler des types ayant l'habitude de la maison, comme Mestrié par exemple.

J'espère que demain je recevrai une longue lettre de toi me donnant des détails sur tout et tous. Comment va maman de son rhume ? Marthe doit-elle aller à Saint Mayme ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe. André

### **298. Lettre – 21 janvier 1917**

Reçu aujourd'hui, ma bien chère Babeth, ta lettre du 17 janvier. Je suis content de savoir que Guiguite est revenue d'Ajat presque guérie de sa coqueluche. Ne t'inquiète pas au sujet de sa timidité, cela lui passera avec l'âge. Du reste, c'est plutôt une qualité pour une jeune fille. Aujourd'hui elles ont bien souvent le défaut opposé les jeunes filles ce qui est pire. Les timides sont plutôt appréciées et sont, il me semble, préférables à ces garçons manqués que l'on rencontre souvent. Quant à Nénette, je ne la crois pas paresseuse : peut-être peu réfléchie et pas très appliquée aux travaux intellectuels, mais elle est active, débrouillarde, aimant je crois les travaux du ménage et manuels, ce qui est encore préférable et ce que j'apprécie beaucoup plus chez une femme. Le monde est farci de ces filles ou femmes soi-disant intellectuelles, qui posent au professeur de faculté : il y a déjà trop d'hommes de cette catégorie dans toutes les classes de la société sans encore y ajouter les femmes. Tu connais mes principes là-dessus (peut-être sont-ils exagérés) une jeune fille doit être élevée pour être une femme, maîtresse de maison, mère, etc., et non pas seulement pour avoir l'étoffe d'une institutrice ! C'est une aberration d'esprit d'élever les filles dans ce sens, les hommes qui cherchent leur femme dans cette catégorie sont des imbéciles ou des cocus, souvent l'un et l'autre... Je suis certain que Nénette fera plus tard une jeune fille très bien douée et une femme dans ton genre, c'est-à-dire parfaite. J'espère que nos deux petites filles, une fois bien élevées, se marieront fort bien quoique non millionnaires. Élevons-les de notre mieux sans toutefois chercher à en faire des professeurs prétentieux et sots. Je souhaite que les jeunes générations partagent mes idées là-dessus.

La question de luminaires t'ennuie : c'est, paraît-il, général, mais tâche, comme je te le disais dans ma dernière lettre, de te débrouiller comme tu pourras pendant l'horrible crise que nous traversons sans faire encore d'installation nouvelle dont tu pourrais peut-être te repentir. Pour tes cochons, je ne sais quel conseil te donner : vois cette question avec ton père. Ces belles provisions d'autrefois que je cherchais à faire et dont tu te moquais, tu vois qu'elles te manquent maintenant. Il faut chercher à les réaliser, car dans cette maison hôtel, jamais on ne peut trop en posséder. Au Breuilh, ces métayères, surtout Marceline aurait pu avoir des provisions de porcs, volailles de toutes sortes, si elle n'est pas capable de faire autre chose. Quant à nous, il faut toujours avoir un cochon à l'engraissement prêt à tuer et un autre pour prendre cette succession. Il faut comme autrefois tuer un cochon au début de l'hiver (novembre) et un autre à la fin. C'est un très bon système surtout maintenant que les métayers ne donnent rien. Du reste en principe on ne peut compter sur eux. Fais part de mon système à ton père afin qu'il te fasse faire les achats nécessaires pour arriver à ce noble but.

Tu me parles de Jacques : voilà un garçon qu'il faut faire marier au plus vite ; il devrait s'en occuper et toi aussi : tu le lui diras de ma part. Cette pauvre maman est-elle toujours enrhumée ? Qu'elle se soigne bien. Quant à Nénette, qu'elle attende les beaux jours pour aller à Saint Mayme.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos chères petites filles, maman et Marthe. Bonjour à Meine. André

### **299. Lettre – 23 janvier 1917**

Je reçois ta lettre du 19 janvier ma bien chère Babeth qui m'a fait grand plaisir comme toutes celles que je reçois de toi. Je constate aussi avec grand plaisir que tu te débrouilles très bien dans tes affaires souvent ennuyeuses. Puisque tu t'es arrangée pour tes cochons en achetant un avec l'argent des deux autres, une fois ton avance faite pour ton approvisionnement de graisse, fais ce que je te dis pour l'avenir. Il faut toujours avoir un cochon à l'engrais de façon à en tuer un au commencement et l'autre à la fin de l'hiver comme nous faisons autrefois.

Ce que tu me dis de Paule ne m'étonne point, mais il ne faut pas t'en inquiéter : une fois aux prises avec les difficultés de l'existence, il faudra bien qu'elle se débrouille elle aussi et qu'elle se secoue. Cela viendra j'espère avec le temps. Elles sont nombreuses les femmes qui au début de leur mariage sont ainsi. Encore une fois, Bertrand est ravi pourquoi les autres seraient-ils mécontents et surtout pourquoi manifesteraient-ils leur mécontentement ?

Serez-vous plus contentes Marguerite et toi si vous étiez cause que Bertrand se dégoûte de sa moitié ou bien s'il ne l'appréciait plus ? C'est contre cette tendance que vous aviez l'une et l'autre et que vous manifestiez si rudement que je me suis insurgé avec raison pour le plus grand bien de tous. Pourquoi récriminer aussi sur ce milieu dont vous ne cessez de parler avec un aussi stupide orgueil. À propos de Marguerite, toutes les lettres écrites par moi à elle me sont revenues : tu vois que tu avais tort également de me reprocher de ne pas lui écrire. J'espère qu'elle aura reçu mes deux dernières lettres : c'est plutôt Marguerite qui ne m'écrit pas.

J'ai reçu hier un mot de Louise de Bordeaux, mot écrit en anglais que j'ai pu à peine déchiffrer. Une autre lettre Joseph qui fait de grandes cuisines d'oies ou autres pendant que sa femme se balade. Il me dit qu'il m'en fera manger après la guerre et veut m'envoyer quelques gratons. J'ai écrit à Geneviève, mais n'ai point encore reçu de réponse.

Le temps continue à être excessivement froid, la neige reste donc toujours très épaisse sans fondre ce dont je ne me plains pas, car, après le dégel, nous serons dans une triste situation. N'avez-vous pas eu de neige ? Comment vas-tu t'arranger pour la litière ? Au moment du 1<sup>er</sup> janvier, j'ai reçu une lettre très aimable et très intéressante de ta tante Buisson en réponse à une de moi.

Je suis ennuyé de ne pas aller vous voir plus tôt. J'espérais aller en permission au mois de février ou mars et si elles ne sont pas supprimées d'ici là, ce ne sera qu'au mois d'avril.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que maman, Marthe et les petites. Mon souvenir à Mademoiselle. André

### **300. Lettre – 29 janvier 1917**

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir ta dernière lettre : tu n'avais pas bien formé le chiffre 56 de mon secteur. J'en ai reçu une également de Marguerite où elle me donne le secteur 156 au lieu de 56. Nous avons toujours un froid très violent, la neige couvre la terre depuis trois semaines et la température n'a pas l'air de vouloir s'adoucir. Les routes et boyaux sont glissants, il n'y a pas moyen de se tenir, le vent du nord a soufflé durant quelques jours emportant la neige dans nos tranchées ce qui a causé beaucoup de travail pour l'enlever, car on ne pouvait y passer sans être vu, quelle dure vie ! Mais, ce froid vaut encore mieux que la pluie et nous avons fort peu de malades. Je suis effrayé du chiffre colossal de tes dépenses, que la vie est devenue horriblement difficile et combien il faudra vivre simplement après la guerre. Garde bien précieusement les coupons qui ne te sont pas payés : peut-être qu'après la guerre, une partie sera remboursée ce qui nous fera une somme assez importante, mais peut-être aussi subirons-nous beaucoup de pertes. Enfin, tant pis pourvu qu'on conserve la vie !

Comme je le disais à Louise, elle est atteinte de la maladie de la bougeotte. Où diable va-t-elle encore aller. Quand les femmes n'ont pas d'enfants, voilà ce qui arrive. Enfin, qu'elle se promène si cela lui fait plaisir, quant à moi, je ne demanderai plus à voyager une fois revenu près de toi. J'ai été bien heureux de lire la longue lettre de cette bonne petite Nénette : tu lui diras que je lui écrirai un de ces jours, mais ce soir je suis très pressé, car demain matin à 4 h 30 ma compagnie va en relever une autre : la marche sur ces caillebotis est très pénible parce que c'est très glissant, je ne comprends comment il n'y a pas plus de gens qui tombent. Il existe une providence spéciale pour nous probablement. N'avez-vous pas de froid ? Quel dommage pour l'agriculture, car depuis que les hivers sont cléments, on ne peut plus rien récolter. Ici, impossible de manger de pommes de terre, celles touchées à l'ordinaire sont toutes gelées, impossible de les manger. Le pain est aussi gelé. Le pâté de cochon envoyé est délicieux. Joseph m'avait envoyé un saucisson : les rats sont entrés dans mon sac et en ont emporté une partie. C'est effrayant la quantité et la grosseur de ces animaux ! Je t'enverrai prochainement 200 F pour t'aider à payer mon emprunt national. Tu as pour moi 250 F à payer le 16 février est en dernier lieu le 25 avril, ce sera fini. Cette date du 16 février me fait penser que j'aurai 44 ans : je marche donc vers la vieillesse à grands pas sans m'en douter. C'est l'automne de notre vie qui commence à la guerre ! C'est un véritable voyage au long cours que celui du Breuilh ! Tu me le raconteras. Ne va pas à la Grande Borie avec ce temps, il leur est plus facile de venir te voir que toi de t'absenter. Qu'est-ce que c'est que ce compte de chez Boussarie datant de huit ans ? Je me souviens que j'avais payé un gros compte chez lui et qu'il restait 20 F je crois que j'espérais ne jamais payer. Ce doit être cela très probablement.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman et les petites. Mon souvenir à Mademoiselle, bonjour à Meine et Marie. André

### 301. Lettre – 2 février 1917

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu tes deux petits colis renfermant l'un la boîte de pâté et l'autre le gâteau au chocolat avec les truffes. Ces dernières auraient été très bien pour une omelette, mais il ne manquait que les œufs ! Enfin mon cuisinier les emploiera à autre chose. Merci pour ces envois qui auraient pu être plus utiles encore dans ta maison où il y a toujours du monde. Je ne sais pas si ces pâtés de cochon en boîte sont bien pratiques, il me semble qu'il vaudrait mieux réserver les boîtes pour les foies gras et continuer comme par le passé à mettre le cochon sous la graisse. Je te dirai si celui que tu m'as envoyé est bon, car j'économise mes provisions pour les moments propices. Au point de vue nourriture rien ne manque. Ceux qui se plaignent (il n'en existe guère) sont ceux qui précisément seraient beaucoup moins bien chez eux, c'est toujours ainsi ! En ce moment, notre pain étant gelé dans les transports, on est obligé de le faire chauffer un peu pour le dégeler et il sent la suie et la fumée. C'est dommage, car ce pain de munition est parfait !

Il fait un tel froid, nous avons toujours cette température que je réclame tant pendant l'hiver. En temps de guerre, c'est moins agréable, mais il faut encore mieux cela que la pluie. Dans notre pays, la pluie est revenue, paraît-il, quel fléau ! J'ai écrit hier à Nénette et à peine ma lettre était-elle fermée que tes paquets sont arrivés. J'ai donné l'ordre à mon vaguemestre de prendre un mandat pour toi : dans ma prochaine lettre, je te le renverrai. Tu n'auras donc plus que le terme du 16 avril à payer pour l'emprunt après ce versement-ci. Pour le dernier, j'espère te porter la somme moi-même à la place de la poste. Je viens de voir un officier qui dans la vie civile est à la Société Générale, il me dit n'avoir rien à craindre au sujet de mes actions. Je lui avais recommandé de me donner des renseignements au sujet des valeurs suspectes que je lui avais signalées, mais il n'a jamais eu l'occasion de s'informer. Il n'y a qu'à prendre patience et se contenter de ces revenus que l'on touche, quelque diminués qu'ils soient ! S'il y avait après de bonnes surprises, ce serait une économie. Nous pourrions plutôt en avoir de mauvaises à ce sujet : tant pis ! Conserve précieusement tes titres et coupons. (Tu touches bien exactement tous les mois du percepteur 150,75 F de ma délégation, n'est-ce pas ?)

Sais-tu quel est le programme de voyage de Joseph et Louise ? Vont-ils à Arcachon ? Louise n'est plus malade lorsqu'il faut lever le pied. Elle a bien raison après tout puisque rien ne la retient chez elle. As-tu des nouvelles de Marthe et des Captus ? Et maman, comment se porte-t-elle ? Son rhume n'est-il pas passé ? J'ai écrit à ta sœur, j'espère qu'à présent tes lettres et les miennes ne se perdront plus, à moins qu'elle ne change de secteur. Je lui demandais si elle n'allait pas soigner des (... ?) à la place de poilus ? Je t'ai dit que je suis en correspondance avec Geneviève qui m'écrit en me renvoyant mes lettres corrigées ce qui m'amuse. Malheureusement, je ne puis écrire souvent ni méditer beaucoup sur mes fautes de style, car je n'ai pas beaucoup de loisirs.

J'ai vu hier dans le journal que le contre-torpilleur La Bombarde sur lequel se trouvait Pierre avait porté secours au bateau Amiral Magon que les ignobles Boches nous ont torpillé et qui portait des troupes à Salonique. Que de désastres ces sous-marins avec leurs mines auront causés. Je voudrais bien que les Anglais flanquent toute la flotte allemande au fond de la mer.

Je pensais recevoir une lettre aujourd'hui, mais aucun courrier n'est arrivé soit par suite de la neige, soit pour tout autre motif que j'ignore. J'envoie toujours la mienne pour te donner de mes nouvelles qui sont bonnes. L'Allemagne, d'après les journaux de ce soir, veut couler tous les bateaux qu'elle rencontrera sur la mer. Quels ignobles gens : les neutres ne l'auront pas volé ! Nous verrons bientôt, j'espère, de grandes choses. Que Dieu protège notre cher pays. Adieu ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman et nos petites filles. André.

### 302. Lettre – 3 février 1917

Ta lettre du 29 janvier, ma bien chère Babeth, m'est arrivée cette nuit tandis que je venais de cacheter la mienne à toi adressée. Tu me dis que Jeantounet est arrivé en permission de 20 jours : si tu profitais de sa présence pour lui faire vendre tes bœufs que tu as depuis longtemps et sur lesquels tu pourrais avoir un gros bénéfice. S'il veut en acheter une autre paire à sa femme qui ne s'en sert guère, on pourrait les prendre plus petits par conséquent à des prix moins élevés et tu aurais toujours une petite somme comme bénéfice. Vois cela et tâche de décider le métayer. Tu as bien fait de lui dire que sa femme ne fichait rien, je t'assure qu'après la guerre mon intention est de les liquider, car j'en ai soupé de cette famille de rossards et de c... Cette pauvre Aimée doit bien s'ennuyer toute seule dans cette métairie, elle ne peut point rester ainsi, elle me fait pitié. Tu as bien fait aussi d'acheter pour le jardin deux petits cochons ; une fois plus gros, on en revend un le prix des deux et plus tard on en achète un autre petit destiné à remplacer son aîné de manière que les deux puissent être bons à six mois d'intervalle l'un de

l'autre. Oui, c'est toujours ce que j'ai dit, d'employer une partie des prisonniers à travailler nos terres : je ne comprends pas que ce service-là n'ait pas été organisé chez nous, nos terres ne seraient pas restées en friches comme elles le sont dans la plupart des endroits.

Marguerite a dû avoir bien peur de cette bombe, elle aura ainsi un petit aperçu de la guerre, aperçu bien faible. Il me tarde d'avoir des détails par elle-même. Heureusement que ces bombes lancées ainsi des aéros font en général plus de peur que de mal parce qu'elles ne trouvent pas le but visé, mais quand elles tombent bien, c'est affreux. Nous avons toujours dans mon secteur ces torpilles que les Allemands nous lancent qui occasionnent de graves dégâts et des déplacements d'air effroyables, c'est ce qui est le plus à redouter pour l'instant dans le front que j'occupe. Je t'avais dit en effet qu'il était plus simple que Joseph et Louise viennent te voir que toi aller à la Grande Borie, tu as toujours de bonnes raisons pour ne pas faire les voyages qui t'ennuient, surtout en cette saison.

Tu m'amuses beaucoup avec tes jalousies qui ne reposent sur rien. Ce sentiment que tu éprouves pour ces personnes-là se lit admirablement bien sûr ta figure et tes manières de faire et tout le monde peut le remarquer. Moi, je le vois et le sens et alors je suis d'autant plus aimable que tu es maussade afin qu'on ne s'aperçoive pas de ton attitude. Quant à moi, qu'est-ce que cela peut me faire que les femmes des autres paraissent légères et peu sérieuses pourvu que la mienne soit sérieuse ! Et toi, aussi, pourquoi t'irriter lorsque tu sais que tu n'as aucune inquiétude à avoir et que jamais, jamais je ne te rendrai malheureuse de quelque manière que ce soit. D'abord parce que je tiens à toi et à ton bonheur beaucoup plus qu'à moi-même et à mon propre bonheur et ensuite parce que je te considère comme une femme presque parfaite que j'aime par-dessus tout. Si tu n'avais pas ce petit défaut de paraître jalouse en présence de certaines créatures, tu serais la perfection même. Je préférerais même que tu le sois davantage (jalouse), que tu me le dises ensuite, mais que tu ne le fasses pas paraître. As-tu été aimable pour Madame L. qui est la femme d'un garçon tout à fait charmant ? Tu me raconteras cette visite. Alors même que j'aurais été là, pourquoi m'en vouloir si j'avais par hasard dit quelque bêtise ? Quelle importance cela peut-il avoir pour notre affection si profonde et si réciproque. Qu'importe même un écart de la part d'un homme qui aime tant sa femme, alors même que cet écart se produit à un moment donné. Soit sans aucune espèce d'inquiétude à ce sujet, ma chérie et ne trouble pas ton esprit, ton cœur et ta tranquillité par de stupides craintes ! Que les femmes d'aujourd'hui qui paraissent frivoles, qu'elles s'appellent X, Y ou Z, ne te tourmentent pas, elles n'auront aucune influence sur ton mari qui est attaché à toi pour la vie. Malgré tout, j'ai beau te dire ces choses que je pense et qui sont à la vérité, la sincérité même, tu es incorrigible et à chacun de mes voyages, il faut que tu retombes dans le même travers. Promets-moi de ne plus être ainsi, ou si tu persistes dans ces étranges idées, dis-le-moi, mais ne le laisse pas voir aux personnes intéressées. On ne peut pas cependant dans le monde être désagréable pour les gens aimables ou qui semblent l'être. Nous verrons si tu tiens compte de mes observations qui te sont faites avec tant d'affection. Je voudrais aussi que ces craintes soient absolument chassées de ton esprit.

Ce que tu me dis de maman me préoccupe beaucoup. J'espère cependant qu'elle reprendra le dessus et que sa robuste constitution aura raison de son indisposition persistante. Je crois qu'elle est très préoccupée de la maladie et de la situation d'Albert. Sa maladie est en effet grave, mais quant à sa situation, il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure, ses enfants, comme je le lui disais, sont hors d'affaires et trois sur quatre dans une situation plutôt brillante. Qu'elle ne s'inquiète donc pas. Qu'elle compare la situation de son gendre avec celle de milliers d'autres qui laissent des enfants jeunes sans soutien, sans fortune, etc. Encore une fois, qu'elle ne se tourmente pas inutilement.

Pourquoi crains-tu qu'après la guerre je ne daigne plus m'occuper des détails, de propriétés et autres choses ? Crois-tu que je ne sois pas occupé tous les jours à des détails d'existence fort importants, fort ennuyeux, non pour moi personnellement, mais pour les autres ce qui est bien plus scabreux. Prie Dieu simplement pour qu'il permette que je revienne sain et sauf après le triomphe de notre Patrie ! C'est le seul sujet de préoccupation que l'on doit avoir pour l'instant. Les affaires s'arrangeront toujours après la paix, la paix après la victoire !

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que les enfants et maman. Je n'ai pas encore le mandat annoncé. André

### **303. Lettre – 7 février 1917**

J'ai reçu la lettre de maman, ma bien chère Babeth, qui me donne de ses nouvelles qui sont meilleures : tant mieux ! Vous m'annoncez l'une et l'autre la décoration de Pierre (croix de guerre) ce dont j'ai été bien heureux, j'ai chargé Madeleine de lui transmettre mes félicitations. C'est bien regrettable que ma permission ne puisse coïncider avec la sienne : j'aurais été si heureux de le voir ! Vous avez aussi du froid à Montignac, si cela pouvait purger la terre et l'améliorer afin de nous permettre d'avoir quelques récoltes... Je crois que si Aimée est obligée de partir du Breuil, vous prenez le meilleur parti en vendant les animaux, en fermant la porte et en donnant un

troupeau à (... ?). De cette manière, Marthe aura la paix. Quant à nous, Jeantounet ne va-t-il pas vendre ses bœufs ? Nous n'en sortirons jamais rien de cette propriété. Enfin !

Je t'enverrai un mandat de 200 F dont tu m'accuseras réception et tu paieras avec cela la somme que je dois pour l'emprunt. Voilà donc l'Amérique presque sur le point de déclarer la guerre à l'Allemagne : quelle situation. Quand donc verrons-nous cette race de bandits recevoir le juste châtiment de ses crimes ? En attendant que d'ennuis, de souffrances de toutes sortes ! Il y a des moments où on se laisserait aller au découragement si on n'avait pas derrière soi un tas de gens à conduire et à stimuler. Je crois bien que dès que l'on exercera sur nos ennemis une pression sérieuse, la fin de la guerre ne tardera pas à arriver. Mais quand ? Il me semble que ce mois d'avril qui me permettra d'aller vous voir n'arrivera jamais.

Ce que tu me dis de Bertrand ne m'étonne qu'à demi. À présent qu'il est à ses pièces, comme on dit, et pour son compte il fait attention à ses affaires. Il critiquait son père et se voit obligé à travailler comme lui. Cela ne lui fera pas de mal. Tu commences déjà à revenir sur tes premières impressions au sujet de Paule et de Madame L. Tu vois que tu avais bien tort de tant tomber sur elles !

J'ai tellement froid aux doigts qu'il m'est impossible de tenir la plume, aussi je te quitte ma bien chère Babeth et t'embrasse de tout cœur ainsi que maman, les petites et Marthe. André.

### **304. Lettre – 8 février 1917**

Ma bien chère Babeth

Au moment où tu m'as écrit, plusieurs lettres étaient en route, lettres que tu as dû recevoir et dans lesquelles je t'accusais réception de tout ce que tu m'as envoyé. En même temps que la tienne aujourd'hui, une de Louise m'annonce ta visite à la Grande Borie avec ton père qui doit aller y chasser. N'auras-tu pas trop froid pour faire ce voyage ? Ici c'est un froid des plus violents et des plus persistants comme jamais je n'en avais ressenti. Malgré tout, je vais admirablement bien et ne suis pas enrhumé ce qui est très extraordinaire. L'air est excessivement sain et vivifiant, salubre même pour tout homme robuste. Mais quel manque de confortable absolu. Enfin, il ne faut pas gémir et prendre la chose du bon côté. Du reste, qu'importe pourvu que notre pays soit victorieux !

Décidément, cette chère petite Nénette ne se corrige pas et manque toujours d'attention et d'application. En cela, je le confesse bien humblement, elle tient un peu de son papa qui étant jeune n'était pas très travailleur. Pour sa première communion, elle a en effet le temps et peut ne la faire que l'année prochaine. Je ne sais pourquoi je croyais qu'elle allait avoir neuf ans au lieu de huit.

Où diable Louise a-t-elle l'intention d'aller ? Après t'avoir reçue à la Grande Borie quelques jours, me dit-elle, elle doit filer dans le Midi, mais où ? Je crois qu'elle saura profiter de son héritage et que son intention est de se procurer bien des douceurs. Elle a raison de se donner du plaisir, il y en a tant qui s'embêtent !

Je ne sais ce que va faire l'Amérique : je croyais qu'elle allait déclarer la guerre à l'Allemagne, mais il n'en est rien. Va-t-elle se contenter d'écrire des notes selon son habitude, quoi qu'il en soit, cela nous importe peu et il faut prendre patience, attendre une température plus favorable et s'en rapporter à nos grands chefs qui, je l'espère, donneront bien le coup final à ce peuple de bandits. Que Dieu nous assiste et nous protège.

Avant-hier, je t'ai écrit et t'ai envoyé un mandat de 200 F, j'espère que tu auras reçu la lettre. Je n'ai besoin de rien et ne te préoccupe pas à mon sujet, la seule chose que je désirerais, c'est d'aller à Montignac et cela, je ne le puis pas. Les autres sont revenus par conséquent les gens ne peuvent pas dire que les officiers sont plus favorisés que les autres pour les permissions. Il faut le leur faire constater, cela leur fait du bien. Au contraire, si j'étais simple soldat, j'irais te voir certainement avant le mois d'avril, mais les capitaines ne partent qu'un seul dans chaque bataillon par mois, ce qui me retarde considérablement. Pour cela, comme pour le reste, de la patience. Cependant, combien je serais heureux de te revoir ainsi que toute la famille, combien aussi ce mois d'avril me paraît encore éloigné. Espérons que d'ici là il y aura d'heureux événements pour nos armes ! Avec ce grand froid, le manteau que je t'avais porté de Paris ne doit pas être assez chaud, n'étant pas doublé. J'y ai pensé souvent.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman et nos chères petites filles. André.

### **305. Lettre – 13 février 1917**

Reçu ta lettre hier, ma bien chère Babeth, qui m'annonce ton retour de la Grande Borie avec la neige. Je suis content de savoir que tu as pu revenir avant la tombée de cette neige et que tu n'as pas eu à souffrir trop du froid. Ne t'absente plus de la maison avec cette température si rigoureuse, car je tiens à te sentir à l'abri de toute peine.

J'en ai assez pour mon compte sans me préoccuper les tiennes... Ne sois pas étonnée si je ne t'écris pas aussi régulièrement ces jours-ci, je suis très, très occupé et ennuyé par tant de choses que je ne trouve guère un moment pour t'écrire et surtout écrire longuement. Pourquoi donc cette brute de Jeantonné ne veut-il pas vendre les bœufs, c'est bien son intérêt aussi bien que le tien. Serait-ce pour avoir le malin plaisir de te le reprocher ensuite et dire que c'est toi qui n'as pas voulu pour t'en faire un grief ? On ne sait jamais avec ces gens ! Nos correspondances avec Geneviève seront bien rares, je pense, car, de plus en plus, je suis surchargé de travail. Dans le poste où je suis actuellement, c'est un fouillis inextricable ! Qu'il me tarde de te revoir ma bonne Babeth. Il me semble que ce jour n'arrivera jamais, que Dieu nous assiste ! C'est à peine si je puis lire les journaux : ces jours-ci du reste, ils ne sont guère intéressants, quelquefois je me dis que je ne veux plus les regarder ne pouvant lire les événements que l'on souhaiterait pour soi-même et pour son pays. Vas-tu recevoir Albert et Paule pour le carnaval comme tu me le disais ? Et le carnaval, quand est-ce ? Je ne sais, j'ignore même dans quel jour de la semaine je me trouve.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que nos petites filles et maman. Marthe est-elle revenue ? André

### 306. Lettre – 14 février 1917

Ma bien chère Babeth,

Reçu ton mot aujourd'hui me disant que tu retrouves tes forces et ta santé d'autrefois et que maman va mieux : j'en suis bien content, car, en ce moment, tu ne saurais croire combien vos lettres me font plaisir ! Les courriers deviennent rares, me dis-tu : c'est peut-être pour ce motif que mes lettres n'arrivent pas vite, tu n'as pas reçu le mandat que je t'ai envoyé depuis plusieurs jours. Il dégèle chez vous, ici c'est toujours le froid violent accompagné d'un vent du nord glacé. Marguerite ne m'écrit jamais et je ne sais de ses nouvelles que par toi. Ton père est le plus heureux des hommes, étant soulagé des soucis des affaires, de la propriété : jamais il n'a été plus heureux je le pensais bien quand je proposais les arrangements de famille. Sur mes vieux jours, si j'y parviens, je voudrais être ainsi. Nénette est un peu plus sage et studieuse, me dis-tu encore, peut-être arrivera-t-elle à être parfaite. La guerre est maintenant à l'état aigu et notre côté est beaucoup plus agité. Avec ce froid qui coïncide avec le manque de combustible et de luminaires, ce n'est pas gai. Enfin ! Pourvu que la victoire arrive. Cet hiver qui se prolonge avec rigueur la retardera peut-être : que Dieu nous la donne vite. Mes hommes auraient bien besoin de repos, de sommeil, mais cela n'arrive jamais. Malgré tout, ils ont une force de résistance extraordinaire que des plus jeunes n'auraient pas eue, c'est pour cela qu'on ménage ces derniers et avec juste raison puisque ce sont eux qui doivent donner le coup final. Quelle bonne chose que de coucher l'hiver dans un bon lit : voilà un plaisir qu'on n'apprécie pas assez ! Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman et les enfants. J'espère que bientôt, j'aurai une lettre plus longue et des nouvelles de tous. André.

### 307. Lettre – 18 février 1917

Reçu ma bien chère Babeth tes deux lettres du 13 et 15 février arrivées en même temps, lettres qui m'ont fait si grand plaisir et auxquelles je ne puis répondre longuement. Les nouvelles données de tous et de tes voyages (tu ne pourras jamais rester tranquille) m'ont bien intéressé. Tant mieux que Bertrand soit comme tu le dis : tu finiras par trouver son épouse fort bien. Que c'était stupide ces scènes faites à propos d'elle ! Marguerite m'a écrit une longue lettre, elle paraît être fort ravie de son sort : que tu avais tort encore de tant te préoccuper. Ton père a raison de dire que je serai partagé en deux sans en retirer un bénéfice. Qu'importe, pourvu que l'on fasse son devoir, que sa conscience vous dise : très bien. Qu'importent les honneurs, les récompenses ! Je mène depuis fort longtemps une vie très dure, très pénible, très exposée quoique ne faisant pas d'assauts et des imbéciles vous diront que vous ne faites rien. Qu'importe encore l'appréciation de ces gens : c'est ce que je dis souvent à mes hommes ! Qu'importe aussi que des gens s'embusquent tandis que vous-même êtes toujours sur la brèche. Il faut avoir l'âme plus haute : notre Père qui était un saint nous a appris par son exemple qu'un Dieu tout-puissant était le grand juge que seul on doit redouter ! Que je déteste aussi quand on dit que la guerre doit finir en queue de poisson sans victoire militaire ! Pourquoi l'arrière qui ne manque de rien, qui n'endure aucune souffrance perdrait-il patience plus tôt que ceux qui sont sur le front ? Enfin, que de bêtises on dit et on fait. Le froid est moins violent depuis deux jours : ce dégel va nous causer bien des ennuis.

Je ne t'écris pas plus longuement parce que le temps me manque : tu diras à ton oncle qu'il est dommage qu'il ne puisse pas venir dans mon palais ! Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman et les petites filles. Que Dieu te bénisse. Ne m'envoie rien en fait de victuailles. Il est préférable que tu gardes tes provisions qui ne sont jamais suffisantes dans ton hôtel. André

**308. Lettre – 21 février 1917**

Ma bien chère Babeth

Je te néglige un peu tous ces jours-ci en ne t'écrivant pas aussi souvent. Ne crois pas que je ne songe pas à toi, mais je t'avais prévenu que durant une quinzaine de jours, tu ne recevrais pas aussi régulièrement de mes nouvelles étant très occupé et très ennuyé. Aujourd'hui je profite d'un moment d'accalmie relative pour t'envoyer ce mot. Hier c'était le Carnaval, moment où autrefois on était réuni à Ajat, où on mangeait d'aussi bonnes choses : que les temps sont changés ! À la place de ces agréables réunions de famille, je suis dans une mauvaise turne ayant comme perspective d'affreux boyaux que le dégel commence à ne plus rendre praticable sans des travaux continuels durant les nuits noires, très noires, éclairées simplement par les fusées que les Boches ou nous faisons partir. Je suis préoccupé non pas seulement pour moi-même, mais surtout pour les autres, pour mes hommes qui mènent une vie éreintante, affreusement pénible et qui cependant tiennent d'une façon admirable. Ils auraient bien besoin de repos ces pauvres gens depuis le temps qu'ils sont sur la brèche la nuit et le jour. Je ne comprends pas comment je n'ai pas plus de malades. Je demande bien à Dieu de nous protéger et nous soutenir. Quant à moi, je vais fort bien et le manque de sommeil que je craignais tant autrefois est supporté à présent plus facilement. Je pense que quand je te reviendrai, tu ne pourras plus me réveiller. Dire que depuis plus d'un an je ne me déshabille pas et ne couche dans un lit que lorsque je vais en permission ce qui n'arrive pas bien souvent. Et dire que certains imbéciles se figurent que nous habitons des palais. Il est possible qu'il s'en trouve, même sur le front, qui ont d'agréables situations, mais je ne suis pas du nombre. Du reste, je ne m'en plains pas, ce que je désirerais par-dessus tout c'est que cette guerre finisse d'une façon brillante pour notre pays. Véritablement, on n'en entrevoit pas la fin. Patience et courage malgré tout.

Tu attendais les Dutard et Joseph pour le Carnaval et finalement tu te trouves presque seule. Profites-en pour bien te reposer tout en t'occupant de tes affaires. Et Marthe, quand rentre-t-elle ? J'ai été bien heureux d'apprendre que maman était guérie de son rhume. J'espère que le printemps ne tardera pas à venir et que tu pourras faire mettre en ordre ton jardin. Ce Breuilh sera éternellement notre cauchemar. Je serais curieux de voir le terrain où j'ai fait planter tous ces arbres et me rendre compte combien il y a de manquants. C'est à Le Batut, à droite en arrivant, que les pins doivent être le plus clairs. L'as-tu vu ? Ailleurs, ils avaient l'air d'être bien pris. Quant aux acacias, je pense qu'ils auront réussi. Je le voudrais bien parce qu'un jour, ces arbres auront quelque valeur et si je ne l'avais pas fait, toutes ces terres seraient sans rien. Il en restera bien suffisamment encore pour travailler. Tu m'avais annoncé un colis que je n'ai pas encore reçu, Joseph aussi. Je l'attendais pour lui écrire : je souhaite qu'ils ne soient pas perdus. Louise avait retardé son départ à cause de la température : je pense qu'elle aura renoncé à son voyage. Geneviève n'a pas répondu à ma dernière lettre et le temps m'a manqué pour lui écrire de nouveau.

Je pense bien à toi, à nos petites filles, à toute la famille qu'il me tarde tant de revoir : ce moment me semble bien, bien éloigné ! Que je serais heureux cependant d'aller passer quelques jours avec vous tous, en attendant le grand jour qui arrivera je ne sais quand. Pierre est-il venu en permission ? J'attends toujours tes lettres comme le Messie, c'est la seule chose susceptible de me réjouir. J'ai trouvé dans un journal une recette pour se servir des pommes de terre gelées, je te l'envoie. Tout s'est gelé cette année : le pain, les pommes de terre, le vin, les légumes... À présent, je regrette presque cette température sibérienne tant je redoute le dégel et la pluie !

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse ainsi que tous comme je vous aime de toute mon âme. André

**309. Lettre – 22 février 1917**

Bien chère Babeth

J'ai reçu hier ton colis renfermant un délicieux pâté, quelques madeleines et sablés : tout est arrivé à bon port merci. C'est mangé dans un décor et sur un mobilier qui n'a rien de princier, nos bohémiens dans leur roulotte sont somptueusement logés en comparaison de nous. Ta lettre datée de la Grande Borie est arrivée ce soir. J'ai été étonné que tu sois là-bas et que tu aies entrepris ce voyage avec les enfants et un trajet assez long à faire à pied, mais tu ne sais jamais éviter les corvées, ce serait pourtant facile, tu as mille raisons. Tu seras toujours incorrigible ! J'espère que vous serez tous rentrés à bon port. J'ai pensé que tu serais inquiète à mon sujet, cependant j'avais écrit de ne pas t'étonner de ne pas recevoir plus souvent de mes nouvelles durant une quinzaine étant très occupé. Ce L. a en effet l'air bizarre et n'est pas souvent dans les tranchées comme moi, étant nanti de l'emploi de téléphoniste. Je suis en ce moment dans le plus sale poste de mon secteur, après une succession fort désagréable que je ne puis t'expliquer. Bientôt, je pense, je serai délivré de ce poste pour quelque temps. Ainsi, avec mes occupations, ne sois pas étonnée que je ne t'écrive pas aussi souvent que je le désirerais et que je n'écrive qu'à toi. Que la vie paraîtra bonne quand je pourrai revenir dans notre jolie maison. Il faudrait si possible faire

semer des pommes de terre de très bonne heure. On devait bêcher cette terre afin de la remettre en état, mais as-tu pu faire faire ce travail ? Qu'Édouard fasse aussi beaucoup de semis dans les châssis et prépare les terres de façon à pouvoir planter des légumes le plus tôt possible. Avec le froid rigoureux de cet hiver, les plantes ne seront pas autant dévorées par les limaçons et réussiront peut-être mieux, c'est pour cela qu'il faut planter et semer de bonne heure. Il me tarde de recevoir une lettre me racontant ton retour. Joseph et Louise doivent-ils aller en voyage ou renoncent-ils à leur projet ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman, les petites et Marthe. Bien des choses à Mademoiselle et à Meine. Jeantounet est-il toujours en permission ? Qu'est-ce qu'il a fait au Breuilh et a-t-il persisté à ne pas vendre ses bœufs ? André

### 310. Lettre – 28 février 1917

Ma bien chère Babeth

Je viens de recevoir ta lettre dans laquelle tu me dis que Galinat qui avait été à Labatut se représente pour venir au Breuilh. C'était un travailleur, mais très changeant et qui avait un grand défaut que le paysan n'a pas ordinairement, c'est d'être joueur et un joueur sérieux en ce sens qu'il s'exposait à perdre de grosses sommes, ce qui serait dangereux lorsqu'on lui confie de l'argent pour des achats de bœufs ou autres. C'est lui qui avait fait acheter un pré à Marthe pensant qu'il resterait longtemps à Labatut, mais il a voulu partir comme les autres : une bergère qu'il avait prise comme domestique a été pour quelque chose dans ce changement. Bref, je n'ai pas grande confiance : méfiez-vous !

Tu me dis que tu vas faire ta déclaration pour tes impôts : porte le minimum en suivant les instructions envoyées. Propriété : néant comme revenu. Argent : les trois quarts des valeurs ne sont pas payées, tu le sais. Les loyers : tu ne peux les cacher, mais partie de la maison non louée, impôts déjà payés, etc. Montre bien tout cela, c'est du reste la vérité. Quant à ce que disait ton oncle au sujet de mes appointements personnels, c'est tout simplement idiot, je ne comprends pas qu'il te donne un avis semblable ! D'autant plus que tu les connais, toi. C'est à peine si je les sais moi-même. Je crois qu'il a la berlue le pauvre homme !

J'ai reçu la palombe par L. qu'elle m'a envoyée et que j'ai mangée hier soir avec bien du plaisir, accompagnée d'un poisson qu'un permissionnaire m'avait apporté. J'ai fait un excellent dîner d'autant mieux que j'étais tranquille après 16 nuits sans sommeil et 16 jours pénibles, j'ai dormi très bien ce qui m'a parfaitement retapé. Le caporal de mon ancienne compagnie revient en permission (celui qui t'avait apporté un paquet à la Sainte-Catherine), il est venu me demander mes commissions, je n'en avais pas. Il y en a d'autres qui repartent encore avant moi et qui sont rentrés après, par conséquent tu vois que ces gens qui disent que les officiers vont en permission plus que les soldats sont de mauvais esprits ou des imbéciles. Il faut avoir du mépris pour ces gens. Quant à L., c'est un bonhomme ayant la mentalité de l'ouvrier un peu révolté. Malheureusement, il y a beaucoup de ces hommes qui ne voient pas plus loin que leur bien-être, leurs intérêts propres et dont l'éducation a été atrocement faite et ne savent point ce que c'est que l'intérêt général, la patrie et tous les grands devoirs. Il est même surprenant que le nombre de ces hommes ne soit pas plus grand avec la politique néfaste qui a sapé dans notre pauvre pays les grandes idées, qui s'est efforcé à tuer l'idéal, l'enthousiasme dans les esprits. Des gens qui vous parlent toujours de leur droit. Je n'entends plus ce mot à mes oreilles, car ma réponse est celle-ci : il n'est question ici que de devoirs, remplissez-les bravement. C'est la noble mission de l'officier : je m'en acquitte de mon mieux. Du reste, j'espère que mes hommes le comprennent, car ils ont un grand respect pour moi. Il ne faut pas trop faire attention aux plaintes des uns et des autres : les soldats du Premier Empire, qu'on surnommait les grognards, se plaignaient aussi, mais ils marchaient fort bien. La tradition ne s'en est pas perdue.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Geneviève qui ne m'avait pas répondu plus tôt parce qu'elle a été grippée : je vais composer une réponse demain j'espère. Qu'il me tarde de te revoir : demain va partir le capitaine dont le tour est avant le mien. Encore un mois et je serai, j'espère, à Montignac le 3 avril, qu'il me tarde. Ne t'inquiète pas, je viens d'avoir un poste difficile, j'en suis sorti sans un blessé et tout s'est très bien passé : Dieu me protège.

Tu n'as pas de chance pour tes cochons. Enfin, c'est un petit malheur quant aux taupes, je mettais dans les trous des têtes de sardines en baril, mais je crois que le remède n'était pas très efficace, le meilleur ce sont les pièges. Je vais écrire à Louise à qui je n'ai pas encore répondu. Ces jours-ci j'écrirai aussi à Marguerite si possible.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants, maman et Marthe. Souvenir à Mademoiselle. Bonjour à Meine et Marie. Je t'enverrai bientôt un mandat de 200 F André

### 311. Lettre – 1<sup>er</sup> mars 1917

Ma bien chère Babeth

Je viens de recevoir ta lettre du 26 février et, quoique je t'aie écrit hier, je m'empresse d'y répondre et te proposer une combinaison de voyage. Puisque tu as besoin de te faire habiller et que le choix d'un costume pour moi me paraît très difficile, pourquoi ne viendrais-tu pas à mon avance à Paris ? Tu reçois assez les Petit, et pour que ledit voyage ne te fatigue pas trop, tu viendrais deux ou trois jours avant mon passage, tu choisirais, essaierais ton costume Au Bon Marché par exemple qui ne se trouve pas loin des Petit et nous repartirions ensemble. Le seul inconvénient à cela serait, si par hasard, mon voyage se trouvait retardé par un changement ou une raison quelconque, car on n'est jamais sûr de rien dans notre métier. Je dois partir le 1<sup>er</sup> avril par conséquent ce jour-là, le soir j'arriverai à Paris où le 2 au matin et le soir nous repartirions ensemble ce qui serait fort agréable. À moins que tu ne préfères revenir avec moi jusqu'à Limoges ce serait moins gai parce que ce sera le retour ! Médite là-dessus. Pour un costume en effet il est préférable que toi-même tu le choisisses. À moins encore que tu m'attendes à Limoges et je te prendrai au passage. Mais tout cela est un peu aléatoire : si (encore une supposition) je ne passais ni par Paris ni par Limoges. Il y a encore moyen : fais-toi envoyer des échantillons, envoie tes mesures et tu pourrais avoir ton costume plus tôt. Si j'étais certain de partir au jour fixé, à l'heure prévue, je serais bien heureux que tu adoptes le premier projet. Si tu préfères Limoges, vas-y et je te prendrai au passage ou bien encore accompagne-moi au retour, mais cela te retardera trop pour ton costume, il est préférable que tu le possèdes pour Pâques. Tu me diras ce que tu veux faire.

Quant à Nénette, il me semble que pour lui faire sa première communion à Pâques, il n'y a plus beaucoup de temps et cela serait bien précipité. Ne serait-il pas préférable d'attendre encore quelques mois ? Elle est encore bien petite, bien jeune. Chez les Jésuites on faisait faire la première communion à 10 ans, pas avant. Nénette ayant huit ans seulement on pourrait attendre encore. Elle serait un peu plus instruite dans la religion, un peu plus raisonnable. Je crois que ce serait bien ainsi. Parles-en à Monsieur le Curé si tu veux en lui faisant part de mes désirs. J'en avais parlé dans une de mes lettres parce que je me figurais que Nénette avait neuf ans. Et surtout, pas de chinoïseries pas de distinctions subtiles qui ne signifient rien. On fait sa première communion, on n'en fait pas deux. Que la première soit bonne et sainte, voilà l'important. Mais qu'on ne parle pas de privée, de je ne sais quoi, tu comprends ma pensée.

Tu parles encore de Galinat, je te disais hier ce que j'en pensais. Je crois que sa femme est une rosse, lui, travailleur, mais une fois qu'il a mis en train une terre, il part : je n'ai pas confiance en lui puisqu'il nous a trompés une fois, il n'y a pas de raison pour qu'il ne recommence pas. Il ne faut plus tolérer ces fumistes chez nous, personne, les friches, ou bien des gens sérieux.

Reçu la deuxième palombe que je vais manger. Merci. Reçu aussi une lettre de Marguerite qui va avoir des changements dans son service. Pour ton costume, prends de bonnes étoffes susceptibles de faire un long usage. Je serais bien heureux de te l'offrir, prends aussi des formes pratiques, confortables.

Adieu ma bien chère Babeth je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

### 312. Lettre – 3 mars 1917

Ma bien chère Babeth

Je t'envoie un mandat que je t'avais annoncé dans ma dernière lettre, tu voudras bien m'en accuser réception. Je te faisais part de mes idées au sujet de ton voyage, mais hélas, on ne peut rien prévoir à l'avance dans l'incertitude du lendemain. Malgré tout, si rien n'arrive, il serait peut-être possible que tu viennes à mon avance ou que tu repartes avec moi jusqu'à Limoges, réfléchis, tu choisiras. Il me tarde de te revoir le plus tôt possible. Que penses-tu faire au sujet de Nénette ? Il me semble qu'elle pourrait attendre encore quelques mois pour sa première communion, elle est assez jeune pour cela.

Le temps continue ici à être très froid, durant l'après-midi le soleil se montre un peu, mais il gèle toujours. Tant mieux, je souhaiterais une température semblable à notre pays ce qui serait beaucoup mieux pour l'agriculture.

J'ai écrit un mot à Paule d'Ajat pour lui dire que j'avais mangé deux excellentes palombes tuées sur les terres de Saint-Martin et lui dire en même temps que c'était une paresseuse qui n'écrivait jamais. J'ai écrit aussi une longue lettre à Marguerite, mais je crois qu'une grande partie des lettres à elle adressées n'arrivent pas. Elle me disait qu'elle voulait demander une permission pour aller voir Bertrand à son passage à Paris, je ne sais si elle aura pu y réussir.

Je viens de recevoir ta lettre du 28 février dans laquelle tu me dis que Joseph est souffrant, je lui ai écrit hier ne le sachant pas. J'ai bien reçu la lettre de Nénette, il me semblait te l'avoir dit. Franc dit à Joseph de fermer sa maison, mais où veux-tu qu'il aille ? Tu ne peux t'absenter pour aller soigner qui que ce soit, il faut que tu restes chez toi où tu as assez à faire à tous les points de vue. Vous avez l'air décidé à ne pas prendre Galinat. Je crois que vous faites bien, car avec ces paysans qui ne veulent plus travailler et toujours changer, on ne peut avoir que des ennuis. Marthe fait bien de donner des moutons à Cheptel, pourvu que ces moutons n'aillent pas brouter nos arbres et nous faire du mal. Il faudrait bien y veiller.

Tu me donneras des nouvelles de Joseph. Inutile de te recommander de m'écrire souvent. Tu vois que ces jours-ci je te donne souvent de mes nouvelles. Dans deux jours je vais revenir en première ligne, mais pas dans un poste aussi mauvais que le dernier. Je ne sais pas jusqu'à quand on nous laissera dans le même secteur, voilà sept mois et demi que nous y sommes et nos hommes sont assez fatigués ayant mené une vie très difficile. Que Dieu leur donne le courage nécessaire pour résister à tout. Quant à moi, je vais bien, je tâche d'encourager mes subordonnés de mon mieux.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout cœur ainsi que les petites, maman et Marthe.  
André

### 313. Lettre – 5 mars 1917

Reçu hier ta lettre du 1<sup>er</sup> mars. Tu as bien raison, ma bien chère Babeth de m'écrire souvent, tes lettres me font tant de plaisir et tant de bien, il me tarde tant aussi de te revoir qu'il me semble que ce moment n'arrivera jamais. Enfin, espérons toujours. Je vais encore être très occupé pendant 15 jours. Si tu ne reçois pas très régulièrement de mes nouvelles, n'en sois pas surprise. J'écrirai aussi souvent que possible. Hier je t'ai envoyé un mot avec un mandat de 200 F, j'espère que tu le recevras, lettre et mandat.

As-tu d'autres nouvelles de Joseph ? J'espère que sa maladie ne sera pas aussi grave que Franc le laisse supposer. Je voulais écrire à Geneviève ces jours-ci, mais je n'ai pas eu un moment, je ne sais quand cela me sera possible. As-tu aussi des nouvelles des Dutard ? Albert, comment se trouve-t-il, et leur Captus prend-il tournure ?

J'ai vu dans les journaux que beaucoup de trains étaient supprimés, surtout les express. Je me demande à quelle heure on peut partir maintenant et si les trains que nous prenons d'habitude existeront toujours. Ce sera peut-être une complication lorsque je devrai aller en permission. Enfin d'ici là, il y a le temps de réfléchir et de s'informer.

Je te quitte ma bien chère Babeth, en t'embrassant de toute mon âme ainsi que tous. André

### 314. Lettre – 10 mars 1917

Ma bien chère Babeth

Hier je recevais la longue lettre de maman qui me donnait de grands détails sur tout et sur tous. C'est avec le plus grand plaisir et une certaine émotion que je lis toutes les lettres qui viennent de ceux que j'aime et à qui je pense tant. En même temps, la tienne est arrivée me disant que tu projetais un voyage à Paris avec Bertrand et Paule, tu me demandais mon avis sur ce voyage et quand cette lettre te parviendra il sera probablement terminé. C'est une bonne occasion pour toi et tu fais bien d'en profiter. Si Bertrand ne peut te ramener, Paule en effet pourra très bien acheter ton costume à Paris. Il me tarde de savoir comment tu as fait et connaître les péripéties de ta visite à la capitale si cette visite a eu lieu et si tu es satisfaite, ce que je souhaite de tout mon cœur. Comme tu le dis, il y a toujours un va-et-vient très grand dans la maison comme dans un grand hôtel.

Vous vous êtes donc décidées à prendre Galinat. Je souhaite que cette décision soit heureuse, mais je crains toujours qu'il ne vous procure que des ennuis. Tout d'abord, il faudra le nourrir pendant longtemps et ensuite il vous plantera tout là, c'est leur manière de faire. Enfin !

Comment va Joseph ? Quant à Albert, je vois d'après la lettre de maman qu'il est mieux, mais que sa vue est faible. J'espère qu'avec le grand et bon air de la campagne sa santé s'améliorera. Pour Jacques, je pense que ses fièvres que tout le monde éprouve dans ces pays, n'ont rien de grave et qu'un congé en France le retapera vite. Après la guerre, il serait bon qu'il soit nommé dans un poste en France et qu'il se marie.

Comme je crains quelque indiscretion provenant de quelques soldats du pays, je m'empresse de te dire que je vais bien, quoique blessé. Oui, depuis quelques heures je suis dans une ambulance un peu en arrière du front. Cette nuit, de 11 heures à une heure, j'ai été sous un violent bombardement et heureusement personne n'a été blessé dans ma compagnie, que moi et légèrement. C'est un véritable miracle que je n'ai pas eu la tête broyée.

Quoiqu'un gros obus m'ait éclaté je puis dire presque dans le nez, j'ai eu simplement une commotion assez violente et une blessure et brûlure à la joue et au cou. Rassure-toi, ce n'est rien. On vient de me faire une injection antitétanique, j'ai simplement la figure emmitouflée, j'espère en être quitte pour quelques jours de repos. Je voulais rester en ligne et ne pas quitter mon poste, mais les médecins n'ont pas voulu, c'est te dire que ce n'est point grave. Donc, ne t'émotionne pas : tu vois du reste qu'à mon écriture je suis dans l'état presque normal. Remercions Dieu simplement de m'avoir épargné. Quand tu me reverras, je n'aurai qu'une marque légère à la joue droite ce qui ne t'empêchera pas de m'aimer tout de même. Si d'autres que moi t'avaient appris cette nouvelle, certainement tu te serais fait des idées extraordinaires. À propos de te revoir, je ne sais si ce petit incident de guerre ne me retardera pas ce plaisir. J'espère que non.

Es-tu décidée à faire faire la première communion à Nénette à Pâques puisqu'elle est sage et qu'elle sait son catéchisme, tu peux bien te décider ce sera peut-être une excellente occasion presque toute la famille étant réunie. Réflexion faite, c'est peut-être mieux.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Marthe si cette dernière est revenue. Bien des choses à Joseph et Louise, Bertrand, Paule et ton père. Mon souvenir à Mademoiselle. Encore une fois, ma blessure n'est rien, c'est une simple caresse d'obus, caresse un peu trop chaude, voilà tout. As-tu reçu mon mandat ? André

### **Extrait de son dossier militaire**

#### **« Blessures :**

9 mars 1917 : Blessé par un éclat d'obus à la joue droite. Il était en première ligne devant son P.C. de Compagnie à Neuville, au nord-ouest de Limey. *[En fait, il ne s'agissait pas d'une blessure par un éclat d'obus. Il a été brûlé par la chaleur dégagée par l'éclatement de l'obus et eut le système auditif droit gravement atteint par le souffle mais, diagnostiqué très tardivement, il faillit en mourir.]*

Évacué le 10 mars pour blessure de guerre.

Parti le 24 mai en congé de convalescence de 45 jours, prolongé de 15 jours le 28 juin 1917. Rentre au corps le 28 juillet 1917.

Cette longue absence, d'un peu plus de 4 mois et demi, est justifiée par une blessure beaucoup plus importante qu'indiqué, car il a dû être trépané et, contre toute attente, il s'en est remis.

2 août 1917 : Evacué à l'hôpital civil de Nancy (Pension Bon Secours) suite à une fracture de la clavicule droite (chute de cheval) puis affecté au Dépôt du Corps par décision du Général commandant la VIII<sup>ème</sup> Armée en date du 10 août 1917.

### **Actions d'éclat et citations à l'ordre de l'Armée**

#### Ordre général n° 141 de la 130<sup>ème</sup> Division en date du 20 mars 1917

Au front depuis le début de la campagne, s'est toujours fait remarquer par son dévouement et son activité, donnant en toutes circonstances l'exemple d'une calme énergie, notamment le 9 mars 1917, est sorti de son abri pendant un violent bombardement pour se rendre compte personnellement de ses effets, blessé et étourdi par l'éclatement d'un obus tombant à ses côtés, a refusé de se séparer de sa compagnie dans un moment critique, a été évacué par ordre le lendemain.

### **Décorations**

Croix de Guerre (Étoile d'Argent).

**1<sup>er</sup> semestre 1917** : « Très bon commandant de Compagnie qui en plusieurs circonstances critiques a fait preuve de réelles qualités de commandement, de sang-froid et d'énergie. A peine remis des suites d'une blessure de guerre grave, a rejoint le front ; a été évacué de nouveau quelques jours après par suite d'un accident de cheval.

#### **2<sup>e</sup> semestre 1917** :

Évacué des armées le 2 août 1917, le Capitaine Vaquier est arrivé au dépôt le 11 octobre 1917. Belle attitude, très vigoureux, apte à faire campagne, va partir sous peu aux armées. [Il est effectivement parti, sans préavis, le 27 décembre]. Le Capitaine Vaquier n'a exercé aucun commandement au dépôt depuis son arrivée. Brive, le 30 décembre 1917, le Chef du Dépôt. »

**315. Lettre – 11 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

Je t'ai écrit hier et tu as dû être surprise en apprenant que j'étais à l'ambulance. Je t'envoie ce mot aujourd'hui pour te donner de mes nouvelles qui sont bonnes, on m'a fait des pansements à l'acide picrique, car c'est décidément une brûlure par la poudre à la joue droite et au cou, brûlure superficielle. Nous devons remercier Dieu du peu de gravité de ma blessure, mon heure n'avait pas encore sonné, car j'avais toutes les chances voulues pour avoir la tête broyée. Ma capote a été coupée comme avec un rasoir à deux endroits. Je ne suis pas mal à cette petite ambulance. J'ai un infirmier fort bien physiquement et moralement. Il m'a dit qu'il était prêtre, curé près de Chartres. Je cause beaucoup avec lui et m'empresse de te le dire parce que cela te fera plaisir. Je l'ai grondé tout à l'heure parce que c'est aujourd'hui dimanche et qu'il ne m'avait pas prévenu pour la messe, mais il m'a dit que je dormais si bien ce matin qu'il n'avait pas voulu me réveiller. J'ai bien pensé à Marguerite, si elle était dans cette ambulance ce serait pour moi charmant. Je ne souffre pas trop et je pense que je serais vite guéri, on m'a dit 7 ou 8 jours, à d'autres 15 jours. Je désire bien que cet accident ne m'empêche pas d'aller vous voir le 2 ou 3 avril. As-tu fait ton voyage à Paris ? Qu'il me tarde de recevoir tes lettres qui vont avoir encore un peu de retard à cause de mon absence du corps.

Adieu ma chère Babeth je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que tous. André

Puisqu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que Nénette fasse sa première communion à Pâques, décide donc la chose avec Monsieur le Curé : ce sera une bonne occasion de profiter de la réunion de toute la famille et de ma présence. Tu me diras dans ta prochaine lettre ce que tu décides. Si Dieu le permet, je serai auprès de vous le 3 avril jusqu'au 9 inclus. Par conséquent à toi de choisir le jour : je ferai mes Pâques en même temps.

**316. Lettre – 12 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

Je t'envoie ce mot encore aujourd'hui, car le temps ne me manque pas ici où je n'ai en somme qu'à me reposer. J'ai vu, il y a un instant, le lieutenant Seyral, le voisin du commandant Parsal qui part en permission et qui m'a promis d'aller te voir pour te donner de mes nouvelles. Je vais aussi bien que possible après une violente secousse j'espère être bientôt guéri afin d'aller te voir. Qu'il me tarde ! Oui, faisons faire la première communion à cette chère petite Nénette à Pâques, car on ne peut pas compter sur l'avenir et si plus tard son papa ne pouvait pas y assister, on le regretterait. Donc, décide la chose. Je ne reçois jamais de lettre de Marguerite je viens de lui écrire un mot en lui disant que si je l'avais pour me soigner avec le prêtre charmant je serais tout à fait heureux, mais dans mon ambulance, pas de femme parce que c'est trop près du front. Je vais bien quoique encore un peu étourdi et abruti. Je ne souffre pas beaucoup, la piqûre antitétanique m'a un peu fatigué, mais tout va bien. Par conséquent, tu ne dois avoir aucune inquiétude sur mon sort et prier simplement le Maître de Toute-Chose pour ton époux.

Tes lettres ne m'arrivent pas vite parce que j'ai omis de te donner l'adresse de mon ambulance, mais je crois qu'à présent avant que ma lettre te parvienne c'est inutile.

Je suis impatient d'avoir de tes nouvelles, de celles de ton voyage ainsi que celle de Joseph et de tous.

Adieu ma bien chère Babeth je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que toute la famille. Mon souvenir à Mademoiselle. Bonjour à Meine et Édouard. André

**317. Lettre – 15 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

Enfin, je reçois aujourd'hui trois lettres à la fois, du 10 mars (Nénette et toi), du 12 mars et une lettre d'Ajat. J'en suis bien heureux, car depuis que j'étais à l'ambulance, je n'avais rien reçu, mes lettres allant directement à ma compagnie qui est toujours en ligne et me revenant ensuite, ce qui a occasionné un retard qui m'ennuyait bien. Tu ne me dis pas avoir reçu plusieurs lettres de moi, dans une d'elles était un mandat de 200 F que je voudrais bien savoir arriver à destination. Je pense que bientôt tu m'en accuseras réception pourtant ce mandat et cette lettre sont parties le 4 mars donc quand tu m'as écrit tu aurais dû avoir reçu le tout.

Je ne sais si tu as exécuté ton voyage à Paris. Si oui, tu te seras trouvée absente au moment où le lieutenant Seyral t'aura fait une visite pour te donner de mes nouvelles. Ma blessure suit son cours convenablement, les chairs se recollent petit à petit et ce sera peu de chose. Hier, j'étais préoccupé parce que du côté de l'oreille droite j'ai eu quelques suintements, mais il n'y aura aucune complication, c'est le résultat de la commotion qui a été très

violente. Je me suis purgé aujourd'hui enfin je vais aussi bien que possible et j'espère que dans 7 ou 8 jours je serai complètement guéri. Comme je suis dans une ambulance de première ligne, je n'aurais pas de congé spécial de convalescence, congés qui ne sont donnés que dans les hôpitaux à l'intérieur. Enfin, pourvu que je puisse sortir pour aller te voir, c'est tout ce que je demande.

Monsieur le curé n'a pas à être furieux au sujet de Nénette. Comme je te l'ai écrit plusieurs fois, après réflexion, qu'on lui fasse faire sa première communion à Pâques, c'est une affaire entendue. Si je pouvais m'arrêter un peu à Paris, je lui achèterais un chapelet, mais je ne sais si cela me sera possible. Donne-moi la date et le jour que vous choisirez.

C'est bien triste cette mort de Boussarie : que cette famille est éprouvée par cette affreuse maladie. Le père va-t-il revenir ? Je suis heureux d'apprendre que Paule attend un enfant, tu lui adresseras pour moi toutes les félicitations. Tu vois aussi que ton appréciation change à son sujet, il valait bien la peine de faire tant de potins, ta sœur et toi, surtout Marguerite qui a été cause de tant de scènes stupides !

Donc, pour Nénette c'est décidé : je l'ai dit déjà dans deux lettres : qu'on lui fasse faire sa première communion à Pâques, tu me diras le jour. Que Marguerite vienne ou ne vienne pas, c'est maintenant décidé, car si on attend les uns et les autres, il est possible qu'on ne puisse y arriver.

Lorsque Galinat est arrivé à Labatut, il était aussi rempli de bonnes intentions et travaillait très bien cela ne l'a pas empêché de partir et de tout abandonner. Pour leur donner l'envie de ne pas ficher le camp, il faudrait ne leur faire aucune avance. Car, une fois qu'ils ont vécu à vos dépens pendant un certain temps, ils vous plantent là en se fichant de nous.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

### **318. Lettre – 16 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

Reçu aujourd'hui deux lettres de toi, l'une du 7, l'autre du 8 mars, lettres qui m'ont fait bien plaisir et d'après lesquelles je vois que les miennes sont arrivées. Qu'est-ce donc que cette fatigue éprouvée ? Il n'est peut-être pas prudent que tu fasses ce voyage de Paris en auto parce que c'est assez pénible. Tu n'avais pas encore reçu ma détermination au sujet de Nénette : le curé sera donc satisfait. Je pense qu'après avoir reçu mes premières lettres pour lesquels je revenais sur ma première idée, tu auras décidé la chose. J'ai reçu également aujourd'hui une lettre de Marguerite : je savais que Montdidier avait reçu quelques obus comme en reçoit parfois Nancy. Marguerite aura une idée de la guerre. Qu'est-ce que cela en comparaison de ce que nous recevons quelquefois pendant des heures, des obus et projectiles qui tombent comme la grêle, mais les Boches n'ont point avancé de ce côté, ils tirent avec de grosses pièces qui portent jusqu'à 30 km comme ils font sur Nancy et Lunéville. Triste nouvelle aujourd'hui de la démission de Lyautey : décidément les gens droits, loyaux, non-politiciens ne peuvent vivre au milieu de cette bande de goujats qui existent à certains coins de notre parlement. Que c'est triste de voir des choses pareilles dans des moments aussi critiques, aussi solennels ! Quel fléau cette politique ! Que notre pays serait grand et respecté sans elle ! Comme je te le disais hier, je vais assez bien, il faut un certain temps pour que la peau revienne comme avant, mais je ne souffre pas et il n'y aura pas de complication du côté de l'oreille comme je le craignais.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman, les petites et Marthe. Recommande à Nénette d'être bien sage et de bien se préparer à sa première communion. André

### **319. Lettre – 17 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

Hier est arrivée ta lettre du 13 mars. J'ai bien ri parce que, d'après la lettre du père Mouton, je devine dans quelle forme avait été écrite la tienne : tu lui as parlé et tu as traité des autorités ecclésiastiques avec l'allure cavalière que tu prends souvent avec ton mari et que le général Lyautey a dû prendre aussi en parlant à ces représentants du peuple qui ont été si froissés. Que diable allais-tu écrire au père Mouton ? Tu n'avais pas besoin de lui demander conseil en morigénant l'épiscopat comme tu morigènes ton mari avec désinvolture. J'espère que tu as reçu mes lettres qui décident la chose. Ne t'inquiète pas : comme je l'écris à Nénette, sa petite intelligence est suffisamment ouverte, Dieu ne demande pas tant de science, les bonnes intentions suffisent. Nénette paraît fort bien disposée, tu ouvriras son cœur en plongeant dans le tien qui est si grand et si bon et tout ira pour le mieux !

Et puis, raison primordiale : je serai avec vous ! Il s'en est fallu de si peu que je disparaisse dans cette nuit du 9 au 10 mars, qui sait si plus tard j'existerais encore ! Donc, profitons du présent puisque Dieu nous l'accorde. À Pâques nous serons réunis, j'espère, c'est une bonne occasion qu'il faut ne pas laisser échapper. Tu verras aussi Monsieur le Curé et tu lui enverras Nénette de temps en temps : tu verras bien ce qu'il te dira. Je voudrais donner à Nénette un objet pieux qu'elle puisse conserver toute sa vie, un chapelet par exemple, mais où et comment pourrais-je me le procurer ? Enfin, je verrai, je voudrais aussi savoir la date : le Jeudi Saint ou le jour de Pâques serait bien. Le lundi de Pâques trop rapproché de mon départ qui aurait lieu le lendemain. Le Jeudi Saint, le 5 avril, serait le jour le plus favorable se trouvant à peu près au milieu de mon séjour. Réponds-moi le plus tôt possible.

Il y a bien des difficultés en Russie : on vient de m'annoncer l'abdication de l'empereur ! Ces sales Boches doivent bien manœuvrer politiquement. Ma plaie se cicatrise petit à petit et mon oreille droite n'entend pas bien : je suis sourd de ce côté, le médecin prétend qu'il n'y a pas de lésions et que l'audition n'est pas compromise. Je ne souffre pas du tout, je suis simplement embarrassé par les bandages qui m'embarlificotent. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. Les express ne sont guère chargés du côté de Toul Paris, m'a-t-on dit. André

### 320. Lettre – 19 mars 1917

Bien chère Babeth

Je viens de recevoir une lettre de ton père, me demandant de mes nouvelles et me disant que tu avais renoncé à ton voyage de Paris à cause de moi. Que je le regrette et que je déplore que tu te sois privée de ce plaisir, je t'ai cependant écrit aussitôt pour te rassurer sur mon compte en te disant que ma blessure était légère. Enfin. Comment auras-tu fait pour ton costume : as-tu chargé Paule de te le rapporter et lui as-tu donné tes mesures ? Tu as dû recevoir beaucoup de lettres de moi, car je t'écris presque tous les jours. Il me tarde de recevoir des lettres de toi qui ont du retard parce que je ne t'ai point donné l'adresse de mon ambulance. Alors les lettres vont rejoindre ma compagnie qui est obligée de me les renvoyer de nouveau. À présent, c'est trop tard pour modifier la chose. L'important c'est que tu saches ce que je deviens et je t'écris souvent. Encore une fois, ne t'inquiète pas tout va pour le mieux. J'espérais que tu serais partie avant de recevoir ma lettre, je regrette bien que tu n'aies pas exécuté ton voyage. Bonnes nouvelles de la guerre, les Boches reculent. Ce serait parfait si nous n'avions pas ces ignobles politiciens qui passent leur temps à démolir les ministères. Mille baisers de ton André

### 321. Lettre – 20 mars 1917

Ma bien chère Babeth

Je viens de recevoir ta lettre du 14 mars, la première depuis ma blessure. Je regrette que les miennes ne soient pas arrivées quelques heures plus tard, tu aurais ainsi fait ton voyage de Paris, mais en t'écrivant je te croyais déjà revenue. Comment as-tu fait pour ton costume ? As-tu chargé Paule de te le prendre, as-tu songé à lui donner tes mesures ? Que Marguerite n'aille pas entreprendre un voyage pour venir me voir ! D'abord elle ne connaît pas l'adresse de mon ambulance, ensuite on ne la laisserait pas venir, car aucune femme n'a d'accès ici. Je regrette aussi de ne t'avoir pas donné dès le premier jour l'adresse de mon ambulance, tes lettres me seraient arrivées plus vite, mais je pensais y rester moins longtemps et après, j'aurais subi un retard pour recevoir ces mêmes lettres. Mais ces brûlures ne sont pas guéries si vite et mon oreille suinte toujours et je ne perçois pas le tic-tac de ma montre de ce côté : on me dit que peu à peu cela reviendra. Pourquoi avoir eu tant d'émotion puisque mon mot devait vous rassurer ? Pour que la digestion de Marthe ait été troublée, il faut que ce soit bien fort et je dois être bien touché de cette émotion, moi qui la croyais à l'abri de toutes ! Vous devez avoir reçu beaucoup de lettres de moi parce que j'écris presque tous les jours, n'ayant rien à faire qu'à me reposer et à me soigner. Tu ne me parles pas de Nénette, de sa première communion. Je pense que dans une prochaine lettre, tu me renseigneras. As-tu reçu celle que j'écrivais en même temps qu'une autre à Nénette ? Que c'est désagréable que ces lettres mettent tant de temps pour me parvenir.

Bonnes nouvelles de la guerre : les Anglais et nous avançons à grands pas. On me dit même que Cambrai est repris, je le souhaite. Mais ces ignobles Boches font bien ce que je craignais : ils dévastent, incendient toutes les localités qu'ils abandonnent en faisant le désert autour d'eux, ils vont même jusqu'à empoisonner les sources : quels bandits ! Quelle race immonde. Il n'y aura jamais de châtiment assez grand pour leur faire expier leurs crimes. Et dire qu'il y a des Français (ils ne méritent pas de l'être) qui voudraient avoir de la pitié pour eux ! Non, cette guerre ne peut finir qu'après l'écrasement de ces brutes. Que Dieu nous aide.

Quels sont donc ces ânes qui se figurent que je suis à l'abri des obus et des balles. Il faut que les gens soient d'une bêtise ou d'une méchanceté inimaginable pour se figurer que nous sommes en villégiature. Que les gens de ces petites localités sont bêtes. Ceux qui se font ces idées ou qui disent ces âneries, je voudrais les avoir simplement quelques heures dans certains postes occupés et je pense qu'ils seraient morts de frayeur aussitôt, mais combien l'appréciation de ces sots me laisse indifférent ! Au lieu de leur donner des cartes de sucre, on ferait bien de leur distribuer des paquets de chardons !

Que la France ait une victoire brillante, qu'elle se guérisse vite de ses blessures morales et matérielles, voilà l'important. Quant à toi, ne t'émotionne pas. Je vais aussi bien que possible et aspire au jour où il me sera possible d'aller vous voir. [Il devait être en permission le 3 ou 4 avril.]

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman, Marthe et les enfants. Ce recul des Boches fera que Marguerite ne sera plus bombardée à Montdidier. André

### 322. Lettre – 21 mars 1917

Encore aujourd'hui, ma bien chère Babeth, je t'envoie un mot, tu as dû recevoir beaucoup de lettres de moi si aucune ne s'est perdue. Je vais toujours bien de ma blessure qui guérit et se cicatrise petit à petit, assez vite. Mais mon oreille ne va pas très bien. J'ai des écoulements continuels, mon infirmier m'a montré ce matin au médecin qui a dit : c'est une otite qui ne sera pas grave, mais qui nécessite quelques soins particuliers. Je crois que dans deux ou trois jours, on doit m'évacuer sur l'hôpital de Toul où je recevrai les soins nécessaires de spécialistes. Cela m'ennuie parce que je ne sais si, de ce fait, ma permission ne sera pas un peu retardée. On me donnera peut-être une convalescence de quelques jours : si oui, je voudrais bien qu'elle s'ajoute à ma permission régulière ce qui me permettrait de passer un peu plus longtemps en famille. Enfin, je ne sais pas encore comment tout cela se terminera quoi qu'il en soit, ne te tourmente pas, car mon état n'est point inquiétant et tous les jours je me félicite d'avoir échappé avec si peu de mal à une telle commotion.

Il me tarde de recevoir quelques lettres de toi en réponse à toutes celles que je t'ai écrites depuis quelques jours, lettres qui toutes, hélas, mettent bien longtemps pour arriver à destination, mais il n'y a rien à faire, c'est la guerre ! À ce propos, tu dois être bien intéressée ces jours-ci par les nouvelles que tu dois lire dans les journaux et concernant nos opérations sur le front de la Somme et de l'Oise. Dieu veuille que cette progression de nos troupes se continue sans trop de pertes. Mais quelle dévastation, quelles ruines ces bandits de Boches sèment autour d'eux dans leur retraite. Je pense que bientôt nous reprendrons la propriété de Marguerite Pinard à Coucy-le-Château. Tâche d'avoir par elle des détails sur l'état dans lequel elle retrouvera son château. Tu me le communiqueras, ce qui sera pour moi très intéressant : je crains bien qu'elle ne retrouve qu'un amas de ruines. Écris-lui un mot pour qu'elle t'informe dès qu'il lui sera possible d'avoir des nouvelles. Ton père a dû être rassuré par mes lettres adressées à toi et à celle écrite à lui directement : le pauvre homme se figurait que je ne disais pas toute la vérité.

Que dit Monsieur le Curé et que décide-t-il au sujet de Nénette ? J'espère que cette question est résolue et que tu n'as pas été de nouveau consulter Pierre et Paul. Dans une lettre à maman, je lui disais de recommander aux métayers, à Marceline en particulier, de semer le plus de pommes de terre, haricots et topinambours possibles, ces derniers, surtout, jamais ils n'en font assez et cela ne demande pas beaucoup de soin. Qu'ils travaillent et qu'ils élèvent des volailles en quantité : cela remplacerait avantageusement la viande de boucherie qui doit être à des prix très élevés. Et ce Galinat, travaille-t-il ? Et ton jardin, comment est-il ? Tes semis n'ont-ils pas été trop mangés ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman, les petites et Marthe. Mon souvenir à Mademoiselle. Bien des choses à Meine, Marie et Édouard. Ici il fait encore très froid, il neige, il grêle, etc. André

#### [2<sup>e</sup> lettre]

J'allais mettre mon mot sous enveloppe lorsque je reçois quatre lettres : deux de toi, une de maman et une autre de Joseph. Je croyais que tu avais renoncé à ton voyage puisque tu avais laissé partir Bertrand et Paule et au dernier moment, tu es partie seule. Il fallait partir avec Bertrand ou y renoncer complètement, mais Marguerite te ferait aller à travers les montagnes et les mers sur un signe. Enfin ! Comment ce voyage s'est-il effectué ? Tu me donneras des détails. As-tu eu le temps de choisir un costume et l'as-tu trouvé ? Enfin, donne-moi des nouvelles.

De même que tu as fait mille tergiversations pour ton voyage, de même tu opères pour Nénette. Pourquoi donc demander l'avis de tant de monde, avis qui se contredisent tous ! C'est ainsi que l'on ne fait rien. Du moment que tu as le mien, cela suffit. Je t'ai écrit ce que je pensais à ce sujet, je l'ai écrit aussi à Nénette, par conséquent

il n'y a qu'à marcher. L'année prochaine, elle ne sera guère plus savante qu'aujourd'hui et ne comprendra pas mieux les mystères de notre religion que nous ne pouvons expliquer nous-mêmes. Par conséquent, préparez cet enfant le mieux possible et ne discutez plus. Monsieur le curé a raison en disant : quelles têtes !

C'eut été bien plus agréable pour toi de faire le voyage avec Bertrand et Paule et tu aurais eu aussi plus de temps pour faire tes affaires et pour ton séjour. Qu'as-tu vu à Paris ? Les Beucé ou personne ? Dans quel magasin as-tu pris ton costume et coût ? Est-il bien ?

Adieu encore et mille baisers. Tu dois recevoir des lettres presque tous les jours, mais souvent celles écrites à trois jours d'intervalle arrivent en même temps : n'en sois pas surprise, c'est la guerre.

### **323. Lettre – 22 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

Je reçois une lettre de toi venant de Paris, hôtel métropolitain, lettre dans laquelle tu parais satisfaite de ton voyage : tant mieux. Je vois que tu t'es bien promenée, que tu n'as pas été fatiguée, que tu as trouvé ton costume et que tu as pu voir aussi Marguerite. Enfin, la prochaine fois que tu m'écriras, tu seras revenue au foyer.

Décidément, après-demain samedi, le médecin doit me renvoyer à l'hôpital à cause de mon oreille qui me fait mal et qui a des écoulements abondants. Je n'entends pas de ce côté le tic-tac de ma montre et je voudrais bien ne pas rester sourd. Il faut espérer qu'après quelques jours de traitement, cette surdité disparaîtra. Je viens de recevoir la visite de mon commandant. Si à l'hôpital on me donne un congé de convalescence, ce congé est indépendant de la permission que je devais avoir et ne peut s'ajouter à elle. Donc, si on me l'accorde, je ne pourrai prendre cette dernière permission qu'après être revenu un mois au front. J'aurais préféré qu'elles s'ajoutent toutes deux, mais les règlements y sont opposés. Ma plaie se cicatrise petit à petit, la barbe qui repousse avec la peau est bien ennuyeuse, mais mon oreille me fait mal. Cependant, je dois m'estimer bien heureux de m'en sortir ainsi et je suis étonné de ne pas avoir ressenti de douleurs plus tôt de ce côté-là après la commotion aussi violente. Aussitôt que je serai guéri, je t'arriverai, mais je ne sais pas le temps que cette guérison demandera. Regarde dans Larousse ce qu'on dit de l'otite. Tu adresseras ta prochaine lettre, aussitôt celle-ci reçue, à « Hôpital complémentaire – numéro 22 – Toul – Meurthe-et-Moselle ». Si ce n'était pas cette adresse, je t'écrirais aussitôt. Quelle scie tous ces changements. Pourvu qu'il n'y ait rien de grave et que je guérisse vite, c'est tout ce que je demande. Aussitôt que je serai installé dans cet hôpital, je t'écrirai. Je te quitte, ma bien chère Babeth en t'embrassant bien tendrement ainsi que tous. André

### **324. Lettre – 23 mars 1917**

J'arrive à l'instant à mon hôpital à Toul, hôpital militaire Gama. Donc, l'adresse que je te donnais hier est fautive. On ne sait jamais où l'on va dans notre métier que quand on arrive à l'endroit même, et encore. Demain, je t'écrirai plus longuement et te dirai ce que le médecin paraît devoir trouver à ma maladie. Je suppose que ce ne sera pas long, je le souhaite de tout mon cœur. Je fais des vœux pour que mon mot t'arrive le plus tôt possible, aussi je te l'envoie dès mon arrivée ici. Écris-moi donc directement à cette adresse. Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse bien affectueusement ainsi que tous. André

### **325. Lettre – 24 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

Les lettres vont encore avoir un grand retard jusqu'à ce qu'elles puissent venir ici directement. En arrivant hier j'ai donné ma nouvelle adresse à ma compagnie, de même que je t'ai envoyé la mienne : hôpital militaire Gama (Toul). Il faut que j'aille de cet hôpital à une autre dans Toul voir le médecin spécialiste pour mes oreilles : il me tarde de savoir ce qu'il va dire de mon mal et de ces écoulements continuels qui du reste n'ont rien de surprenant après la commotion éprouvée. Je désire qu'il n'y ait rien de grave et que je sois vite guéri pour aller te voir. Qu'il me tarde aussi d'avoir quitté tous ces pansements qui m'entourent la tête et qui me donnent l'aspect d'un complet infirme. J'aperçois dans les vastes cours de l'hôpital les infirmières de la Croix-Rouge, mais il n'y en a point dans mon service : cela me fait songer à Marguerite que je serais bien heureux de voir ici. Dans l'hôpital où je vais aller tout à l'heure, il existe, paraît-il, des infirmières anglaises de la Croix-Rouge. Je pense que tu as dû recevoir ma lettre d'hier avec mon adresse, je pense que d'ici mes lettres mettront un peu moins de temps. C'est ce que tu me diras. Je ne sais pas le temps que vous avez à Montignac, ici il fait un froid de chien avec un vent glacé : on se croirait encore en plein hiver ce sera ainsi jusqu'au mois de mai.

J'ai interrompu ma lettre pour aller à la consultation d'un spécialiste, visite et examen qui m'ont très fatigué. Le médecin a prescrit un traitement assez compliqué : il a constaté une légère perforation du tympan. Dans quelques jours on verra le résultat du traitement. Pourvu que l'os maxillaire (mastôidite) ne soit pas atteint et qu'une opération ne soit pas nécessaire. Je ne sais quand donc il sera possible d'aller à Montignac. Je tâcherai de te donner de mes nouvelles le plus souvent possible. Tu m'excuseras de ne pas t'écrire plus long aujourd'hui, mais cette course en auto m'a chaviré l'estomac et la tête. Ne t'inquiète pas à mon sujet, il faut espérer que dans quelques jours j'irai mieux et qu'il n'y aura pas de complication.

Adieu ma bien chère Babeth, je vous embrasse tous de tout mon cœur. Je ne puis écrire à Joseph aujourd'hui, tu lui donneras de mes nouvelles. André

**326. Lettre – [sans date, probablement dans la nuit du 24 au 25 mars 1917]**

J'avais cacheté ma lettre et je me suis couché. Je t'envoie ce mot pour te recommander de ne pas t'inquiéter et surtout de ne pas te mettre dans l'idée de venir me voir ce qui serait absurde, car tout dernièrement on a fait repartir la femme d'un officier qui était venue voir son mari et qui a été obligée de repartir sans l'avoir vu. Je pense qu'avec le traitement ordonné, mon otite passera vite. Que les petites prient Dieu pour cela afin que je puisse aller vite vous voir. Je vous embrasse bien. André

Hôpital militaire Gama Toul

**327. Lettre – 25 mars 1917**

Un mot ma bien chère Babeth pour te donner de mes nouvelles : je ne puis écrire longuement tant la tête me fait mal. Je souffre horriblement : impossible de dormir, jamais je n'aurais cru que cette maladie fut aussi douloureuse. Combien cela durera-t-il ? Je suis contrarié de ne pas avoir de nouvelles, mais elles n'arriveront que dans deux jours ou trois, cela augmente bien mes peines. Il me tarde de recevoir de vos nouvelles. Mon traitement est assez compliqué : bains d'oreilles, inhalations, etc. Pourvu qu'il me guérisse. Ces médecins à l'ambulance qui n'ont pas été fichus de voir que le tympan de mon oreille était perforé ! J'étais donc soigné uniquement pour ma joue alors que c'était l'oreille qui était la plus malade.

Je te donnerai de mes nouvelles le plus souvent possible, tu as dû recevoir l'adresse de mon hôpital. J'attends les lettres que tu as écrites à ma compagnie. Que c'est long ces correspondances. Mille baisers. André

**328. Lettre – 26 mars 1917**

Ma bien chère Babeth

C'est un véritable chagrin pour moi de ne recevoir aucune lettre, aucune nouvelle de vous. J'attends toujours qu'on me renvoie celles adressées à ma compagnie, mais tout cela est si long. Je crains de ne rien recevoir encore avant deux ou trois jours. Cette nuit, j'ai un peu moins souffert et le sommeil m'a un peu reposé, mais les trois premières nuits passées à l'hôpital ont été affreuses, car impossible de placer sa tête dans une position quelconque sans ressentir des douleurs affreuses. J'ai toujours un écoulement d'oreille, pourvu que cela puisse passer petit à petit. Je crains que ce ne soit encore long. Moi qui comptais tant être avec vous à Pâques ! Que de déceptions dans la vie !

Pour ce qui concerne Nénette, il n'y a qu'à la préparer et si sa première communion ne peut se faire le Jeudi Saint ce sera la semaine suivante, quand j'arriverai. J'ai écrit 36 lettres à ce sujet, mais comme je ne reçois aucune réponse de toutes ces lettres écrites cependant depuis longtemps, je suis comme étranger à tout. Je t'avais chargée d'écrire à Joseph qui m'avait demandé de mes nouvelles, je pense que tu t'en es acquittée car écrire me donne encore une certaine fatigue, tout, du reste.

Marguerite doit-elle rester longtemps à Montdidier ou doit-elle aller dans un autre hôpital ? Je croyais qu'il n'y avait que des infirmières anglaises à Montdidier.

Quel temps fait-il à Montignac ? Pouvez-vous faire vos travaux ? Ici, c'est toujours la neige, le froid, l'hiver. Il est vrai que je n'en souffre pas pour l'instant puisque je ne sors jamais, ce qui ne m'amuse guère ! Je pense que ma lettre arrivée immédiatement après celle où je te donnais l'adresse de l'hôpital 22, adresse fautive puisque je suis à l'hôpital Gama, je pense que cette lettre te sera arrivée assez tôt pour t'empêcher d'écrire à ce premier hôpital. Que c'est ennuyeux ces déplacements où on ne sait jamais où l'on va à cause des lettres qui ne vous arrivent qu'après un retard de huit jours ! Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que les petites, maman et Marthe. Mon souvenir à Mademoiselle et bien des choses à Meine. André

### 329. Lettre – 27 mars 1917

C'est véritablement énervant et décourageant de toujours écrire sans recevoir une lettre de toi ma chère Babeth, d'autant plus que je sais que tu écris souvent, mais tes lettres vont me chercher là où je ne suis plus et pour revenir me trouver, que de temps il faut ! Dès mon arrivée ici j'ai donné mon adresse à ma compagnie et à toi, mais avant que ces lettres soient arrivées et que tu aies répondu, c'est long. Je vais probablement en recevoir une quantité à la fois, qu'il me tarde. Quant à toi, tu es mieux partagée en ce sens que je sais où te trouver et que tu as dû recevoir de mes nouvelles presque tous les jours.

Il me semble que je vais un peu mieux ce matin : les douleurs de la tête et des oreilles ont été moins violentes cette nuit, ce qui m'a permis de dormir. L'écoulement de l'oreille est encore très grand, mais il me semble que cela n'est pas un mal, car si cet écoulement n'avait pu se faire extérieurement, c'eût été plus grave. J'ai été très souffrant les deux premiers jours passés ici lors de ma visite au spécialiste qui m'avait fait très mal pour m'examiner, de plus il avait prononcé le mot d'opération qui m'avait terrorisé : tu sais combien je les déteste, d'autant plus qu'à cet endroit-là, elles sont fort douloureuses. N'est-ce pas Madame Garelli que l'on avait opérée l'année avant la guerre ? J'espère que le traitement prescrit me guérira, je commence du reste à en ressentir les effets bienfaisants : deux bains d'oreilles par jour à l'alcool boriqué, trois lavages, des pansements humides à entretenir sur les os derrière l'oreille, des inhalations, etc. Comme nourriture, je bois du lait, du bouillon, mange un peu de purée de pommes de terre. Heureusement, je n'ai pas de fièvre ou très peu, mais ce sont ces maudites douleurs dans la tête et ces élancements dans l'oreille qui sont terribles. Quant à la brûlure, elle est presque guérie. C'était en somme la blessure la plus apparente, mais la moins sérieuse qui était soignée tandis que la plus grave, qui n'était pas apparente, était délaissée. Le médecin qui m'a examiné paraissait très au courant de son affaire d'autant plus que cette maladie est maintenant très fréquente à cause des commotions violentes provoquées par les projectiles.

Je ne puis te parler de rien : je ne vois rien, je ne sais rien, je ne reçois rien, je vis comme au milieu d'un vaste désert, abandonné de tous, aussi je m'embête ! Je fais tout ce que je peux pour bien me soigner et vite me guérir afin d'aller vous voir. Dire que sans cette maladie, je partais le 1<sup>er</sup> avril ! Enfin, espérons que cela ne durera pas trop longtemps et que mon médecin chef voudra bien m'accorder une convalescence pour me dédommager. Ma crainte aussi est de rester sourd d'une oreille, je serai bien avec Monsieur de M. À propos, comment va-t-il ? Comment va Joseph ? Qu'il me tarde de recevoir des nouvelles de tous !

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que nos chères petites filles, maman et Marthe. André

Avez-vous un temps qui permette de faire faire les travaux de la saison ? La terre est ici recouverte de neige : c'est tout ce que je vois de la fenêtre de ma chambre avec le panorama de Toul.

### 330. Lettre – 30 mars 1917

Ma bien chère Babeth

Enfin, je reçois une lettre de toi, la première depuis que je suis arrivé ici et j'en ai été bien heureux, mais d'autres doivent avoir pris la direction de mon corps et ne me sont pas encore revenues. Hier je ne t'ai pas écrit parce que j'avais été à l'autre hôpital, celui où on aurait dû me mettre en premier et dont je te donnais l'adresse dans une première lettre, pour voir le médecin spécialiste. Il a procédé à un nouvel examen qui m'a fait du reste bien souffrir. Malgré le traitement qu'il m'a fait subir pendant ces quelques jours, il trouve que mes douleurs de tête et derrière l'oreille persistent toujours aussi veut-il me faire hospitaliser dans son hôpital : je vais y aller ce soir ou demain matin. C'est pour cela que ce matin, je t'ai envoyé un télégramme pour te donner l'adresse de cet hôpital afin que tes lettres ne mettent pas de retard à m'arriver. Il y a au service de ce médecin une religieuse qui m'a fait fort bonne impression et que j'aimerai mieux que quelques infirmiers d'ici qui ne valent pas cher. Ma terreur c'est qu'on me fasse quelque opération, ce que je redoute par-dessus tout.

Là où je vais aller, ce n'est pas un hôpital proprement dit, ce sont des casernes aménagées pour la circonstance pour soigner les malades, où l'on ne reçoit pas d'officiers, mais où se trouvent tous les spécialistes de différentes maladies. Par conséquent, le docteur qui dirige la maladie sera plus à même d'en constater la marche. Si ma maladie n'était pas survenue, c'est après-demain que je devais prendre la route de Montignac et maintenant dans combien de temps aurais-je ce plaisir ? Il est vrai que mon congé sera plus long, j'espère. La réflexion de Marie Fr ne m'étonne pas, mais il est inutile de te recommander de ne pas avoir les mêmes idées qu'elle. Quelle extravagance dans leur douleur, ces types dans le genre de Marie !

Inutile de ne rien m'envoyer : je ne mange pas, je bois du bouillon, du lait, de la purée, donc je n'ai besoin de rien. On m'a fait purger ce matin. Quant à la lecture, cela me fatiguerait : c'est juste si je puis lire les journaux. Et je pense bien que dès que je serai en mesure de manger et de mener la vie de tout le monde, je ne moisirai pas ici. Je t'avais chargé dans une de mes lettres de donner de mes nouvelles à Joseph : je crois que beaucoup de ces lettres ne te parviennent pas ou avec un grand retard.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

### 331. Lettre – 31 mars 1917

Ma bien chère Babeth

Depuis hier au soir je suis hospitalisé là où on aurait dû me mettre tout d'abord et si cela avait été fait ainsi, je serais très probablement guéri à cette heure. On ne m'y a pas mis parce qu'on n'y met jamais les officiers, qu'il n'y a point de chambre pour eux, etc. Qu'importe ! Je suis dans une salle où il y a quelques blessés, on m'a fait dans un coin comme une petite alcôve avec des draps : je suis parfaitement et surtout très bien soigné. Mon oreille coulant toujours énormément et mes douleurs de tête ne passant pas, on devrait m'opérer ce matin de la mastoïdite (opération qu'a subie, je crois, Madame Garelli) et on vient à l'instant de remettre l'opération à deux ou trois jours parce qu'il y a du mieux dans mon état. Ce mieux persistera-t-il et permettra-t-il d'éviter l'opération, je ne sais, je le souhaite. Si elle doit se faire, j'aurais voulu être vite débarrassé : à cette heure ce serait achevé. Je me proposais de te faire écrire ce soir par la religieuse après mon opération, mais c'est moi-même qui t'écrirai ça vaut mieux.

Je pense qu'hier tu as reçu mon télégramme te donnant mon adresse de façon à ce que je puisse avoir tes lettres sans trop de retard. C'était donc le 1<sup>er</sup> avril que je devais partir vous voir, c'est-à-dire demain, sans cet infect obus qui est venu tout déranger. Si on m'opère, il faudra un mois avant que je puisse aller vous voir. Si on ne m'opère pas, ce sera peut-être moins long. Enfin, de toute façon, le mois d'avril est bien compromis, toi qui t'inquiétais tant au sujet de Nénette, elle aura donc un mois de plus pour se préparer à sa première communion qu'elle fera dès que je serai arrivé.

Je ne vais pas encore recevoir de lettres pendant quelques jours : quelle scie ! Mais avec ces changements, c'est fatal. Cependant, ici surtout, ce serait ma principale et seule distraction, car c'est souvent la nuit et le jour que ma pensée va vers toi, vers ces chères petites, vers toute la famille. Tu avais, je crois, deux ou trois livres très beaux disais-tu que tu me conseillais de lire : pourrais-tu me les envoyer par la poste en paquet recommandé ?

C'est le 26 avril que doit avoir lieu le dernier versement pour la Défense nationale. Voudrais-tu que je t'envoie la somme qui me concerne ou préfères-tu attendre que je te la porte moi-même ? Tu me renseigneras à ce sujet. D'ici là je verrai du reste quelle tournure va prendre ma maladie. Si je vois ne pas pouvoir être à Montignac pour cette époque, je t'enverrai la somme.

Adieu ma bonne Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

### 332. Lettre – 1<sup>er</sup> avril 1917

Ma bien chère Babeth

Enfin, je reçois toutes mes lettres en souffrance depuis mon départ de l'ambulance, je viens d'en lire 22. Tu voudras bien donner de mes nouvelles à tous, car il m'est impossible d'écrire. Madame de Beucé me demandait une lettre, H de M. aussi, tu leur donneras des nouvelles, j'en suis incapable. Je me trouve mieux en ce sens que je ne ressens pas de douleurs violentes comme avant, mais il existe une sensibilité derrière l'oreille sur l'os mastoïdite qui est un mauvais indice et l'opération qui avait été différée avant-hier va être faite demain, je pense. Je croyais pouvoir y échapper comme je te l'écrivais hier, mais ce ne sera pas possible, hélas !

Je resterai peut-être deux ou trois jours sans t'écrire : ne t'en trouble pas. Je reçois ta dépêche me demandant si tu peux venir me voir. Certes, je ne demanderais pas mieux que de te voir, mais te faire venir ici, dans une ville épouvantable où tu ne sauras où te mettre, où je ne pourrai causer librement avec toi n'ayant pas de chambre spéciale, etc., tout cela n'est pas possible, d'autant plus que le voyage est long, très coûteux. Je serais beaucoup plus malheureux de te savoir ici, cela ne compenserait pas le bonheur de te voir. Du reste pour cela, il faudrait attendre encore quelques jours. Ce que je préférerais c'est que tu viennes à ma rencontre à Paris par exemple me prendre lorsque j'irai en convalescence. Nous passerions une journée ou deux ensemble, nous ferions nos emplettes, etc. ce qui serait beaucoup plus intéressant. La sœur me disait ce matin que la guérison complète de l'opération, des suites, etc. demandait un mois. De plus, ce sont aussi des formalités à n'en plus finir pour venir

ici, car Toul est considéré comme camp retranché. Je serais très ennuyé de te savoir aux prises avec toutes ces difficultés : il vaut mieux prendre patience encore quelque temps.

J'ai écrit hier à Joseph, j'avais dans ce courrier volumineux une lettre de lui ainsi que de Louise, il y en avait une de toi que tu m'écrivais d'un hôtel à Orléans : tu vois le retard. Enfin, maintenant que je n'aurai plus à changer d'hôpital et que tu connais mon adresse, les lettres arriveront plus vite. Je tâcherai de te faire envoyer une somme d'argent : on devrait me porter ma solde ces jours-ci, je chargerai ceux qui me la porteront de t'envoyer un mandat ne voulant pas garder sur moi autant d'argent, tu pourras ainsi faire le versement du 26 avril. Oui, prends patience, ne t'embarque pas dans un voyage que tu regretterais et attendons le moment propice de nous retrouver à Paris.

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. André

Le médecin, qui va faire cette opération, la fait d'une façon très courante et fort bien, paraît-il.

### **333. Lettre – 1<sup>er</sup> avril 1917**

Je reçois à l'instant deux lettres, l'une du 29 mars, l'autre du 30 : vous vous inquiétez inutilement. Je suis admirablement soigné et ne manque de rien. J'ai la chance d'avoir ici une religieuse fort intelligente et dévouée qui est très bonne pour moi et me soigne bien. Je n'ai presque pas de fièvre, mais je pense qu'on va m'opérer demain matin, opération qui se fait, paraît-il, très facilement surtout par le médecin spécialiste qui me voit tous les jours et qui est fort bien. Donc, je suis sous le rapport des soins aussi bien qu'on peut l'être. C'est précisément parce que je devais être avec ce spécialiste qu'on m'a mis dans cet hôpital. Quelle idée d'avoir écrit au médecin chef de Gama dont je ne dépends plus. C'est stupide ! Crois-moi, je te dis exactement la vérité, avec l'opération ce sera un peu plus long, voilà tout, je t'ai écrit une lettre tout à l'heure. Ne viens pas ici, tu t'en repentirais. Écoute-moi, je t'en supplie. Cela ne servirait qu'à me préoccuper un peu plus et à me donner de la fièvre. Faites votre neuvaine, c'est tout ce que vous pouvez faire de mieux. Mille baisers. J'ai voulu écrire comme toi au lit parce que je viens de me coucher (quatre heures du soir), mais je ne suis pas bien ainsi. Je ne souffre plus depuis trois jours.

### **334. Lettre de la sœur infirmière – 2 avril 1917**

« Madame,

Monsieur Vacquier ayant été opéré ce matin me demande de vouloir bien vous donner de ses nouvelles puisqu'il ne peut le faire lui-même.

L'opération s'est très bien passée et était de toute nécessité. Le docteur spécialiste en attend un bon résultat. Votre cher malade est en ce moment bien réveillé et assez calme, cependant il nécessite qu'on le veille cette nuit. Demain matin nous vous donnerons d'autres bonnes nouvelles.

En attendant, veuillez, Madame, croire à mon dévouement religieux. Sœur M. Léonce »

### **335. Lettre du médecin – 2 avril 1917**

« Madame,

On me communique votre lettre adressée au médecin chef de l'hôpital militaire au sujet de votre mari.

Il est entré ayant une otite grave de l'oreille moyenne s'étant propagée aux cellules de l'apophyse mastoïde. Devant le danger de propagation au cerveau, le spécialiste, l'aide-major Daure, décida l'opération qui fut faite hier matin et réussit fort bien.

Mais en même temps en faisant analyser ses urines, on s'aperçut qu'elles contenaient une forte proportion d'albumine. C'est une complication qui est très sérieuse et peut d'un moment à l'autre amener une catastrophe : aussi, ce matin, j'envoie au maire une dépêche d'état grave qui vous permettra de prendre le train et de venir rapidement.

Espérons toutefois dans la forte constitution du Capitaine, c'est sur cette pensée d'espoir que je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Dr J. Brullard, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, médecin chef de l'hôpital Bautzen n° 22 Toul.

En descendant à la gare de Toul, ne pas aller en ville, mais demander le chemin d'Ecrouves. L'hôpital est dans les casernes (Hôpital Bautzen) »

**Venue de son épouse début avril jusqu'au 14 ou 15 avril**

**336. Lettre – 17 avril 1917**

Comme je te l'avais promis, ma bien chère Babeth, je te donne de mes nouvelles tous les jours. Je pensais recevoir ce matin une carte de toi venant de Paris, mais rien n'est arrivé : je pense que ce sera pour demain. J'ai écrit hier à maman. Je mène tous les jours cette vie que tu connais : le matin je lis les journaux avant de me lever, journaux qui apportent de très bonnes nouvelles de la guerre ce qui est consolant. Après mon lever, mon déjeuner qui ce matin était excellent, car j'avais des pommes de terre en robe de chambre avec du beurre ce qui est meilleur que la purée non salée. Hier j'avais du riz au lait et comme je ne l'avais pas fini, Joas me l'a arrangé le soir avec du chocolat ce qui était délicieux. Aujourd'hui je vais lui faire faire une bonne crème, car j'ai une bonne provision d'œufs. Mon albumine est aujourd'hui à 30 centigrammes ce qui est fort peu de chose. Ta présence me manque bien et les après-midis me paraissent bien longs, mais il vaut mieux que tu sois revenue à Montignac où ta présence est plus utile.

Hier, j'ai reçu la visite de l'officier d'approvisionnement qui m'a confirmé les grands dégâts occasionnés dans notre régiment par le gaz. Il y a eu beaucoup de victimes. Mon bataillon a eu la chance de très peu écoper. Joseph m'avait écrit hier qu'il allait mieux, mais qu'il gardait encore la chambre. Lorsque je me couche le soir vers six heures, je suis heureux de retrouver mon lit : que je suis faible ! Mes jambes sont de véritables fuseaux ! Mes deux cadres où vous êtes sont superbes et font un joli effet sur ma table. Il me tarde de recevoir une lettre de toi me donnant des détails de ton voyage et ton arrivée. Écrivez-moi vous aussi tous les jours pour que je puisse avoir souvent de vos nouvelles.

C'est absolument réglementaire pour les convalescences : lorsque je serai guéri, je serai évacué à l'arrière là où le train sanitaire se dirige, il n'y a pas de choix (Lyon, Bordeaux ou Paris). Je resterai là 8 ou 10 jours et on me donnera une convalescence. Je voudrais que ce soit Bordeaux parce que c'est très près de nous. Enfin, nous n'y sommes pas encore, car il faut bien compter trois semaines avant que je sois guéri.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur, ainsi que maman, les petites et Marthe. Bonjour à Meine, Marie et Édouard. Mon souvenir à Mademoiselle. André

**337. Lettre – 18 avril 1917**

Ma bien chère Babeth

Hier j'avais mis ma lettre à midi et à trois heures est arrivé ton mot de Paris me disant que ton voyage s'était bien effectué. Ce matin la lettre d'Yv. de B. me dit que tu t'es promenée et distraite dans la capitale : tant mieux ! Tu dois être arrivée maintenant à la maison bien heureuse d'avoir fini de rouler et de retrouver toute la famille. Reçu aussi une carte de Madeleine arrivée après ton départ, carte que je t'envoie. La lettre de maman et des petites est arrivée aussi dans la soirée. Que tu dois être heureuse de retrouver ces chères petites à qui je pense si souvent.

Je vais toujours assez bien, ce matin mon albumine a encore diminué, on peut même dire qu'elle a disparu. Mon pansement a été fait ce matin, le médecin trouve la plaie en bonne voie et la sœur m'a arrangé mon pansement de façon à ce que je puisse me faire raser ce qui me fera paraître un peu moins infirme et un peu moins vieux. Ma purée sans sel est un peu moins mauvaise, car j'ai fait mettre du beurre et avec un peu de pain, qu'on m'a permis, elle était très bonne. J'ai fait porter quelques dattes pour manger comme fruit. Enfin je ne suis pas trop mal en attendant une convalescence et la guérison complète. J'ai reçu ce matin une lettre de ta sœur à qui je vais écrire aussi. Je commence maintenant à ne plus être aussi fatigué en écrivant quoique pas encore revenu à mon état normal, tant s'en faut. Il me tarde de recevoir une longue lettre de toi me donnant tous les détails sur ton voyage et tes courses à Paris et me disant comment tu as trouvé toute la famille en arrivant.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

Je viens de recevoir la lettre de maman ainsi que celle de Jacques. Maman a bien fait de répondre pour moi. Reçu aussi celle de Nénette et Meine. Embrasse bien toutes ces petites. Bien des choses à Meine.

**338. Lettre – 19 avril 1917**

Ma bien chère Babeth

Mon albumine a presque totalement disparu : dans l'analyse de ce matin, on a trouvé moins de 5 cg. Ce matin est passé un médecin inspecteur qui a dit que l'albumine était une maladie très fréquente dans les tranchées, que cela provenait de la vie menée, pénible et du régime alimentaire, ce qu'on avait appelé « l'albuminurie de tranchée ». Je crois que cet homme a raison quoi qu'en dise la sœur et que si on faisait analyser les urines de tous ceux qui ont mené la vie de la tranchée depuis longtemps on trouverait chez tous des traces plus ou moins grandes.

De ce côté-là, je suis donc débarrassé, reste toujours ma plaie à guérir. Je viens de me promener un peu dans cette cour que tu connais, mais il ne faut pas une longue promenade pour me fatiguer et mes jambes ne sont pas solides.

J'ai reçu une lettre de Madeleine Dutard datée du 15 avril : elle te croit encore ici. Rien reçu depuis ton arrivée à Montignac. Il me tarde bien de recevoir une lettre de toi.

Mille baisers ma bonne Babeth pour tous. André

Mes journées sont longues tant qu'il ne m'est pas possible de me promener longtemps.

### 339. Lettre – 20 avril 1917

Je pensais recevoir une lettre de toi ce matin, ma bien chère Babeth, et rien n'est encore arrivé. J'espère que le courrier de trois heures m'apportera la lettre tant désirée. Je vais toujours aussi bien que possible. Ma dernière analyse d'urine a donné néant comme albumine aussi me permet-on de manger, ce qui va un peu agrémente mon régime. Ma plaie, pansée ce matin, va, paraît-il, bien. Je souhaite que cette plaie se cicatrise vite de façon à me rapprocher de la convalescence souhaitée. Mon médecin va revenir, car tous les officiers en permission sont rappelés ce qui dénote des opérations importantes de tous côtés. Bonnes nouvelles du côté anglais et de notre front de Soissons et de Champagne. Si cela pouvait être le commencement de la déconfiture de cette race immonde ! Le papier que tu m'as acheté est bien ennuyeux, il a continuellement des fils qui viennent se loger dans les becs de la plume. Je me promène un peu tous les jours pour faire prendre des forces mes jambes, mais il fait très froid par moments.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. André

Je viens de recevoir tes deux lettres du 17 avril qui m'ont fait grand plaisir. Merci pour le petit colis de pommes, beurre, chocolat et merci à ces chères petites filles, mais ne me renvoie rien, car on me donne tout ce qu'il me faut.

### 340. Lettre – 21 avril 1917

Ma bien chère Babeth

Tu ne t'étais pas vantée des péripéties de ton voyage lors de ton arrivée à Toul lorsque tu m'as eu quitté le soir après m'avoir vu dans ma chambre d'hôpital. Tu ne m'avais pas dit que tu n'avais pas trouvé de place à cet hôtel d'Alsace, que tu étais revenue en désespoir de cause à l'hôpital caserne, que tu avais couché dans une chambre avec Paule, que tu avais là passé la nuit sans te reposer bien entendu, sans avoir rien mangé, etc. Tu as bien fait de ne pas me le dire parce que cela m'aurait irrité et donné la fièvre. Toutes ces histoires-là étaient prévues par moi à l'avance tant je connais parfaitement la manière de faire des femmes en général et de toi en particulier. C'est pour cela que je reculais toujours la date de ton départ de Montignac. Enfin, tout cela est passé, mais l'expérience ne te servira de rien pour l'avenir, c'est ce qu'il y a de décourageant. Tu as eu de la chance de ne pas avoir eu des 10 à 12 heures de retard dans la marche des trains.

Je commence à manger : ce matin une omelette et des pommes de terre en robe de chambre avec du beurre. Du reste, depuis plusieurs jours, on m'a donné avec mes légumes du beurre salé de Normandie délicieux, mes légumes n'étant pas salés et le beurre l'étant un peu, le tout mélangé ensemble était délicieux. Cette tricherie m'a permis de supporter un peu mieux les ennuis du traitement et cela n'a pas empêché mon albumine de disparaître : on ne fera mon analyse que tous les trois ou quatre jours. Tu feras bien de t'occuper du livre et chapelet de Nénette, car je ne sais quand et où j'aurais pu faire ces achats. Je ne sais s'il me sera possible d'aller en ville chercher ton coulant de chaîne. Je ne sais point si d'ici je partirai directement pour Montignac, je ne le pense pas, car on m'évacue sur l'intérieur avant et c'est de ce dernier hôpital que ma convalescence me sera donnée. Quel sera-t-il ? Je ne sais, je voudrais bien aller à Limoges, mais ce sera-t-il possible ? Du reste, il faut avant tout être guéri et je ne désire être évacué d'ici qu'après que ma guérison sera assurée, car je ne tiendrais pas à retomber malade ailleurs.

Il faudrait pour Nénette un chapelet qui soit enfermé dans un étui quelconque afin qu'il soit facilement transportable dans la poche sans risque de s'abîmer.

Les journées me paraissent assez longues et bien monotones. Je ne puis aller loin me promener, que dans cette cour où il fait très froid. Je mettais mes lettres à midi, mais je remarque que les tiennes arrivent à trois heures du soir aussi je t'envoie les miennes le soir pour qu'elles partent le matin.

Adieu ma bien chère Babeth je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

As-tu trouvé tes cartes postales de Nancy et reconnu ce que tu avais vu ? Reçu ton livre et le chou-fleur : merci, mais ne renvoie plus rien comme boustifaille sauf des asperges quand il y en aura, mais je serai peut-être parti.

**341. Lettre – 22 avril 1917**

Ma bien chère Babeth

Je viens de recevoir ta lettre : tu as dû avoir dans une des miennes réponse à ce que tu me demandes au sujet de mon albumine dont on ne se préoccupe plus depuis trois jours, de temps en temps on me fera une analyse d'urine. Mes pansements se font tous les deux jours et ne sont pas douloureux comme les premiers. Ma plaie va, paraît-il, aussi bien que possible. Je mange mieux à présent : le chou-fleur envoyé a été mangé ce matin en partie avec une sauce blanche, je veux tâcher d'avoir un peu d'huile et de vinaigre pour manger l'autre partie de cette façon. Ce matin, je suis allé à la messe à la chapelle que tu connais à 11 h 1/4 il n'y fait pas chaud dans cette chapelle ! J'ai commencé à lire le « Sens de la mort », livre qui m'intéresse, mais qui n'est pas gai. Le temps passe ainsi plus vite, car les journées seraient ici affreusement longues et il me semble que, vers midi 1/2, quand j'entends des pas dans ce corridor se diriger vers ma porte, tu vas paraître dans cette petite chambre. Jonas va probablement partir ces jours-ci pour une permission de 7 jours et ensuite regagner son régiment qui doit être en Champagne probablement. Il a fait un dessus de table de nuit que je vais t'envoyer. Hier, la sœur a été à Toul et m'a rapporté un joli pot de confiture d'abricots que je vais lui payer bien entendu. Je ne sais si cette confiture est bonne ne l'ayant pas encore goûtée.

Tu me dis toujours de demander Limoges si on est obligé de m'évacuer à l'intérieur ce que je crois obligatoire d'après les règlements. Sans doute je ne demanderais pas mieux d'aller là, mais, encore une fois, on ne peut choisir. Il y a un train sanitaire formé pour telle direction, tel centre, ce train va là et non pas ailleurs, c'est pour tout le monde. S'il y a 300 malades dans ce train, on ne peut aller à 300 directions différentes. Du reste, encore nous n'en sommes pas là, car je crois bien en avoir encore pour une quinzaine de jours à rester ici et je ne voudrais pas partir sans que ma plaie soit bien cicatrisée.

Je vais écrire un mot à Mademoiselle. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman, les petites et Marthe. Comment maman va-t-elle de son rhume ? André

J'ai reçu hier une lettre de Joseph : il se propose de me faire bien boulotter quand j'irai le voir. Il me dit que Louise est rentrée fourbue, mais bien contente de son voyage. À ce propos, la femme du caporal du 95<sup>e</sup> venait voir son mari malade dans le même hôpital que moi, mais, n'ayant pas de laissez-passer du médecin chef, elle a été obligée de revenir chez elle à Paris !

**342. Lettre – 24 avril 1917**

Bien chère Babeth

Je t'envoie un petit paquet renfermant une œuvre de Jonas, dessus de tout ce que tu voudras. Il en a fait comme cela plusieurs de nuances différentes, ainsi que les cadres. Il part ce soir. C'est un autre malade qui le remplace auprès de moi, opéré trois ou quatre jours après moi. Le docteur Daure est revenu aujourd'hui, il a trouvé ma plaie en très bonne voie de fermeture. Une nouvelle analyse d'urine a été faite ce matin d'après laquelle on a trouvé néant. Je mange mieux à présent et ne suis plus condamné à avaler des choses non salées ce qui était bien mauvais. Tu dois être bien contente de voir Pierre : jusqu'à quel moment va son congé ? Albert est-il venu ?

Le papier que tu m'as porté n'est pas plus grand que celui-ci et encore plus mauvais. Tu dois bien recevoir un mot de moi chaque jour puisque tous les jours je t'écris.

Adieu ma bien chère Babeth, mille baisers pour toi et pour tous. André

Reçu ta lettre du 21 : je vois que tu as toujours beaucoup d'occupations et préoccupations. Je ne sais quand je pourrai descendre à Toul : il faudrait pour cela que je n'aie plus de pansement. Si je te rabroue quelquefois, je t'aime malgré tout de toute mon âme.

**343. Lettre – 25 avril 1917 [datée du 26 par erreur]**

Toujours la même chose à te dire, ma bien chère Babeth, le temps passe doucement et mélancoliquement, car il n'y a rien de gai à traîner des pas chancelants dans une cour fermée comme un prisonnier. Mes jambes commencent à mieux supporter le poids de mon corps amaigri et je ne suis plus aussi fatigué de mes petites courses

quotidiennes. Ce matin je suis allé dans le chemin qui monte à la Côte marine où tu as été, mais je ne suis pas encore allé au sommet de la colline ce qui serait au-dessus de mes forces. J'ai écrit aujourd'hui à ton père pour lui donner de mes nouvelles et lui dire que mon état s'améliore. Je ne sais pas où mon sergent-major avait la tête et moi aussi pour oublier que la palme était attribuée aux citations d'armée par conséquent, pour ce qui me concerne, c'est une étoile en argent ce dont je suis parfaitement satisfait.

Je t'ai dit hier que Jonas était parti et que je t'avais envoyé un échantillon de ses œuvres : comme successeur j'ai un excellent garçon du nom de Jolibois qui a subi la même opération que moi le matin où Marguerite était ici et qui est déjà guérie. Il est très rigolo, il a été blessé trois fois et trouve toujours qu'il est trop vite guéri de ses blessures. Je ne suis pas comme lui. Je crois qu'on ne me fera plus les pansements que tous les trois jours. Ce que je voudrais c'est pouvoir me faire couper les cheveux, raser complètement et nettoyer la tête, mais avec un énorme bandage il n'y a pas moyen et je serai obligé de le conserver jusqu'au dernier moment, car on ne peut rien enlever avant que la plaie soit complètement refermée.

Où diable va-t-on me renvoyer avant de me donner ma convalescence ? Je voudrais bien comme toi que ce soit Limoges : je le demanderai, mais sera-ce possible d'y aller ? Je ne sais.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. André

Viens de recevoir ta lettre du 22. Que fait cette rosse de Marceline de ne rien semer, de ne rien faire. Quel fléau que ces Fournier ! Et des topinambours, n'en a-t-elle pas semés ?

Je ne vais pas voir le médecin chef. Il a ses occupations, je ne veux pas le déranger. Tu as bien fait de donner quelques brebis du cheptel pourvu que les Boyer ne les gardent pas dans les jeunes pousses et les endroits où elles peuvent faire du mal. Tu as assez de t'inquiéter de tes propres affaires sans encore aller te créer des inquiétudes pour celles d'Ajat.

#### **344. Lettre – 26 avril 1917**

Je viens de recevoir ta lettre du 24, ma bien chère Babeth, lettre qui m'est arrivée comme toutes les autres au courrier de trois heures du soir et je t'écris maintenant aussitôt après de façon à ce que mes lettres partent le matin à la première heure. Je vois que maman va mieux, que tu te portes bien, que tes affaires, ton jardin marchent bien : tant mieux. Tu me demandes encore dans cette lettre si j'ai reçu le chou-fleur, mais il est mangé depuis longtemps, je t'ai écrit plusieurs fois depuis : mes lettres mettent donc bien du temps. J'ai tenu ma promesse, depuis ton départ d'ici je t'ai écrit tous les jours.

Quant à moi, je reviens à la vie petit à petit. Aujourd'hui, jour de soleil, je suis sorti assez longtemps : je rentre, je sors, je lis, mes journées passent, mais pas vite, je me recouche à 7 heures ou 7 h 1/2 le soir, enchanté de retrouver mon lit. On m'a permis la viande et le vin, en somme je ne suis tenu à aucun régime spécial, mais je ne prends guère que des œufs, des légumes, il est difficile en fait de viande d'avoir autre chose que du bœuf. Cela m'est indifférent, on vit parfaitement avec des légumes d'autant plus que le régime que les circonstances m'ont imposé, où que je me suis imposé moi-même, m'a parfaitement réussi. Quant à mon pansement, on ne me le fait à présent que tous les trois jours : demain il doit être refait, je verrai bien ce que dira le Docteur. On ne peut jamais savoir exactement les choses, on parlait de 15 jours (il y a 4 jours) pour que les plaies soient cicatrisées. Enfin, on verra. Ce changement d'hôpital pour avoir une convalescence est fort ennuyeux, mais il faut bien se plier aux exigences de la règle.

Je crois qu'hier j'ai daté ma lettre du 26 comme aujourd'hui, je n'ai pas bien la notion du temps ni des jours. Demain s'il fait beau comme aujourd'hui, je veux aller voir le coup d'œil de la Côte marine où tu as été un jour, mais je ne sais pas si cela ne sera pas trop long pour moi. Il fait ici toujours froid, il faut être couvert comme en plein hiver. Je suppose que Nénette avec une leçon ne peut connaître que les mauvais côtés de la musique : ces débuts ne paraissent-ils pas l'ennuyer ?

Vous allez donc être réunis à l'occasion de la présence de Pierre : que ne puis-je être là-bas moi aussi.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille et mille fois ainsi que tous. André

#### **345. Lettre – 27 avril 1917**

Ma bien chère Babeth

De 11 heures à 13 heures, je suis sorti après mon déjeuner où j'ai mangé la première fois de la viande et je suis monté dans ce chemin qui contourne la pente de la Côte marine pour, de là, vous faire découvrir le superbe panorama que tu as vu. Comme il arrive fréquemment dans ce pays, malgré le magnifique soleil, le ciel est

brumeux et on ne peut apercevoir le paysage aussi loin que ton œil et de bonnes jumelles pourraient le permettre. J'ai aperçu le train de ravitaillement qui dirige ses wagons vers la petite gare où va s'approvisionner notre secteur : je l'ai vu se perdre dans cette immense vallée entourée de ces coteaux élevés. Je pensais que si tu avais été là, si tu étais venu un peu plus tard lorsque les forces étaient en train de me revenir, nous aurions fait ensemble cette promenade. J'ai cherché des fleurs que tu avais cueillies, je n'en ai point vu. Peut-être as-tu été plus haut sur la Côte ou par un autre chemin que moi. Enfin, je suis rentré de ma première promenade sans être trop fatigué. Ce matin mon pansement a été fait et le médecin a dit : ça va bien, dans huit jours la plaie sera fermée. Dieu le veuille ! Je pensais aussi en faisant ma promenade que si Paule avait vu ce spectacle de Toul et de ses environs, elle n'aurait pu dire que le pays était laid, car il est ravissant. Comment va Albert ? Pierre a dû bien t'intéresser par ses récits, ses impressions de guerre maritime, tu me feras part de ses impressions : que j'aurais voulu me trouver à Montignac en même temps que lui. Pour combien de temps est-il encore en congé ? Partira-t-il directement de Montignac reviendra-t-il avec ses parents à Saint Mayme ?

Que je regrette de ne pouvoir aller à Toul afin de reprendre figure humaine, mais il faudra jusqu'au dernier moment conserver sa tête entourée de bandages ce qui ne me permet pas de prendre les soins dont je serais désireux, mais, véritablement, on ne peut sortir en ville dans l'état où je me trouve. Tes pantoufles me servent bien, car avec elles et l'absence de pluie, je puis faire mes petites pérégrinations, avec mes sabots j'aurais eu l'air de manquer de couleur locale et je les réserve pour la pluie.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

Je reçois ta lettre du 25 qui me dit qu'Albert et Paule ne sont pas venus à cause de la maladie d'Albert. Quant à Pierre il va repartir demain, il me tarde de recevoir ta lettre qui doit me raconter des choses intéressantes. Comment ai-je su ta nuit passée à la caserne ? Je m'en doutais ayant réfléchi sur tes réponses faites au sujet de l'hôtel d'Alsace et Loir. Alors, sans avoir l'air de rien, j'ai questionné et j'ai su. Pauvre Babeth ! Je t'aime de toute mon âme et j'ai été bien heureux de te voir, mais je crains toujours pour toi qu'il t'arrive des ennuis. Je ne fais pas attention aux ennuis des autres et c'est pour cela que je n'en dis rien et j'exagère les tiens, c'est pour cela que je me fâche. Mille baisers. Madeleine va-t-elle rester quelques jours ou repart-elle avec Pierre pour aller rejoindre ses parents ?

### 346. Lettre – 28 avril 1917

Ma bien chère Babeth

Je reçois à l'instant ta lettre du 25 avec les deux paquets contenant quelques asperges, les premières probablement, qui n'étaient pas encore complètement venues, mais qui me régaleront tout de même, les si belles pommes et le livre, merci pour le tout, le livre de Bourget m'a vivement intéressé !

J'avais bien pensé que les deux lettres envoyées à la gare n'auraient pas la franchise postale, le médecin Monsieur Troteski, celui qui avait remplacé le docteur Daure me les avait prises pour qu'elles partent plus vite et me disait que toutes les siennes il les mettait à la gare. Je lui avais fait la réflexion : ces lettres seront taxées. Enfin, je n'en ferai plus mettre ainsi. J'avais en effet envoyé un mot à Mlle G. parce que, disais-tu, elle se froisse facilement, mais je ne pensais pas froisser ni faire de la peine à ma chère petite Guiguite en ne lui écrivant pas. J'avais écrit à Nénette pour toutes les deux, pauvre petite ! Quant à Meine, je la connais trop la brave créature pour savoir qu'elle ne se froissera pas de ce que je ne lui écris plus : tu la remercieras bien de ma part pour ses intentions si délicates et si bonnes.

Ce que tu me dis au sujet de Pierre me surprend. D'un côté la fortune et la tranquillité : c'est bien tentant, ils sont si nombreux les jeunes gens qui renoncent à leur carrière pour rentrer ainsi dans une industrie où ils trouvent une situation brillante au point de vue de l'argent et une femme qui leur apporte un avenir plus stable. Il n'y a qu'à laisser ce brave Pierrot se décider suivant ses goûts. Quant à moi, je préférerais à sa place conserver ma situation d'officier de marine, situation si belle, si grande du point de vue de la dignité, honneur, mais qui est aussi pleine de dangers et que je considère comme un véritable sacerdoce. J'aurais bien aimé cette carrière de marin et si je suis plein d'admiration pour ceux qui portent fièrement ce beau costume sévère et qui accomplissent avec conscience les devoirs attachés à un si beau métier ! Si cette jeune fille qu'il doit voir plaît à Pierre, il n'y a qu'à le laisser faire comme il voudra et ne pas chercher à l'influencer. Tu lui as parlé d'Henriette de B. ? Il aurait mieux valu peut-être ne pas le mettre sur cette piste... enfin c'est à lui à voir...

Pour le cheptel des Boyer, pourquoi ces femmes n'ont-elles pas pris des brebis au lieu de moutons ? Avec les brebis, c'est un bénéfice beaucoup plus grand et beaucoup plus certain car on a un mouton tous les ans, plus la laine, etc. Au bout d'un certain temps, la brebis reste pour rien. Tu t'es donc démuné d'argent, mais comment

vas-tu faire pour payer le reliquat de l'emprunt qui devait avoir lieu le 26 ? Je t'ai remis ce que j'avais, le mois prochain je pourrai t'envoyer ou plutôt te remettre 200 F, c'est tout.

Je t'écris tous les jours vers 3 h 1/2 ou 4 heures après l'arrivée du courrier à trois heures. Continuons ainsi des deux côtés. Demain, on va opérer un jeune soldat de la mastoïdite (arrivé sans blessure) et un caporal du 95<sup>e</sup> qui a été projeté et enterré par un obus, c'est celui dont la femme a été arrêtée en route.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse de toute mon âme ainsi que maman, Marthe et les enfants et spécialement Guiguitte. Bien des choses à Meine. André

#### **347. Lettre du 29 avril 1917 [adressée à sa seconde fille, 5 ans 8 mois]**

Ma bien chère Guiguitte,

Ton papa est en effet bien coupable de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre que tu lui avais écrite... Mais il faut l'excuser, car il fallait qu'il écrive à maman et cela l'aurait fatigué d'écrire tant de lettres, car sa tête n'était pas encore très solide... Et puis, je ne croyais pas que tu sois si forte, que tu puisses lire facilement une lettre !

Je suis content de savoir que tu as fait de grands progrès pour la lecture et l'écriture ! Tu es bien mignonne aussi de penser à moi et de prier avec Nénette... Est-ce grâce à vos prières que je ne suis pas mort puisque le médecin-chef, avec qui je revenais de la messe ce matin, me disait que médicalement parlant, j'étais condamné ! Enfin, j'aurai la joie de vous voir bientôt, j'espère, puisque ma plaie va toujours de mieux en mieux. Je me promène un peu tous les jours : jusqu'à présent, le temps était très froid, aujourd'hui le soleil est magnifique et chaud, trop chaud même, car on n'est plus habitué à cette chaleur.

Tu diras à maman que le soldat qu'elle avait vu près de moi et qui est en permission m'a écrit une carte que je lui envoie. Ce soldat a trouvé en arrivant chez lui une petite fille que le Bon Dieu lui avait envoyée et il était bien content.

Je mange après mon repas une bonne pomme que Meine a envoyée, ce qui me régale. J'ai encore quelques bonbons envoyés par mes petites filles auxquelles je pense bien souvent !

Adieu ma bonne petite Guiguitte, je t'embrasse bien ainsi que Nénette et te charge d'embrasser pour moi maman, grand-mère et Tate [Marthe]. Tu diras bonjour à Meine et Marie. Mon souvenir à Mademoiselle.

Pas de lettre de maman ce soir comme d'habitude. Je lui envoie un article lu dans le *Matin* au sujet du millième jour de la guerre. Ton père qui t'aime bien. André »

#### **348. Lettre – 30 avril 1917**

Ma bien chère Babeth

J'ai reçu ce matin par le courrier de 9 heures ta lettre datée de vendredi matin qui m'annonce le départ de Pierre et l'arrivée de ses parents : cela prouve qu'Albert va mieux. Ma santé est assez bonne également. Je viens de grimper en suivant la route, la hauteur de la côte marine, je suis allé jusqu'au sommet où j'ai trouvé tes fleurs qui sont en grande quantité. Je ne croyais pas que tu sois allée aussi haut. Le soleil était brûlant, j'ai eu chaud, mais n'ai pas éprouvé la moindre fatigue. De l'extrémité du sommet, j'ai voulu essayer de descendre à pic par des petits sentiers, mais j'ai dû y renoncer parce que j'aurais eu le vertige, ceci prouve que je ne suis pas encore dans mon état normal.

Je crois qu'il ne sera pas nécessaire que je sois évacué sur un hôpital de l'intérieur pour avoir ma convalescence, une nouvelle instruction est arrivée à ce sujet, je pense qu'il me sera possible de partir d'ici directement et tant mieux. Mais quand ? C'est là ce que j'ignore. Le brave Jolibois se présente aujourd'hui devant la commission qui accorde les convalescences, j'attends le résultat de sa visite pour savoir comment cela s'est passé. J'ai reçu une lettre de Marguerite me disant qu'elle pense avoir un congé vers le milieu de mai, cela coïncidera avec le mien et s'il était possible de nous rencontrer à Paris, ce serait parfait, mais je ne le pense pas, car on ne sait jamais la veille ce qu'on fera le lendemain, donc on ne peut faire aucun projet.

Hier j'ai adressé une lettre quotidienne à Guiguitte en lui faisant amende honorable pour une réponse retardée. A-t-elle pu lire ma lettre sans trop de peine ? Tu as dû trouver dans sa lettre une carte de Jonas et un article du *Matin*. As-tu reçu le petit paquet contenant le travail du soldat ?

Quand tu connaîtras le résultat du voyage de Pierrot et ses impressions ou projets, tu me les communiqueras, car cela m'intéresse de savoir de quel côté il a l'intention d'orienter son existence. Madeleine est-elle rentrée à Saint Mayme où reste-t-elle à Paris longtemps ?

Adieu ma bien chère Babeth, mille baisers pour toi et pour tous, grands et petits. André

Le caporal du 95<sup>e</sup> dont je te parlais a été opéré hier et un autre petit jeune soldat ce matin de la mastoïdite. C'est bien souvent que cette opération a lieu soit par suite de commotions ou blessures soit par suite de maladies.

Le brave Jolibois vient d'obtenir 30 jours de congé et pourra partir directement d'ici, il en sera donc de même pour moi lorsque le moment en sera venu, ce que je préfère au lieu d'aller traîner dans un hôpital de l'arrière, à moins que d'ici-là les règlements changent encore ce que je ne pense pas. Adieu. Un orage vient de se déchaîner ce qui n'est pas étonnant après la chaleur de ce matin.

### 349. Lettre – 1<sup>er</sup> mai 1917

Ma bien chère Babeth

Je reçois ta lettre du 29 avril dans laquelle tu me dis : « je n'ai pas reçu de lettre de toi hier ». Cependant je t'écris tous les jours et je ne sais pourquoi, tous les jours, il n'arrive pas un mot de moi : ou bien des lettres se perdent ou plusieurs arrivent en même temps. Tu me poses aussi des questions auxquelles j'ai répondu dans plusieurs lettres. Enfin, je pense qu'à l'heure où je t'écris tout est arrivé et que tu sais ce que tu me demandes. Je t'ai dit que, quoique ayant repris le régime presque de tout le monde, mon albumine n'a point reparu et que de ce côté-là je suis guéri, du moins je l'espère. Quant à ma plaie, évidemment c'est long à se refermer. Malgré tout, le médecin trouve que je vais vers la guérison beaucoup plus vite qu'il ne le pensait. On ne me fait plus un pansement que tous les trois jours. Combien de temps cela durera-t-il encore ? Je ne sais, mais je désire guérir complètement et attendre si possible que tout soit bien refermé, car ce serait bien ennuyeux s'il fallait encore d'autres soins une fois parti d'ici. Le caporal qui a été opéré avant-hier a reçu sa femme et il lui tardait tant de la faire venir (le contraire de moi), mais il allait très bien et depuis que sa femme est arrivée il est beaucoup plus fatigué, car elle parle toujours et le fait trop parler. On a raison de ne pas vouloir auprès des malades ceux qui n'ont pas l'habitude de les soigner. Il est vrai que pour nous ce n'était pas la même chose parce que vous êtes plus raisonnables, mais il y a des gens qui ne savent pas : représente-toi Maria Fapin venant auprès de son mari bien malade. Elle l'aurait achevé, je pense.

Je ne puis descendre à Toul, non pas à cause de la distance, mais toujours à cause de cet emmitouffage qui ne me rend pas présentable et que je serai obligé de conserver jusqu'au dernier moment. Mon brave Jolibois va partir demain : cela m'ennuie de changer encore de serviteurs.

Je ne savais pas du tout que le Sablou était vendu et que les Lostanges allaient quitter le pays. À qui la vente de la propriété a-t-elle été faite ? Combien ? Donne-moi des détails. J'espère que ce n'est pas un Boche qui s'est rendu acquéreur du Sablou !

Tu me dis que Pierre reviendra peut-être à Montignac pendant mon séjour : je le voudrais bien, mais alors il ne rembarquerait pas encore ? Tu sauras bien par Madeleine ses impressions au sujet de Paris et des Parisiennes.

J'ai été très heureux de lire le « Sens de la mort », je suis en train de lire le deuxième envoyé, mais ne m'en envoie plus parce que maintenant j'espère que ce ne sera plus la peine. Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur en te chargeant d'embrasser toute la famille pour moi. André

### 350. Lettre – 2 mai 1917

Ma bien chère Babeth

Tu m'annonces l'arrivée de deux lettres du 24 et 26, ma bien chère Babeth, le même jour. Et celle du 25 ? Je n'y comprends rien. Je serais curieux d'être fixé : depuis que tu es repartie, je t'ai écrit tous les jours.

Louise m'écrit aujourd'hui que ses domestiques sont partis, qu'ils sont seuls et de nombreux incendies ravagent les bois du pays. Le bois taillis de Marthe a failli flamber. Qu'est-ce que cela veut dire ? Continue-t-on à l'intérieur à protéger les brigands ? Ma Citation est bien de la Division, mais la palme est réservée aux Citations de l'Armée, ce qui n'est pas la même chose. Peu importe, puisqu'on a la croix avec étoile. Tout est dans le libellé de la citation qui est plus ou moins élogieux. Je ne m'ennuie pas, mais la vie d'hôpital n'est pas très gaie quoique celui-ci ne soit pas triste. Il me tarde tant d'aller à Montignac. Quel malheur d'acheter du foin alors qu'on devrait en vendre ? Tout cela évidemment doit te gêner. Tu me diras au sujet des Boyer si ce sont des brebis ou des moutons qu'ils ont achetés. J'attends qu'on fasse mon pansement aujourd'hui pour te dire comment ma plaie se trouve. On n'a pu me le faire dans la matinée. Il fait aussi très chaud depuis deux jours. Cette nuit les Boches sont venus voler au-dessus de nous et ont jeté des bombes sur la gare : ils sont venus avec un avion français.

Adieu ma bien chère Babeth, mille baisers de ton André

**351. Lettre – 3 mai 1917**

Ma bien chère Babeth

Reçu ce matin ta lettre du 30 avril (et non du 30 mai comme tu le dis) et toujours, je te répète, que tu dois avoir dans mes lettres précédentes les réponses aux différentes questions que tu me poses. Aujourd'hui j'ai eu une journée occupée : visite de mon ordonnance Billat qui est venu me voir et me donner des nouvelles de ma compagnie et bataillon, m'apporter des gants que j'avais là-bas, etc. Il m'a dit de te dire bonjour. Visite d'un caporal envoyé par Marie de Climens, caporal qui est de Monségur, secrétaire d'un médecin dans un hôpital de Toul, qui est venu prendre de mes nouvelles. Visite de cet aumônier en chef de la place de Toul qui était venu me voir pendant ton séjour ici, qui porte toute la barbe, à qui je me suis du reste confessé pour faire la communion demain, vendredi, suivant ta recommandation. Tous les soirs je vais avec la sœur à la Grande Chapelle où tu as été et où il y a beaucoup de soldats cela me fait une sortie du soir. D'après ta lettre d'aujourd'hui tu ignores encore mes sorties à la Côte marine : tu les apprendras et tu les sais à cette heure. Reçu aussi d'autres visites, avant-hier soir, je te le disais dans ma lettre d'hier, un avion ennemi est venu bombarder la gare, pas de victimes, rien que des dégâts matériels quelques wagons qui ont été brisés. Hier soir plusieurs avions boches vers 11 heures sont revenus bombarder une usine d'obus près de Toul sur la route de Paris : j'ai entendu les bombes ne dormant pas encore. Pourvu qu'il ne nous en laisse pas tomber sur la tête. Je suis bien content de ne plus te savoir ici, car je serais bien préoccupé.

Ces pauvres Lacombe doivent en effet être bien inquiets au sujet de Louis. Quoi que ce dernier n'ait pas écrit, ils ne doivent pas encore se désespérer, car il peut être simplement blessé ou même n'avoir rien du tout. Je le souhaite vivement pour eux. S'ils ne reçoivent pas de nouvelles d'ici quelques jours, qu'ils écrivent à son commandant de compagnie pour avoir des renseignements. Hier mon pansement a été fait après l'envoi de ma carte-lettre, j'ai un peu souffert parce que le médecin m'a gratté une partie de ma plaie comme il dit pour la faire bourgeonner un peu plus avec son Dakin et éviter un trou trop prononcé. Enfin, la guérison complète ne sera que pour la fin du mois au lieu d'être dans huit jours, mais tout va bien malgré ce retard. J'en étais là de ma lettre lorsque la lettre de maman arrive avec un paquet renfermant des asperges et un chou-fleur : merci de l'envoi, je vais le porter au cuisinier. Les Lostanges ont véritablement de la chance pour leurs affaires d'argent et avec leur entêtement elles finissent par vendre fort bien le Sablou le prix qu'elles en voulaient : cela leur donne grandement raison contre le notaire et tous ceux qui les critiquaient.

Je pense que tu auras fait bon voyage au Breuilh avec Marthe : tu n'as pas dû constater des choses bien consolantes probablement, cette Marceline doit continuer à ne rien faire et Gallinat travaille-t-il bien ? J'ai donc reçu ce matin ta carte du 30 mai et la lettre de maman du 1<sup>er</sup> mai ce soir à trois heures, celle de maman a donc marché un peu plus vite.

Tu as dû savoir par une de mes lettres que par suite d'une nouvelle circulaire, il me sera possible de partir en convalescence d'ici, ce que je préfère sans encore avoir l'ennui d'aller traîner dans un autre hôpital. Je ne sais pas encore quel parti je pourrais prendre pour mes bagages.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que maman, Marthe et les enfants. Bien des choses à Albert qui doit être encore auprès de vous. André

N'avez-vous pas eu quelque orage amenant une pluie bienfaisante ? Tâche de faire arranger ma montre qui ne marche plus depuis qu'on l'a laissée tomber. Bertrand qui va souvent à Périgueux pourrait la donner à un horloger, mais non à un serrurier.

**352. Lettre – 5 mai 1917**

Ma bien chère Babeth

Je n'ai rien reçu de toi aujourd'hui, mais ce sera pour demain puisque hier j'ai reçu deux lettres, une de maman et l'autre de toi. Ce matin on m'a sorti le gros emmitouffage de mon pansement ce qui m'a permis de me faire couper les cheveux, me nettoyer la tête et me faire raser, opérations qui m'ont fait grand plaisir depuis le long temps où j'étais privé de ces opérations de propreté. Il me semble que mon oreille va se détacher et s'envoler au moindre mouvement ou au plus léger souffle de vent. Hier au soir j'ai assisté après l'envoi de ma lettre quotidienne au salut de la chapelle, où tu as été, et au sermon d'un prêtre infirmier (adjudant) qui a fort bien parlé.

Aujourd'hui j'ai reçu la visite de deux officiers de mon régiment qui me portaient ma croix. Ils ont eu l'heureuse inspiration de la donner à la sœur Léonce qui me l'a attachée à la poitrine elle-même, qui m'a donc décoré dans ma petite chambre : c'était très joli et pas banal. Si tu avais été là, tu aurais été très contente et je suis

sûr que cette nouvelle te fera plaisir. Jamais je n'aurais pensé être décoré de la main d'une religieuse, si tu avais été présente c'est toi qui l'aurais fait.

Le temps continue à être très chaud, très orageux, le soleil est aussi fatigant qu'au mois de juillet aussi me suis-je abstenu de sortir cet après-midi à cause de lui, car n'ayant plus mes bandes pour me protéger la nuque, j'en aurais été fort indisposé. Les Lacombe ont-ils reçu des nouvelles de leur fils ? Savent-ils quelque chose de précis ou sont-ils toujours dans la même cruelle incertitude ?

As-tu des nouvelles de Marguerite ? Son ambulance est-elle toujours à Montdidier ? Dans sa dernière lettre, elle me disait qu'il était question de son départ. Je voudrais bien que Marguerite vienne dans notre région, cela me permettrait de la voir quelquefois.

Je te quitte ma bien chère Babeth en t'embrassant de toute mon âme ainsi que tous. André

### 353. Lettre – 6 mai 1917

Ma bien chère Babeth

Aujourd'hui, après la messe et mon déjeuner, le docteur russe, Monsieur Trotesky, qui a assisté à mon opération et qui m'a soigné pendant l'absence du docteur Daure, est venu me prendre pour me mener avec lui à Toul assister à une séance de cinéma. Je viens de rentrer à l'instant avec un peu mal à la tête, résultat du cinéma. En rentrant tout seul, j'ai passé sous le petit passage obscur de la gare où tu n'osais pas t'aventurer le soir. Je songeais à toi, à ces courses tous les jours que tu étais obligée de faire pour arriver jusqu'à ma chambre de malade. Le Docteur s'est arrêté au retour précisément dans le café qui fait partie de l'hôtel où tu étais logée les derniers jours. En arrivant j'ai trouvé deux lettres de toi, une datée du 2 mai et l'autre du 4. Je t'écris aussitôt avant de me coucher et te remercie des asperges arrivées en même temps : j'ai trouvé aussi dans le paquet un petit œuf de Pâques que l'on avait dû donner aux petites filles. Quand je verrai la Sœur, je lui remettrai ta carte.

Je vais toujours bien, je n'ai plus qu'un petit pansement qui recouvre ma plaie derrière l'oreille ce qui me permettra de sortir et d'aller à Toul, ce dont je n'abuserai guère n'ayant l'intention d'en user qu'autant que le besoin s'en fera sentir. Cette plaie se referme bien, on me dit, je ne puis le constater moi-même, qu'il ne reste presque rien à cicatriser, mais encore faudra-t-il quelques jours. Je crois que j'aurais une belle cicatrice, mais qu'importe. Je ne demande pas mieux que de parler de Louis au docteur Daure, mais, pour cela, il faudrait l'adresse exacte de Louis et le bataillon dans lequel il a été engagé, son grade (il était bien sergent ?), son régiment, sa compagnie. Cela demandera beaucoup de temps. Pour l'abréger, ne vaudrait-il pas mieux écrire directement au roi d'Espagne ou à son comité. Ces pauvres Lacombe doivent être dans la plus grande angoisse.

Ici, il y a eu un orage à la suite duquel il pleut depuis hier ; j'espère que vous avez eu également de l'eau pour rafraîchir la température qui devenait insupportable.

J'avais oublié de te dire que j'ai pour me servir le Zouave que Marguerite a vu opérer. À propos de Marguerite, il me semble t'avoir dit que j'avais reçu une lettre d'elle d'après laquelle elle se dispose à aller en permission. Je ne sais quand il me sera possible de prendre la mienne : il y a des conseils de convalescence les 1<sup>er</sup>, 10 et 20 de chaque mois, je ne pense pouvoir passer qu'à celui du 20. Encore rien de sûr à ce sujet. Je t'informerai dès que cela me sera possible. Quels sont les jours où les trains de Brive correspondent avec ceux de Montignac ? Si je peux, j'aurais voulu prendre un train qui part de Paris vers 10 heures, qui arrive à Brive à 17 ou 18 heures et là tu serais venue me rejoindre pour repartir le lendemain matin.

Je te quitte ma bien chère Babeth en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que maman, Marthe et les petites filles. André

### 354. Lettre – 7 mai 1917

Ma bien chère Babeth

Je suis allé à Toul après déjeuner, j'ai vu le bijoutier où tu avais commandé ton coulant de chaîne : il n'avait encore rien reçu. Dans quelques jours je repasserais et je tâcherai de t'en choisir un si possible. J'ai rencontré un de mes camarades de collège que maman connaît : Étienne Malbec de Salignac, il est dans un bataillon de Toul. Je sortirai tous les jours soit d'un côté, soit de l'autre de façon à me remettre petit à petit.

Je vais voir le docteur Daure au sujet de Louis, il est en ce moment très occupé par ses consultations et je tâcherai avec les renseignements que tu me donnes, d'en obtenir d'autres sur ce pauvre garçon. Mais aboutirons-nous ? N'a-t-on pu rien savoir par son corps ?

J'ai oublié de te dire hier et avant-hier que j'avais 200 F à ta disposition. Veux-tu que je t'envoie cette petite somme ou préfères-tu attendre que je te la porte moi-même ? Dis-le-moi le plus tôt possible. Ce caporal du 95<sup>e</sup> dont tu me demandes des nouvelles va mieux, il suit les péripéties de la maladie après l'opération. Sa femme, sa mère et sa sœur sont venues le voir ainsi qu'un petit garçon de trois ans. Si j'attendais pour te dire de venir, c'est que je voulais que mon opération soit faite et que je sois capable de te voir et te parler. De plus, je redoutais ce voyage qui heureusement s'est fait sans incident fâcheux. J'avais aussi la hantise des avions boches venant te bombarder. Ceci est arrivé à Bar-le-Duc à un officier blessé que sa femme et sa fille étaient venues visiter. Une bombe ennemie tua cette femme et cette jeune fille qui venaient de quitter le blessé ! Et puis, je ne croyais pas mourir. Enfin, grâce à Dieu, tout s'est bien passé, aucun Boche n'est venu pendant ton séjour ce qui m'aurait causé bien des soucis.

Marguerite m'a fait expédier un livre : j'ai mon temps très pris par mes lettres, mes promenades, les journées passent maintenant assez vite et le vieux curé m'assassine de journaux.

Adieu ma bien chère Babeth, mille baisers pour toi et pour tous. André

Tu me demandes ce qu'on fait de moi ? Pas grand-chose : on ne s'en inquiète plus et on laisse le temps achever son œuvre. Tous les 3 jours, on regarde ma pauvre plaie, on la recouvre après l'avoir lavée et badigeonnée avec du collodion et puis voilà. On s'occupe d'autres malades plus intéressants. Si je t'avais avec moi comme avant ce serait plus agréable pour nous deux, mais nous sommes loin et tu dois rester à la maison. Du reste, je pense à présent que je n'ai pas beaucoup de temps à rester ici.

Je viens de voir le docteur Daure au sujet de Louis. Il m'a dit qu'il allait écrire immédiatement non pas au docteur Moure qui est assailli de demandes et qui ne daigne pas s'occuper de faits isolés, mais à un prêtre de Béziers qui est en correspondance permanente avec le secrétaire du roi d'Espagne et qui obtient de lui tout ce qu'il est possible d'obtenir. Ce prêtre a même fait rentrer de l'argent que certaines personnes avaient eu l'imprudence de placer en Allemagne. Tu vois donc que par l'intermédiaire de l'ami du docteur Daure, il est possible que nous sachions quelque chose. Mais si ce pauvre Louis n'est pas prisonnier, comment savoir ? Ce n'est que dans ce cas où il serait possible d'avoir quelques renseignements.

Par le moyen indiqué, ce sera plus sûr et plus rapide dit Daure. Il est possible encore que Louis ait été tué et que son corps ait été trouvé par les Allemands et enterré par eux. Dans ce cas, on ne saura jamais rien. Je te dis tout cela à toi afin que tu saches.

### **355. Lettre – 8 mai 1917**

Ma bien chère Babeth

Ce matin, le docteur a examiné ma plaie et a décidé de me présenter le 10 mai (après-demain) à la commission de convalescence. Comme ma maladie a été très grave et très longue, je pense que j'aurai deux mois de congé. Je ne sais pas s'il me sera possible de partir aussitôt après avoir passé devant la commission, il est possible que je sois obligé de rester 3 ou 4 jours encore, cela dépendra de l'état de ma plaie qui va être complètement cicatrisée. Mais les médecins ne doivent pas garder les malades trop longtemps, de plus la prochaine commission n'ayant lieu que le 20 mai, c'est pour cela que je suis présenté à celle du 10. Donc, ne m'envoie plus rien sinon des lettres. En cours de route je tâcherai, par télégramme, de te fixer sur les jours et heures de mon arrivée à Brive afin que tu puisses venir à mon avance. Si mes projets peuvent être mis à exécution, nous passerons une soirée ensemble à Brive en attendant le train du matin. Je t'avais parlé d'un train partant de Paris vers 10 heures et arrivant à Brive à 17 heures, mais je ne sais si ce train existe toujours. À moins que je prenne le train du soir comme j'en avais l'habitude. Je ne suis pas encore bien fixé, je ne le saurai que lorsque j'aurai quitté Toul.

Je suis bien content de pouvoir aller vous voir tous pourvu que mon opération ne me laisse aucune trace fâcheuse dans la tête ou dans mon état général. Ce mot que je t'envoie aujourd'hui sera le dernier ou un des derniers avant mon arrivée toujours sous réserve de circonstances imprévues. Il est probable que le congé de Marguerite va coïncider avec le mien et son passage à Paris ne sera guère différent du mien. Il est regrettable que l'on ne puisse s'entendre pour faire le voyage ensemble, mais c'est impossible.

Quand je serai à peu près fixé sur mon départ, j'écrirai un mot à Joseph pour qu'il vienne me voir à Montignac en attendant que nous puissions lui faire une visite à la Grande Borie.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous en attendant le grand plaisir de vous voir. André

Le docteur m'a proposé pour 3 mois de convalescence. J'espère qu'on m'en donnera au moins 2. Je voulais sortir aujourd'hui, mais impossible, il y a des averses à chaque instant : depuis le dernier orage nous avons de véritables giboulées. Avez-vous eu un peu de pluie ? Pas de lettre de toi aujourd'hui, mais souvent j'en reçois 2 le même jour, il doit en être de même des miennes.

### 356. Lettre – 9 mai 1917

Ma bien chère Babeth

J'ai reçu aujourd'hui deux lettres de toi ma bien chère Babeth, ainsi qu'une botte d'asperges, merci. Ne m'envoie plus rien comme je te le recommandais dans une lettre d'hier, car d'un moment à l'autre il est possible que je sois en état de prendre le train pour aller vous voir. Demain je dois être présenté devant la commission de convalescence et une fois fixé sur la durée de mon congé, je partirai dès que l'état de ma blessure le permettra et aussitôt que le médecin le jugera convenable. S'il arrive des lettres après mon départ, il sera facile de me les faire expédier mais des paquets, ce serait perdu. Aujourd'hui, je suis descendu à Toul prendre un bain. En marchant, comme je suis vêtu de la même manière qu'en plein hiver, j'ai très chaud, mais je n'ose pas me dévêtir encore et je garde mes gilet et caleçon d'hiver.

J'ai reçu ton livre de Fanère. Je ne t'envoie pas d'argent parce qu'il est préférable que je te le porte moi-même. Le médecin doit voir demain ma plaie et juger s'il faut encore me garder quelques jours.

Je ne comprends pas d'où proviennent ces incendies de bois un peu de tous les côtés, évidemment le feu doit être mis avec intention : ne cherche-t-on pas à pincer des incendiaires ? Il me semble qu'avec le petit nombre de gens habitant les campagnes on le pourrait si on voulait s'en donner la peine. Cela devient inquiétant pour les propriétaires, il va nous en arriver autant un de ces jours. Je ne puis pas admettre que les domestiques demandent à gagner cinq francs par jour. Dans ces conditions-là, il est préférable de n'en pas avoir, ou bien de se mettre domestique soi-même. Si on se met à leur donner ce qu'ils demandent, il n'y a plus de raison pour s'arrêter. Je ne sais pas s'il me sera possible de pouvoir avertir Madame de Beaucé de mon passage, c'est difficile puisqu'on ne sait jamais quand on part si ce n'est quand on est dans le train. Le chapelet de Nénette, je tâcherai de l'acheter moi-même à Toul ou ailleurs.

Je t'écrirai demain soir comme d'habitude pour te dire le résultat de ma présentation à la commission et le congé qu'on voudra bien m'octroyer. Comme dit Pierre, il n'y a qu'à attendre et [...] réfléchir, après la guerre il se décidera pour l'une ou l'autre, à son choix. La sœur m'a chargé de te dire bien des choses. Elle n'a pas le temps de t'écrire, car elle est toujours très occupée.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille et mille fois ainsi que tous. André.

### 357. Lettre – 10 mai 1917

Bien chère Babeth

Je reviens de Toul où j'ai passé devant le conseil de convalescence qui s'est passée comme je l'avais prévu d'après une circulaire qui n'a jamais été abrogée malgré ce qu'on disait. On m'a donné le maximum c'est-à-dire 45 jours. Au-delà de ce chiffre, on doit vous évacuer sur l'intérieur. Et j'étais proposé pour trois mois ! Il est vrai que l'on m'a dit qu'il serait facile de demander une prolongation dans le cas où je ne me sentirais pas tout à fait rétabli. Donc, j'arriverai bientôt pour un mois et demi. Quand ? Je ne sais encore, le docteur verra demain ou après-demain comment se comporte ma plaie. Elle est cicatrisée à peu près complètement, il y a encore quelques petits soins peu importants. Je t'avertirai de mon arrivée par télégramme que je tâcherai de t'envoyer le plus tôt possible, mais je ne pourrais te renseigner d'une façon précise qu'au dernier moment, d'autant plus que n'ayant pas trouvé à la gare de Toul d'indicateur de l'Orléans, je ne sais pas si le train que je me propose de prendre pour arriver à 7 heures à Brive existe toujours.

J'ai reçu, comme je te le disais dans ma lettre d'hier, tout ce que tu m'as envoyé : livre, asperges, etc. Ne me renvoie plus rien maintenant. Le zouave, que Marguerite a vu opéré, est passé en même temps que moi aujourd'hui : il a eu 30 jours. Si je pars d'ici 4 ou 5 jours, il me sera possible de voir Marguerite. Paulette m'a envoyé un mot pour me faire part de ses espérances. Je l'ai vivement félicitée, car c'est aux jeunes femmes qu'incombe le grand devoir d'effacer les pertes de notre Patrie.

Je suis préoccupé de mes bagages, je voudrais les laisser à ma compagnie, d'un autre côté on ne sait jamais ce qui peut arriver, où je retrouverai mon bataillon aussi je crois que je ferais bien d'emporter mes cantines quoique cela m'ennuie bien. Tâche d'user de diplomatie auprès d'Édouard pour le faire rester à la maison dans les mêmes

conditions sans brusquer les choses comme je le disais presque dans ma lettre d'hier. J'ai découpé dans le *Matin* un article sur l'agriculture française que tu liras et garderas. Je fonde quelque espoir sur des machines qui nous permettront de labourer nos terres sans avoir recours à tous ces paysans maîtres chanteurs.

Adieu ma bien chère Babeth, mille baisers pour tous en attendant le grand bonheur de vous voir. André.

### 358. Lettre – 11 mai 1917

Ma bien chère Babeth

Dans la matinée je suis allé à Toul faire arranger ma culotte et je me suis promené dans les rues. J'ai passé dans bien des endroits où tu as passé toi-même seule, j'y songeais mélancoliquement regrettant que tu ne sois pas avec moi. Je suis entré chez le bijoutier pour ton coulant : rien n'était arrivé. J'ai vu deux chapelets qui étaient jolis, mais à des prix fantastiques, le plus beau était blanc et je ne voulais pas cette couleur préférant pour Nénette un chapelet dont elle puisse se servir toujours et qui ne soit pas trop volumineux. Je suis allé dans une librairie où j'ai trouvé ce que je voulais, j'en ai acheté un pour chacune de mes filles, j'espère que tu les trouveras bien. Je veux y revenir demain pour m'acheter mes caleçons de toile afin de pouvoir changer, car la chaleur est grande et je ne possède que des vêtements d'hiver de dessous que je vais enlever.

Que ton père ne s'inquiète pas, dans sa lettre reçue aujourd'hui en même temps que la tienne, il aurait désiré que je sois évacué à l'intérieur, mais mon congé qui est de 45 jours peut être prolongé si ma santé le demande. De plus, dis-lui que je reviendrai à mon corps malgré cette nouvelle évacuation. Du reste, il faut se laisser mener par la destinée à laquelle nous ne pouvons rien changer, sans vouloir changer le cours de sa volonté. J'ai été surpris de te savoir partie pour la Grande Borie. Il me semble que ta maison et les occupations qu'elle comporte suffiraient amplement pour toi sans encore te charger de nouvelles occupations. Enfin, je passerai ma vie à le dire sans rien changer non plus : tant vaudrait-il essayer de changer le cours d'un fleuve ou arrêter le flux et le reflux de l'océan !

J'ai vu aujourd'hui un sergent de ma compagnie qui revenait de convalescence à la suite d'intoxication par les gaz. Il a manifesté le désir de me voir bientôt reprendre le commandement de la compagnie. Mais, je ne suis pas très pressé pour l'instant.

Marguerite est déjà arrivée me dites-vous, ton père et toi. J'espère bien que je n'aurais pas encore la déveine de la rater et qu'il me sera possible d'arriver avant son départ. J'ai trouvé son livre fort intéressant comme peinture de mœurs de certains milieux, c'est fort, vrai et pris sur le vif : on trouve dans l'existence de charmantes Célia. Ce livre de Farrère est mieux que celui des 14 histoires.

Ma plaie est à l'air libre maintenant, simplement recouverte de teinture d'iode et de collodion. Il ne reste plus, paraît-il qu'une petite excavation d'un millimètre à fermer. Le docteur doit regarder dans l'intérieur de l'oreille ce soir ou demain matin pour voir s'il n'y a rien d'anormal.

Je ne puis te dire quel jour et à quelle heure j'arriverai : l'avenir ne peut presque jamais se prévoir dans la vie civile et encore moins dans la vie militaire. J'ai pour voisin de chambre une petite fille de 9 ans, trépanée comme moi, mais, non par suite d'éclatements d'obus. On l'a placée là en attendant qu'on puisse la voiturer chez elle. Que l'on doit faire attention lorsqu'un enfant a des écoulements d'oreilles ! Il y en a qui ont des affections semblables dès 5, 10 et 15 ans ! Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur en te chargeant d'embrasser toute la famille pour moi, grands et petits. André

### 359. Lettre – 15 mai 1917

Je suis toujours dans l'attente de mon départ ma bien chère Babeth. Il existe encore un petit point qui n'est pas cicatrisé, point d'un millimètre, mais qu'il importe de faire disparaître. Cela peut demander 2, 3, 4 jours, on ne sait. J'attends donc que cela disparaisse et que le médecin me dise que je peux partir. C'est lui qui décidera. Comme toi, je ne voudrais pas m'exposer à avoir une rechute qui m'occasionnerait bien des désagréments loin des médecins. Le zouave opéré part ce soir pour Bône : tu vois qui n'a guère été guéri plus tôt que moi. Il faut encore que je change d'ordonnance, car il m'en faut un pour faire ma chambre et aller me chercher mes modestes repas. Je ne suis pas descendu à Toul aujourd'hui, car le soleil est très mauvais, le temps orageux et lourd ce qui me ferait mal à la tête. Tu dois être bien ennuyée si Édouard te quitte surtout en ce moment. Cette main-d'œuvre si rare et si exigeante rend le séjour la campagne insupportable.

Adieu ma chérie, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

### 360. Lettre – 16 mai 1917

Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui, ma bien chère Babeth parce que tu me crois parti. Cependant je t'avais recommandé de continuer à m'écrire ne sachant pas le moment où il me serait possible de prendre le train. Je vais toujours bien, mais comme je le disais dans ma dernière lettre, hier, il y a encore un petit point de ma plaie qui n'est pas complètement fermée et je tiens à ce que tout soit bien rétabli avant mon départ. Je te disais de ne plus rien m'envoyer en fait de paquets, asperges, etc., mais de continuer les lettres. Je pense que vous allez tous bien. Jusqu'à quelle époque Marguerite pense-t-elle rester ? Je ne sais pas du tout quand le médecin me permettra de filer : il m'avait dit jeudi ou vendredi et je crois que je vais rester encore quelques jours. Je viens de Toul me promener : je crois qu'il faudra renoncer à ce coulant représentant les armes de Lorraine, il n'y a pas moyen d'en avoir. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

### 361. Lettre – 17 mai 1917

Hier, ma bien chère Babeth, je n'avais pas reçu de lettre de toi et aujourd'hui ta lettre du 14 ainsi qu'un télégramme me disant de prévenir tante Buisson de mon passage à Limoges et que Marguerite y sera lundi. Pourrais-je y passer moi-même ce jour-là ? Je l'ignore : quoi qu'il en soit, je prends bonne note de ce que tu me dis. Tu pensais probablement que j'étais sur le point de partir. Ce matin, le docteur m'a vu il y a un petit point qui n'est pas encore complètement cicatrisé, il a dit il se bouchera tout seul et dans 2 ou 3 jours ce sera fini. Dieu le veuille, cela me permettrait de partir dimanche. Enfin, je ne peux rien dire, je continue à t'écrire, je pense que tu feras de même de ton côté.

Ce matin, après la messe, je suis allé me promener à Bruley, ce village à 4 km de la Côte marine où l'on aperçoit des bâtiments neufs : l'église superbe, mille fois plus jolie que celle de Montignac avec des petites chapelles en dehors qui imitent en petit les chapelles de Lourdes et une grotte avec la statue de la vierge, tout cela dans un modeste village ! Le curé était dans son église qui exerçait tout à cœur de soldats (le curé c'est l'infirmier qui est à l'hôpital Touvenont et dont je te parlais dans une de mes lettres). Je suis revenu ayant assez chaud et pas trop fatigué. Quand je suis parti, le ciel était couvert, il faisait très bon, mais en revenant le soleil s'est montré et je le crains.

Si Paulette s'est évanouie, cela tient évidemment à son état : il n'y a rien de grave et il ne faut pas s'en inquiéter. Surtout, ne va pas encore te monter la tête à son sujet.

Je voulais acheter à Toul un petit panier en osier, mais il y en a de trop grands ou de trop petits, on ne trouve rien. Je vais y revenir demain pour voir si les Magasins Réunis n'en ont pas reçu. C'est entendu : quand je serai en route (je ne sais quand) j'enverrai 2 télégrammes : un à toi à Montignac et l'autre à ta tante Buisson à Limoges. Mais, encore une fois, j'ignore le jour. Je suis ton conseil et j'attends que ma plaie soit complètement cicatrisée. Marguerite n'aurait-elle pu avoir un congé un peu plus long ? Je pensais bien la voir. Adieu ma chérie, je t'embrasse bien ainsi que tous. André

Ne néglige pas les dents de Nénette, c'est très important, car pour des soins qui ne sont pas donnés à temps, les enfants s'en ressentent après toute leur vie.

### 362. Lettre – 19 mai 1917

Je t'écris encore, ma bien chère Babeth, ne sachant pas quand il me sera possible de partir. Je ne reçois plus rien de toi, car tu crois toujours que je vais arriver. Je n'espère plus pouvoir rencontrer Marguerite, mais il est préférable qu'il ne reste rien à ma plaie et qu'elle soit entièrement cicatrisée. Je voudrais aller demain matin à Toul voir l'aumônier du 20<sup>e</sup> corps qui est évêque et qui vient donner la confirmation dans cette église où tu as été et qui n'est pas très loin de la cathédrale. Je ne sais s'il me sera possible de le voir et de l'entendre. Je trouve à présent le temps encore plus long, je pensais pouvoir passer à Limoges lundi comme le disait ton télégramme, mais pour cela il faudrait que je parte demain dimanche et cela ne se peut pas.

Pourquoi n'as-tu pas continué à m'écrire comme je te le recommandais ? En suivant mon conseil, j'aurais eu ainsi de tes nouvelles jusqu'au dernier moment. Et alors même qu'une lettre serait arrivée après mon départ, on me l'aurait réexpédié. Adieu ma bien chère Babeth, je vous embrasse tous de tout mon cœur. André

**Convalescence à Montignac du 20 au 22 mai au 26 juillet**

**363. Lettre – 27 juillet 1917**

Me voici arrivé à destination ma bien chère Babeth après avoir fait un excellent voyage. J'ai trouvé Jacques à la gare qui m'a mené à son hôtel et dîner chez Gabriel. Tu as dû recevoir de mes nouvelles par Madeleine qui devait écrire à maman. Mon adresse est toujours la même (secteur 56), nous sommes assez bien, en deuxième ligne pour le moment. J'ai trouvé la gare de Nancy abîmée par les bombes des avions qui y vont très souvent. C'est avec un grand serrement de cœur que je suis reparti et il faut quelques jours pour reprendre son service avec entrain, sans trace de cafard. Je ne sais quand il me sera possible de revenir vous voir. Donne-moi des détails sur tous. Jacques doit aller à Montignac, mais ne sait pas la date qui est subordonnée à une visite à Caen pour voir la nymphe qu'on lui destine. Madeleine attendait son filleul samedi chez Gabriel qui est vraiment charmant, mieux que jamais. Je t'écrirai plus longtemps bientôt. La vache est-elle rétablie et donne-t-elle du lait ? Dès que le jardin sera en état, fait faucher le bord de l'eau. N'oublie pas tes graines de salade. Adieu mille baisers pour tous grands et petits. André

**364. Lettre – 30 juillet 1917**

Le jour de mon arrivée ici ma bien chère Babeth, je t'avais envoyé un simple mot pour te dire que mon voyage s'était bien effectué malgré la chaleur accablante. J'avais trouvé mon ordonnance à Nancy et j'ai rejoint ma compagnie assez tôt malgré deux heures de retard du train. J'ai vu à Terrasson ta tante Marie et Mimi quelques instants, à Brive la femme de mon commandant et à Paris Madeleine et Jacques qui l'un et l'autre devaient voir leurs fiancés respectifs. Quel est le résultat de ces deux entrevues ? Je serais bien curieux de le savoir et puisque tu dois avoir les intéressés auprès de toi, tu seras bien placée pour me renseigner. J'avais même chargé Jacques de ce soin, je crains qu'il n'exécute pas sa promesse que tu lui rappelleras. Je l'ai trouvé bien et constaté que le climat algérien ne lui avait pas été défavorable, il est donc dans de bonnes conditions pour se marier. A-t-il obtenu une prolongation de congé ?

Je connais très bien le pays où nous sommes, en 1915 nous y étions, mais pour l'instant nous n'occupons pas les premières lignes. Nous ne serions pas mal si ce n'était les avions boches qui sont d'une activité fébrile et qui nous empêchent de dormir la nuit. Hier, un gros orage est arrivé ce qui heureusement nous a délivrés de leurs passages et de leurs pérégrinations ennuyeuses. Je me suis remis au cheval et je me propose de profiter de la circonstance pour faire des randonnées. Je vais bien et ne souffre que de la chaleur qui est orageuse, mais ne m'envoie pas mon costume de toile que tu conseillais de prendre, c'est inutile. Je regrette bien que tu me fasses envoyer ma solde, tu aurais dû la conserver pour toi, j'aurais eu assez d'argent sans cela. J'avais oublié de te le recommander d'autant plus que je pensais qu'on l'enverrait ici directement. J'espère que je reviendrai vous voir dans un mois et demi, mais je n'en suis pas encore certain. Je ne pensais pas pouvoir coucher dans un lit et je croyais avoir une chemise de nuit, mais je me suis trompé, aussi je te recommande de m'en envoyer une par la poste dès le reçu de ma lettre. Réflexion faite, puisque tu dois m'expédier cette chemise, envoie aussi le costume de toile après l'avoir fait laver et repasser (le dernier, celui qui n'est pas trop défraîchi, j'avais le pantalon, ou plutôt la culotte sur moi à Montignac). Je ne me souviens pas s'il y a l'insigne des grades. Je regrette de ne t'avoir pas écoutée, mais je ne pouvais supposer que la chaleur fut aussi violente. S'il n'y a pas après ce costume la petite patte où il y a l'insigne du grade, tu n'auras qu'à y mettre un morceau de la même toile que tu dois avoir et je le ferai faire (deux petites pattes attachées aux manches).

Tu ne me donnes pas de nouvelles de cette vache qui avait été malade : comment se trouve-t-elle maintenant ? Je ne sais si vous avez eu de la pluie, si non, qu'Édouard remette l'eau dans le grand pré, eau que l'on avait retirée au moment des foins. A-t-on semé les raves et as-tu tes graines que Joseph devait t'expédier ? As-tu des nouvelles de ces derniers ? Je possède plus de mouchoirs que je ne pensais, aussi n'en ai-je aucun besoin.

Pendant le trajet de Montignac à Condat j'avais souffert de mon foie, mais depuis je n'ai rien senti ; à Paris la tête me faisait mal par suite du voyage qui avait été assez pénible. Cette pauvre gare de Nancy, où tu avais été, est en mauvais état par suite de l'incursion des avions ennemis. Les journaux d'aujourd'hui lus sont assez bons comme nouvelles. J'ai vu pendant mon voyage des Américains campés, ce qui m'a fort intéressé. Ce sont des hommes de fort bon aspect qui ont des allures d'athlètes ce qui m'a fait plaisir. J'ai retrouvé aussi ma compagnie en bon état de santé et les hommes bien contents de se refaire un peu malgré le travail qu'il leur est imposé. Combien de temps cela durera-t-il ? Je ne sais. Enfin, pour l'instant, on profite de cette tranquillité relative. Je souhaite de toute mon âme qu'on arrive à éreinter ces sales Boches qui nous font tant de mal !

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime, de toute mon âme, et te charge d'embrasser toute la maisonnée pour moi. André

Je viens de recevoir de Brive le solde en question, je regrette que tu ne l'aies pas conservé. Je ne t'envoie rien ce mois-ci puisque je dois revenir au mois de septembre. L'adresse de Marguerite c'est bien : Ambulance 1/152 secteur 164 ? N'oublie pas de faire prendre ta montre à Périgueux.

**365. Lettre – non datée (2 août 1917)**

Ma bien chère Babeth

Tu seras bien étonnée de recevoir mon mot de l'hôpital, mais ne t'inquiète pas. Ce matin, en faisant ma promenade habituelle mon cheval, faible des jambes de devant, a heurté une pierre, est tombé et m'a entraîné dans sa chute. La clavicule droite est cassée, mais sans déplacement, il n'y a rien de grave. Je suis très bien soigné par des religieuses du même ordre que Sœur Léonce. Je ne peux remuer le bras droit ce qui est cause que j'écris difficilement et au crayon. Écris-moi souvent, envoie-moi si tu veux quelques jolies livres, mais garde mon costume de toile, car il me serait absolument inutile ici. Je t'avais écrit une longue lettre il y a trois jours, je ne pourrai t'envoyer que quelques mots, ne t'en effraie point. Je vais parfaitement si ce n'était les douleurs de ma luxation.

Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

[*Au dos*]

« Chère Madame,

Ne vous tourmentez pas, le Capitaine n'a réellement que l'épaule fracturée. Rien de grave, mais ce sera un peu long. D'ici une quinzaine de jours, notre Pensionnaire pourra aller vous rejoindre. Nous tâcherons de le gêner le plus possible et de vous remplacer un peu auprès de lui.

Croyez, chère Madame, à mes sentiments les meilleurs. Sœur Marie »

**366. Lettre – 4 août 1917 [*Pension Bon Secours – Rue de la Prairie, 4 – Nancy*]**

Bien chère Babeth

Je déplore cet accident idiot qui me prive du plaisir d'avoir de tes nouvelles et de lire tes lettres, car tu sais qu'en étant évacué, les correspondances subissent un grand retard avant d'avoir rejoint leur destinataire. Tu as dû recevoir mon mot à toi adressé ainsi que celui de la sœur dès mon arrivée à l'hôpital. J'avais repris mon service qui n'était pas trop désagréable, je faisais tous les jours une grande promenade à cheval et j'étais heureux de constater que ma maladie n'avait laissé aucune trace fâcheuse : je me sentais aussi solide aussi lesté qu'autrefois lorsque cette chute idiote est arrivée qui me rend impotent pour plusieurs semaines. Je ne souffre pas trop, mais mon bras est immobilisé pour laisser l'épaule en repos. Je n'ai besoin d'aucun soin, il n'y a qu'à laisser l'os se ressouder tout seul. J'ai un bandage très sommaire et il n'y a que le temps qui ait quelque pouvoir. Ce qui m'ennuie le plus, c'est pour écrire : je ne devrais même pas me livrer à cet exercice, mais il n'y a que les doigts qui marchent ce qui ne peut me faire grand mal. Je suis dans une clinique parfaitement installée, très confortablement logé et nourri et, si ce n'était l'ennui de rester inerte, je ne serais pas trop malheureux, mais tu sais combien l'absence de mouvement m'énerve. Le médecin qui me soigne (un professeur de faculté de Nancy) m'a dit que j'en avais pour six semaines, mais dans une quinzaine de jours, je pense qu'on me laissera aller en congé puisqu'il n'y a rien à faire. Tu as dû être bien étonnée en recevant ma lettre venant du Bon Secours ! Il me tarde bien de recevoir des lettres de toi et de la famille, j'ai dû en recevoir à ma compagnie aussitôt après mon départ. Je te disais de ne point envoyer mon costume de toile dont je ne saurais que faire, j'espère que mon mot te sera arrivé avant l'expédition.

Quoi de nouveau à la maison ? Écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tout et sur tous. Donne mon adresse à ta sœur Marguerite. J'écrirai un mot à Joseph. Depuis quelques jours il ne cesse de pleuvoir ici, et là-bas ? As-tu fait semer les raves ? As-tu pu faire faucher le bord de l'eau ? Il y a peu de jours que je suis parti et il me semble qu'il y a un siècle. Le temps est long à l'hôpital, beaucoup plus long qu'en faisant son service. Véritablement, je n'ai pas de chance : pourvu qu'il ne me reste pas une faiblesse dans l'épaule ou le bras droit. Le médecin dit que non. En attendant, il faut qu'on m'habilte et qu'on me traite comme un gosse ce qui m'agace. Je voudrais être susceptible de me servir de mon bras lorsqu'on me permettra d'aller te rejoindre. Il me tarde bien de vous revoir à tous. Quand je te reviendrai, j'espère que tu iras à mon avance à Brive comme la dernière fois.

Nos petites filles doivent être en vacances : Mlle G. est-elle partie pour la Grande Borie ou ailleurs, car ses projets étaient aussi vastes que compliqués ? J'espère que tu n'auras pas été inquiète sur mon sort en recevant la nouvelle de mon accident : c'est embêtant pour moi, mais sans aucune gravité.

Tu donneras mes petits souliers bas à B. pour les ressemeler si ce n'est déjà fait, lorsque je reviendrai je les trouverai tout près. Je ne veux pas écrire plus longuement de peur de me fatiguer. Peux-tu bien me lire ? Je te quitte ma bien chère Babeth en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que maman, Marthe et les petites. André

### 367. Lettre – 5 août 1917

Je n'ai pas encore reçu aujourd'hui, ma bien chère Babeth, de lettre venant de toi, c'est là l'ennui de ces changements parce que la correspondance est longue à vous parvenir. Si ce n'était ce manque de nouvelles, je n'aurais pas à me plaindre. La clinique dans laquelle je suis, et où se trouvent 25 officiers, est fort bien sous tous les rapports. L'établissement est somptueusement organisé, les différentes ailes sont reliées par des arcades, des promenades couvertes où je vais faire les cent pas, donnant sur deux jolis parterres qui sont garnis de pommes de terre à la place de fleurs, mais aussi des fleurs superbes dans les coins. Au milieu, une très jolie chapelle où j'ai ce matin dimanche assisté à la messe. La nourriture très bonne, très confortable apportée dans ma chambre qui est très jolie, meublée à l'anglaise, c'est très chic et nous sommes loin de ces petites et modestes chambres improvisées de Bantzen. Les sœurs, du même ordre que sœur Léonce, sont aussi parfaites, bonnes, dévouées et gaies. Les orages, la pluie, le mauvais temps empêchent les taubes de venir et nous permettent de dormir la nuit ce qui n'existe pas lorsque le ciel est favorable : ce sont alors des bombardements continuels qui durent la plus grande partie de la nuit aussi ce mauvais temps, qui est un désastre pour l'agriculture et pour nos offensives, est-il pour l'instant cause de la tranquillité.

Les soins donnés pour ma cassure sont à peu près nuls : un bandage qui permet à l'épaule de ne pas donner de mouvement du tout. Aussi, dans quelques jours, la semaine prochaine probablement, le médecin me fera partir pour une vingtaine de jours, je pense. Donc, bientôt, j'aurai le plaisir de te voir. Le médecin prétend aussi que ma clavicule se remet très bien et que je ne conserverai pas de suite fâcheuse, une certaine gêne pendant un certain temps. Je lis et me promène, le temps passe assez vite quoique pas très gaiement. Tu vois donc que tu n'as pas à te préoccuper, à t'inquiéter à mon sujet, simplement à prendre patience en attendant mon arrivée. Le voyage sera un peu ennuyeux si je suis encore impotent aussi peut-être prendrai-je à Paris le train du soir pour n'avoir pas besoin d'y coucher, cependant le train de 10 heures de Paris est très agréable, il nous fait arriver presque en même temps à Brive et nous procure le plaisir de passer la soirée et la nuit tranquilles. Enfin, nous n'en sommes pas là encore et je te préviendrai par télégramme comme d'habitude. Je pense que demain je commencerai à recevoir une lettre ce dont je me réjouis à l'avance. J'ai écrit hier un mot à Joseph pour lui donner mon adresse et lui recommander de m'écrire.

Avez-vous un temps aussi mauvais qu'ici ? Je pense que tes raves étaient semées avant : ce sera un grand bien pour elles. As-tu fait faire tous les semis pour le printemps prochain ?

Madeleine et Jacques sont-ils arrivés ou repartis et quelles sont les nouvelles intéressantes les concernant ? Il me tarde de savoir tout cela. Je pense que je me trouverai à Montignac au moment de l'arrivée [...] d'Ajat. Paule va-t-elle toujours bien ? Je pense que tu as donné à Marguerite, ta sœur, mon adresse.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse, je t'aime de tout mon cœur ainsi que nos petites filles, maman et Marthe et je pense bien à toi. André

### 368. Lettre – 6 août 1917

Voici six jours que je suis ici, ma bien chère Babeth et je n'ai encore rien reçu de toi. Certainement après mon départ j'ai dû recevoir des lettres à ma compagnie et pour qu'elles reviennent me trouver, que de temps ! J'espérais un peu recevoir un courrier aujourd'hui, et rien. Ce matin, je suis allé me promener à la pépinière, le jardin m'a paru encore plus joli que la première fois, jardin dans lequel tu as dû te promener. J'étais en compagnie d'un capitaine d'origine danoise, malade aussi à l'hôpital, qui est fort instruit, a beaucoup voyagé et qui est fort intéressant. Mon bras ne me fait aucun mal, mais il faut le laisser immobile en écharpe afin de ne pas faire faire de mouvements à l'épaule : quelle bête d'infirmité ! Aucun pansement, aucun soin à me donner, on veille à ce que les épaules soient à la même hauteur, que le malade ne bouge pas, c'est tout. On est obligé de m'aider à m'habiller, à me déshabiller comme un gosse. Je mange de la main gauche et ma vareuse n'est mise que d'un côté ce qui me donne un aspect de grand blessé.

Je t'envoie quelques cartes postales, vues de mon hôpital, mais précisément le pavillon dans lequel j'habite n'y figure pas. C'est une aile très grande et très jolie qui est à peu près perpendiculaire au bâtiment faisant suite à la chapelle qui donne d'un côté sur le jardin, de l'autre sur la rue de la prairie.

Tout près du Bon Secours, il y a l'église Saint-Pierre dont une tour est inachevée, église tout à fait jolie, élégante, qui me plaît énormément et qui intérieurement est très riche avec, sous le cœur, une crypte Notre-Dame de Lourdes. Tout dans cette ville porte le cachet du confortable, de l'élégance. Je t'envoie deux cartes de cette église, cartes qui sont loin de la réalité.

Je te donne souvent de mes nouvelles comme je faisais à Bantzen après ta visite, il me semble que c'est toujours pour la même maladie. J'ai fait analyser mes urines hier pour mon albumine, la sœur m'a dit qu'il n'y avait rien, même pas de traces, elle a ajouté : vous pouvez manger, boire tout ce que vous pouvez et tout ce que vous voudrez. Quant à mon foie, je ne puis le tâter à cause des bandes passées autour du corps pour retenir celles de l'épaule. Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que tous. André

### 369. Lettre – 7 août 1917

Je reçois aujourd'hui ma bien chère Babeth quatre lettres de toi que j'attendais avec une vive impatience : maintenant tes lettres arriveront directement ce qui évitera du retard. Je vois que tes soucis de propriétés, de direction de maison, te donnent beaucoup d'ennuis, de préoccupations, cela ne m'étonne pas avec toutes ces difficultés de domestiques, de culture, etc. Mais ne te décourage pas et surtout ne te rends pas malade cela ne servirait de rien. Quant à ton autre sujet d'ennui, ce serait véritablement risible si ce n'était chez toi une idée fixe qui te torture. Qu'est-ce que tu vas encore te fourrer dans la tête au sujet d'Yv. Je ne me souviens pas si je t'ai parlé de cette partie du voyage de Montignac à Condat où l'omnibus était plein, où je me trouvais en face de l'abbé de Détrieux à qui je n'ai pas adressé la parole, car je souffrais horriblement d'une crise comme j'en avais eu à la maison et à la Grande Borie c'est te dire que je n'avais pas envie de rire en plus de la peine que j'avais de te quitter. Ces douleurs se sont évanouies très vite tandis que je montais dans le train de Brive et que Delas me parlait des actes mabouls d'Oberk. Cette absence de douleur et les réflexions drôles de ce grand dadais m'avaient fait retrouver ma gaieté. Je ne t'avais pas dit aussi que j'avais vu ta tante Lacombe à Terrasson qui m'avait apporté quelques pêches exquis. Mais pourquoi encore penser à ces histoires d'Y. Mon Dieu comme c'est petit, comptant si peu, cette blessure-là après tant d'années et tant d'événements. Pourquoi donc y reviens-tu sans cesse ? C'est bien vouloir à plaisir te gâcher la vie. Ça m'enrage de voir que tu te crées des ennuis pour des motifs aussi stupides qui ne méritent même pas d'arrêter ta pensée. C'est de l'enfantillage ou de la neurasthénie. Je croyais que tu en étais délivrée et tu y reviens sans cesse. Je vois que tu as été invitée à [...] et chez les Delas, j'espère que tu auras passé quelques heures agréables.

J'ai reçu le paquet renfermant la chemise de nuit et le thé qu'il était inutile de m'envoyer (le thé). Mais je regrette vivement que la deuxième lettre ne te soit pas arrivée assez tôt pour t'empêcher de m'expédier mon costume de toile qui ne me servira de rien (que je n'ai pas encore reçu) ; encore moins les ails que cette bonne Meine a ajoutés.

Dès que j'ai réclamé ce costume de toile, la pluie est arrivée et ce sont perpétuellement des orages qui empêchent les avions boches de venir nous embêter. Je pense que nous allons de nouveau les voir et les entendre, le beau temps étant revenu. C'est après la pluie une température lourde, orageuse.

Tu me demandes comment j'ai trouvé Jacques : il me semblait te l'avoir dit. Il paraît aller fort bien, n'a point changé, un peu grossi, mais cela ne lui va pas mal, en somme, en bonne forme pour se marier. Bientôt je pense, tu connaîtras ses impressions, mais tu ne me dis pas si Madeleine a vu son filleul. Maintenant je suis content en songeant que nos correspondances pourront se faire d'une façon régulière. Tu n'avais pas besoin d'écrire à sœur Léonce, car je lui avais écrit après mon retour de convalescence. Elle va se figurer que je suis bien malade me sachant à l'hôpital. Rien de nouveau à te dire au sujet de mon état, j'irais fort bien si ce n'était cette immobilité agaçante de l'épaule que je suis obligé de conserver. Aucun médicament, aucun soin ne me sont prescrits.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille et mille fois de toute mon âme en te recommandant encore une fois de chasser les idées noires au sujet de cette vieille histoire qui a toujours hanté bêtement ton pauvre cerveau. Ton André

Je pense que tu as reçu ma lettre d'hier avec les cartes postales et que tu n'as pas à te plaindre de moi qui t'écris tous les jours. Je n'ai besoin de rien, je suis ici dans le plus grand confort.

### 370. Lettre – 9 août 1917

Je viens de recevoir ma bien chère Babeth une lettre de toi datée du 5 août qui venait de ma compagnie et l'autre venant directement avec celle de Mademoiselle G. Tu lui diras que je la remercie beaucoup de son épître qui m'a vivement intéressé et à laquelle j'aurais été heureux de répondre si l'immobilité désagréable, énervante

de mon bras ne me privait pas du plaisir d'écrire. Véritablement on dirait que je prévoyais toutes les difficultés auxquelles se heurterait ce pauvre curé lorsqu'il fondait son école. À Montignac, toute œuvre, bonne par elle-même devient impossible et vouée à la non-réussite pour toutes sortes de raisons. D'abord le manque de ressources pécuniaires et morales et ensuite l'esprit étroit, jaloux, bête et méchant de la population, surtout féminine. Et puis, toutes ces langues empoisonnées qui distillent leur venin de tant de façons. Combien je suis heureux que nous nous trouvions en dehors de ces mesquineries et de ces potins. Mademoiselle triomphe ! Que ce triomphe soit calme et discret, il n'en sera que plus méritoire et plus certain.

Une petite séance de travail fera le plus grand bien à nos filles après les vacances passées à Ajat et l'agitation de ce premier mois, Mademoiselle G. a eu raison de fixer cet intermède. Tu lui diras aussi que la vieille école avait du bon et que le modernisme n'offre pas beaucoup d'avantages : il en est en éducation comme en religion. Je la félicite de recommander les corsets : il y a certaines choses qu'il faut maintenir et non laisser flotter, tout comme la morale.

J'ai reçu tes deux livres, mais il est probable que je n'aurai pas le temps de les lire : j'ai ici des revues de Paris, des pièces de théâtre, des journaux, etc. et le temps passe très vite. Il est fort possible que je parte bientôt, car le médecin n'ayant aucun traitement spécial à me faire subir va probablement me proposer pour ma convalescence : j'aime mieux cela. Ce qui me contrarie c'est de porter mon bras comme si j'étais un grand blessé.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Sœur Léonce me disant qu'elle était heureuse de me savoir au front (à ce moment-là, il n'était pas question d'accident), car l'officier d'administration de Bantzen lui avait dit que j'étais très malade, à la mort. Je ne sais pas où il avait pêché cette nouvelle.

Tu me disais dans une de tes lettres que ton père ne voulait plus rester à Ajat : je t'en prie, ne t'inquiète pas outre mesure de leurs boutades et surtout évite d'exciter encore leurs griefs par des morales inconsidérées, laisse-les se débrouiller. Du reste, c'était à prévoir avec les habitudes de ton père, les façons de faire de Bertrand qui ne parle à son père qu'en bougonnant, en aboyant, ou par monosyllabes. Tout cela s'arrangera avec le temps, j'espère, et on ne peut incriminer Paulette qui ne peut changer le caractère et refaire l'éducation des uns et des autres ! Occupe-toi (et tu le fais du reste si bien ma chérie) de ta maison, de tes enfants, de tes affaires : c'est déjà pour toi un grand sujet d'occupation, de soucis, de travail. C'est plus que suffisant sans encore te chagriner pour les autres.

Que Marguerite prenne son congé le plus tôt possible de façon à ce que je puisse la voir.

Je t'écrirais bien plus longuement, mais ce n'est pas très facile avec mon infirmité : je plains bien les pauvres gens qui sont privés d'un bras surtout du bras droit.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. Mon souvenir à Mademoiselle G. André

### 371. Lettre – 10 août 1917

Ma bien chère Babeth

S'il n'y a rien de changé dans les projets de congé de convalescence que l'on me destine, il est probable que je partirai d'ici mardi prochain, je coucherai à Paris et arriverai à Brive mercredi à six heures du soir par le même train qu'à ma dernière permission. Je serai donc bien heureux de te revoir comme la dernière fois, nous dînerions ensemble et coucherions au Terminus pour prendre le train du matin nous menant à Montignac. J'en serai d'autant plus heureux que tu m'aideras à m'habiller et déshabiller étant encore impotent du côté droit. Si tu veux que je t'apporte quelque chose de Paris, écris-moi un mot à l'hôtel de l'Élysée, rue de Beaune n° 9, hôtel tout près d'Orsay où je me propose de descendre. En arrivant, je trouverai ta lettre et je ferai ta commission si possible. En cours de route, je t'enverrai un télégramme pour t'avertir d'une façon certaine ne voulant pas te faire aller à Brive pour rien. Le voyage n'est pas long puisque tu peux mercredi partir de Montignac après avoir fait tes affaires, donné tes ordres et revenir le matin de bonne heure ou par le train que tu voudras. Une fois que nous serons ensemble, je ferai ce que tu voudras.

J'ai reçu une lettre de Joseph qui a été très étonné de me voir à l'hôpital, me disant qu'il allait à Coulaures pour ses affaires, mais ne me parlant pas d'autre voyage. Je vais être encore obligé de conserver mon bras en écharpe pendant assez longtemps sans pouvoir mettre la manche droite de ma vareuse ce qui est bien ennuyeux et me contrarie fort, mais il le faut. À part cet ennui, je ne souffre pas du tout et aucun médicament ne m'est prescrit : il n'y a que le temps comme remède.

J'ai vu ce matin à la Belle Jardinière de Nancy un manteau contre la pluie. Le caoutchouc est antihygiénique, ayant mauvaise odeur et peu pratique pour les femmes qui ne sont jamais exposées durant longtemps à la pluie,

mais il y a un tissu imperméabilisé qui est mieux, plus léger, plus pratique, mais aussi plus cher dont je ne me souviens plus du nom (Zibelin, je crois). Si j'ai le temps, je t'achèterai cela à Paris : tu pourras t'en servir en voyage et le matin quand tu voudras sortir en le mettant sur ton peignoir. Je pense que je pourrais te trouver cela au Bon Marché qui n'est pas bien loin de l'hôtel dont je te parle. J'aurais préféré la Belle Jardinière, mais je ne sais s'il me sera possible d'y aller.

Adieu ma bien chère Babeth, il me tarde bien de te revoir et, en attendant, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. André

### **372. Lettre – 11 août 1917**

Je t'avais écrit hier pour te donner l'itinéraire de voyage et je reçois aujourd'hui ma bien chère Babeth ta lettre qui me dit de venir directement. J'y avais songé aussi, mais je trouve que ma combinaison est la meilleure et que de cette façon le voyage est beaucoup moins fatigant. Donc, à moins d'événements extraordinaires, j'arriverai mercredi soir à cinq heures à Brive. Si tu ne peux venir, tu t'abstiendras quoique j'aurais été heureux de te voir à la gare de Brive, mais je ne désespère pas de te voir.

Puisque mes lettres arriveront assez tôt, je pense que je n'aurais pas besoin de t'envoyer de télégramme. Je tâcherai de faire les commissions que tu me donnes. J'ai oublié hier de te dire de m'envoyer tes mesures pour ton manteau afin que ce dernier puisse t'aller. Il en sera peut-être temps encore en m'écrivant à l'hôtel indiqué hier dans ma lettre. Je vais avoir un mois de congé, le médecin avait demandé six semaines, mais en dépassant un mois on est obligé de nous verser ensuite au dépôt et je préfère rejoindre mon corps après guérison. Adieu mille baisers. André

### **373. Lettre – 14 août 1917**

C'est la dernière lettre ma bien chère Babeth que je t'écris avant mon départ d'ici, elle t'arrivera probablement avant ton départ de Montignac pour Brive où j'espère avoir le plaisir de te rencontrer.

Ce matin, l'officier payeur de mon régiment est venu me voir et m'a annoncé qu'après mon retour de congé, je devrai rejoindre le Dépôt, ce qui contrarie vivement mon colonel, mon commandant et moi-même, car il est toujours préférable de revenir à son corps où l'on est connu et apprécié. Enfin, tant pis, il faut suivre le destin contre lequel je suis impuissant. En attendant, je vais vous voir.

Je t'ai pris ici du papier à lettres, une bonne provision, tu auras de quoi écrire assez longtemps.

Adieu ma bien chère Babeth et je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

Affecté au Dépôt du Corps sur décision du Général commandant la VIII<sup>ème</sup> Armée en date du 10 août 1917.

### **Convalescence en famille de mi-août au 10 octobre 1917**

Affecté au Dépôt de Brive du 11 octobre au 27 décembre 1917